This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

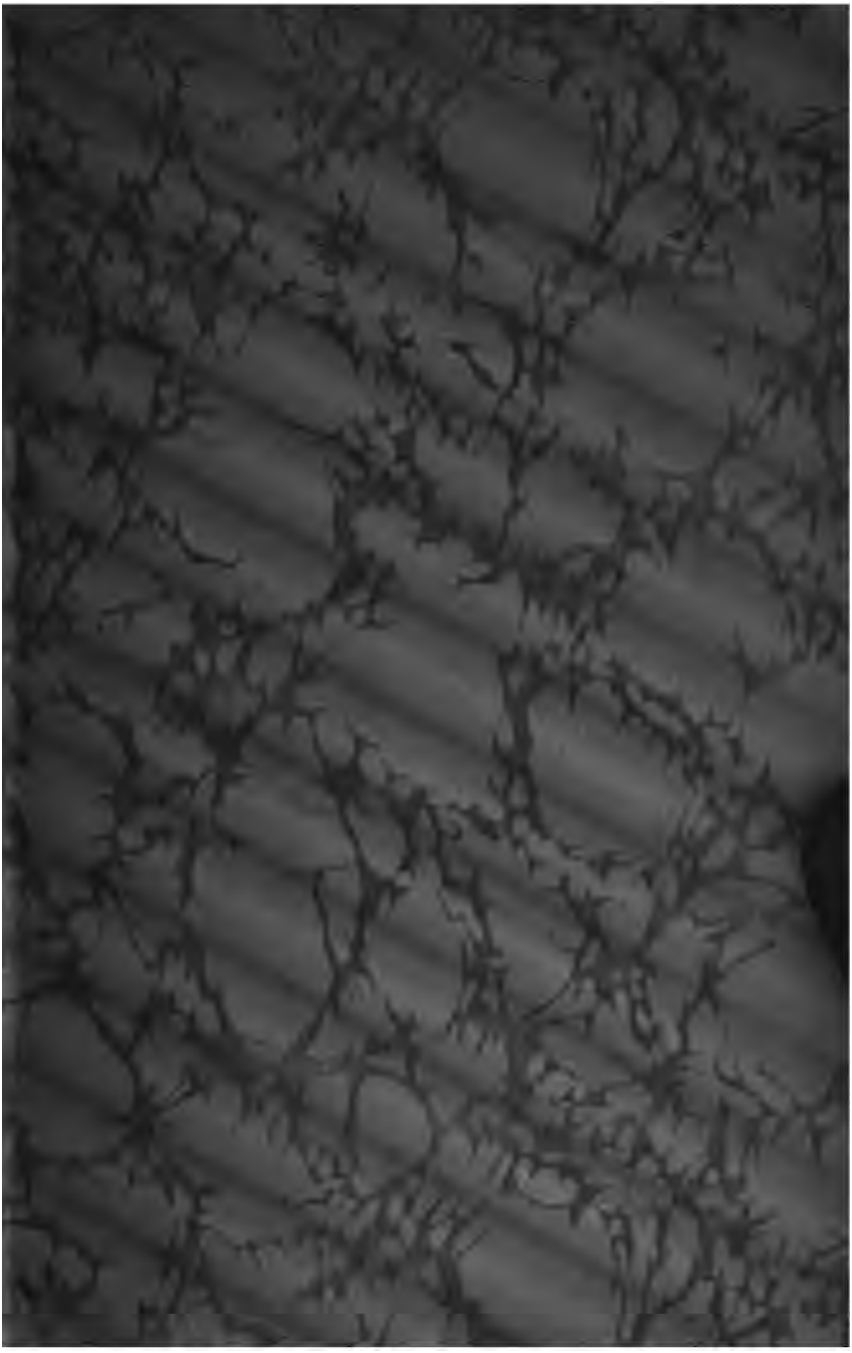
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

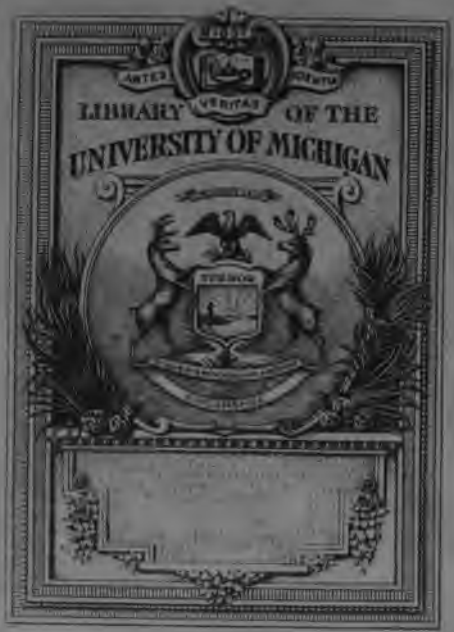
À propos du service Google Recherche de Livres

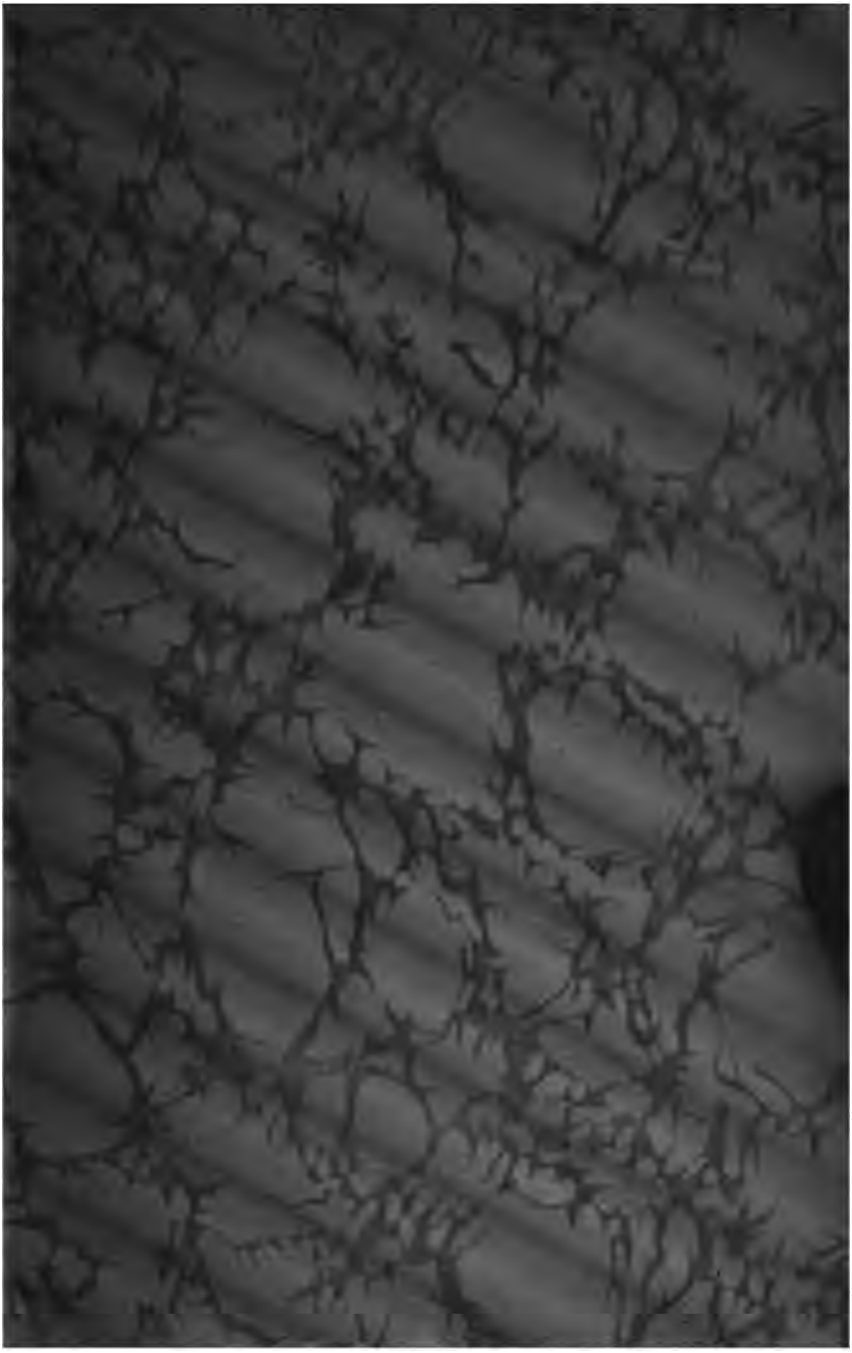
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,534

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



848
C47ep.

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

5 fr. 75 le volume.

ANSTEY. — *Vice-Versa.*

HERMAN BANG. — *Tine.*

E. BARRET-BROWNING. — *Aurora Leigh.*
— *Poèmes et Poésies.*

BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON. — *Amour et Géographie. Les Nouveaux Mariés.* Un vol.
— *Au-delà des Forces. Un Gant. Le Nouveau Système.* Un vol.
— *Léonarda. Une Faillite.* Un vol.
— *Le Roi. Le Journaliste.* Un vol.
— *Monogamie et Polygamie.* Une broch.

BULLEN. — *Idylles de la Mer.* (Préface de RUDYARD KIPLING).

CHTCHEDRINE. — *Les Messieurs Golovieff.*

G. HAUPTMANN. — *Ames solitaires.*

RUDYARD KIPLING. — *Au Blanc et Noir.*
— *Au Hasard de la Vie.*
— *Trois Troupiers.*
— *Autres Troupiers.*
— *Brugglesmith.*
— *Chez les Américains.*
— *La Cité de l'Epouvantable Nuit.*
— *Lettres de Marque.*
— *Parmi les Cheminots de l'Inde. Une Vraie Flotte.*
— *Sous les Déodars.*
— *Simples Contes des Collines.*
— *Nouveaux Contes des Collines.*

IBSEN. — *Le Canard Sauvage.*
— *La Dame de la Mer. L'Ennemi du Peuple.* Un vol.
— *Empereur et Galiléen. Hedda Gabler.* Un vol.
— *Les Soutiens de la Société.*
— *L'Union des Jeunes.*
— *Solness le Constructeur.*

LERMONTOFF. — *Un Héros de notre temps. Le Démon.* Un vol.

MARLOWE. — *Théâtre.* 2 vol.

T. DE QUINCEY. — *Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.*
— *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.*

TH. RECHETNIKOV. — *Ceux de Podlipnaïa.*

A. SCHNITZLER. — *Anatole.*
— *La Ronde.*

SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.* 3 vol.
— *Œuvres en Prose.* Un vol.

STEVENSON. — *Enlevé!*

A. STRINDBERG. — *Mademoiselle Julie. Le Simoun.*
— *La Danse de Mort.*

SWINBURNE. — *Poèmes et Ballades.*
— *Nouveaux Poèmes et Ballades.*
— *Chants d'avant l'Aube.*

LÉON TOLSTOI. — *Anna Karenine.* 4 vol.
— *Le Bonheur conjugal.* Un vol.
— *Les Confessions. Récits populaires.* Un vol.
— *Guerre et Paix.* 6 vol.
— *La Mort d'Ivan Ilitch, la Sonate à Kreutzer, etc.* Un vol.

VERDAGUER. — *L'Atlantide.*
— *Le Canigou.*

ED. WHITE. — *Terres de Silence.*

OSCAR WILDE. — *Le Portrait de Dorian Gray.*
— *Le Crime de Lord Arthur Saville.*
— *Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *Nouveaux Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *Derniers Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *La Maison de la Courtisane.*
— *Intentions.*
— *Une Maison de Grenades.*
— *Le Portrait de M. W. H.*
— *Théâtre.* 3 vol.

R. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

L'ÉPITHALAME

PAR

JACQUES CHARDONNE

II

PARIS

LIBRAIRIE STOCK

Delamain, Boutelleau et Cie, Éditeurs

155, rue St-Honoré — Place du Théâtre-Français

1921

De cet ouvrage il a été tiré à part,
sur papier de Hollande Van Gelder,
100 exemplaires numérotés et paraphés
par les Éditeurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1921, by Delamain, Boutelleau et Cie.

L'ÉPITHALAME

LIVRE DEUXIÈME

Gen. Lib.
Toronto
6-26-28
17116

I

Albert écrivit, dans le cahier où il notait ses pensées et le résumé de ses lectures, une phrase d'un livre récent qui lui parut répondre à ses préoccupations du moment. « On parvient à l'être en maîtrisant ses penchants, en subordonnant leur diversité à la logique d'une volonté fidèle à la même pensée. Nous n'existons pas tant que le caractère n'est que notre tempérament. »

Il avait voulu que le mariage lui apportât une discipline. Il fixait d'avance l'emploi de chaque heure pour agir selon sa volonté, et non plus d'après l'entraînement et les caprices de l'excitation nerveuse. Il écrivait ses lettres personnelles le dimanche matin ; il interrompait les réceptions et les conversations à l'heure prescrite ; il ne se rendait au Palais qu'en cas de nécessité réelle ; il cessait toute occupation à six heures et

demie. On disait que le mariage dispose à la nonchalance : comme pour se garantir contre ce danger, il s'astreignait à un travail incessant. Lorsqu'il se sentait fatigué, il redoublait d'énergie, songeant à Maresté qui prétendait guérir ses migraines en se plongeant dans des calculs.

A déjeuner, encore pénétré par le feu du travail, les gestes distraits, il ne pouvait vaincre cet air tendu et pressé qu'il sentait dans sa personne. Berthe comprenait qu'il ne fallait pas chercher à le distraire en ce moment, ni à retenir sur elle ce regard absorbé dans des affaires d'homme, et elle souriait de ses efforts visibles pour paraître attentif.

— Adieu, chéri, ne te fatigue pas trop, disait-elle pendant qu'il l'embrassait en tirant sa montre.

Elle savait que son heure viendrait bientôt, ces heures du soir, naguère si vides, et maintenant les plus douces. Elle les attendait dans la maison, où elle restait souvent tout le jour, goûtant le bonheur d'être chez eux. Parfois, l'après-midi, elle entendait ce bruit encore inaccoutumé d'un pas d'homme dans le vestibule, mais elle se retenait de l'appeler, parce qu'il allait à son travail, contente de ce petit sacrifice clairvoyant qu'elle s'imposait pour lui.

Elle s'habillait de bonne heure pour le dîner, et mettait une de ses robes d'été de jeune fille, ou une robe toute noire et simple qui lui donnait un air un peu farouche, ou bien une de ses robes de femme, très décolletées et ornées.

Lorsque Albert entrait dans le salon, le visage

sérieux et pâle, s'appuyant au loquet de la porte, elle refrénait d'instinct son élan, sachant qu'il fallait attendre encore, et que peu à peu, dans le fauteuil où il fermait les yeux, après ce vertige de fatigue, il lui reviendrait.

— Ne parle pas... Repose-toi, disait-elle en s'asseyant au bord du fauteuil.

Elle passait légèrement les doigts sur ses tempes, dans ses cheveux; le frôlement de cette caresse semblait effacer les plis du front, l'amertume du jour au coin des lèvres serrées, et elle aimait à le voir d'abord faible, épuisé, et renaître par elle, sous ses doigts, avec un sourire détendu et plus jeune.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui? disait-il en ouvrant les yeux.

Elle trouvait beaucoup de choses à raconter gaiement. Il écoutait, l'esprit engourdi, avec une expression béate et amusée. Ces mines drôles, ce langage pittoresque et facile lui rafraîchissaient l'esprit comme les caresses sur son front. Il ne se lassait pas de ce bavardage, cherchait de nouveaux prétextes à plaisanteries, prenait Berthe sur ses genoux et lui répondait par de petits mots zézayants du bout de ses grosses lèvres épanouies, puis brusquement l'étouffait dans un baiser nerveux.

Ce rire d'Albert, encore nouveau pour elle, la déconcertait un peu.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? dit Albert, ce soir-là, en appliquant contre son front l'ivoire froid du coupe-papier.

— J'ai été chez Alice, après le déjeuner. Je n'y suis pas restée longtemps parce que Odette m'attendait à trois heures. Je n'avais pas vu Alice depuis deux mois. Je ne veux pas la délaisser, maintenant que je suis mariée... J'étais sa seule amie d'enfance à Paris. Elle me fait un peu de peine... On ne sait pas au juste ce qu'elle pense... Elle est si courageuse...

— Et M. Ramage ? dit Albert qui se disposait à sourire.

— Il était là. J'ai découvert le secret de sa gravité. Il ne rit jamais, parce qu'il n'a pas de dents. Aujourd'hui, il a ri une fois... Quand il rit, il met son mouchoir devant sa bouche, comme cela...

Assise sur les genoux d'Albert, elle fouilla dans une de ses poches.

— Tu n'as pas de mouchoir encore... Cela me rappelle... Autrefois, dit-elle en touchant son gilet, toutes ces petites poches m'intriguaient... Tu te souviens ?

— Et pourquoi a-t-il ri, M. Ramage ?

— Tu n'aimes pas les souvenirs...

— Si, je les aime, mais je les connais, dit Albert. Tandis que je ne sais pas pourquoi M. Ramage riait.

Berthe alla s'asseoir dans un fauteuil, l'air songeur, et reprit :

— Odette est venue aujourd'hui. Elle a été tout à fait gentille, comme autrefois... Depuis son mariage, elle a changé; et puis, chez elle, je

ne la reconnais pas. Elle est absorbée par son enfant, distraite... On dirait presque qu'on la gêne. Mais aujourd'hui nous avons causé très librement... Nous avons bavardé sans fin... Tu sais ces papotages de jeune fille que tu trouves si ridicules... Mais c'est ainsi que les femmes parlent... Il leur faut beaucoup de mots... une longue journée... Alors on sent qu'on a tout dit... on a vidé sa tête... C'est reposant.

— Et qu'avez-vous raconté ?

— Elle m'a parlé de Philippe... Sais-tu qu'ils sont allés en Bretagne pour leur voyage de noces ? Il paraît que la Bretagne est merveilleuse au printemps.

Elle se laissa glisser sur le tapis, aux pieds d'Albert, et, la tête appuyée contre ses genoux :

— Tu n'aimerais pas à voyager !... Ce n'est pas le voyage qui me tente, tu comprends, ce n'est pas la Bretagne... Quelques jours me suffiraient, n'importe où... Il me semble que je te verrais mieux, tout un jour, sans préoccupations...

— Je ne peux pas quitter Paris maintenant ! dit Albert en se levant, l'air soucieux comme si on l'appelait. J'ai un travail !... Tu ne t'en doutes pas... Je plaide demain... Une petite affaire, c'est vrai, mais je n'ai même pas eu le temps d'y réfléchir une heure. Et demain matin, j'ai six rendez-vous... Il faudra que je travaille ce soir.

Il s'assit comme calmé, puis il dit :

— Je ne suis pas fâché que nous ayons évité le fatal voyage de noces. Je n'aime pas ce qui nous rapproche du mariage de tout le monde.

Elle savait qu'il poussait cette délicatesse jusqu'à se garder d'un mouvement trop expansif qui rappellerait la phase habituelle des débuts d'amour ; il voulait que leurs sentiments fussent tout de suite établis sous la forme durable et paisible d'une intimité ancienne. Elle comprenait ce raffinement qui plaçait si haut leur union, et elle tâchait de comprimer ce qu'elle sentait encore en elle d'un peu enfantin et d'étonné.

— Cet été, nous pourrons aller en Bretagne, dit Albert.

— Ah ! j'ai parlé de la Bretagne parce qu'Odette m'avait donné l'envie de la mer avec ses descriptions...

— Il faudra que nous les invitions à dîner, dit Albert ; et Ensénat ? On ne le voit jamais.

— Odette est vraiment bonne. On dit que les femmes mariées n'ont plus d'amies... Cela dépend. Les femmes se comprennent sur une quantité de petites choses... Elles n'ont pas peur de se montrer, entre elles, trop bavardes, trop futiles... Vois-tu, les femmes...

— Je serais content que tu connaisses Ensénat, dit Albert. Tu n'as pas pu le juger sur une courte visite. C'est un caractère très curieux... Nous l'inviterons avec les Castagné.

— Je le croyais malade.

— Il est guéri. Il m'a écrit qu'il avait repris ses conférences. Je suppose qu'il a peur de nous déranger...

Soudain Albert se tut. Berthe avait déjà re-

marqué ce silence. Elle comprenait bien le mutisme de l'abattement qu'elle savait guérir, mais non pas ce silence étrange où il s'enfermait loin d'elle, les yeux pétillants de réflexion, inerte, et pourtant animé d'une pensée inconnue; ce silence subit et dense, rempli d'un être mystérieux, si prolongé, si inquiétant, qu'elle n'osait pas l'interrompre.

Il se leva et, lui serrant gaiement le bras :

— Avec tout cela, dit-il, je ne sais pas pourquoi M. Ramage riait!

*
* *

— On joue encore *la Proie*... Est-ce que cela t'amuserait de voir *la Proie?*

— Comme tu voudras, dit Berthe.

— Je crois que cela ne vaut pas la peine de nous déranger, dit Albert en continuant à parcourir la liste des spectacles.

Il posa le journal.

— Mais je ne voudrais pas te condamner à une vie trop maussade... Nous pourrions retourner chez les Darcourt, vendredi.

— Si tu veux sortir pour moi, j'aime mieux *la Proie*.

— Je te dirai que je n'ai pas perdu ma soirée chez les Darcourt, la semaine dernière... J'y ai rencontré Rochard, par hasard... Je suis persuadé

que Rochard se préparait à me reprendre son dossier. Il n'était pas revenu depuis la mort de mon père. Eh bien!... un bout de conversation au coin d'un salon, une parole cordiale, et mon lascar est repris... parce qu'il m'a vu... Il y a une singulière force dans l'homme qu'on a vu...

— Oui!... poursuivit Albert en marchant à travers le salon, le théâtre... Passe encore une bouffonnerie ou quelque drame bien terrible... mais ces pièces qu'on donne pour sérieuses, quelle misère! On est dupe un instant... Parbleu! lorsque des personnages gesticulent sur la scène, habillés comme vous, ils ont l'air de vivre... Je t'assure que nous sommes plus intéressants lorsque nous causons ici, tout bonnement, avec Castagné ou Ensénat.

Il se rapprocha de Berthe, et reprit :

— Autrefois, Quatrefage avait monté une société... Je crois bien que c'était sa première affaire. Il en parlait constamment. D'ailleurs l'idée était merveilleuse... Du moins elle semblait merveilleuse, car ce fut un fiasco... Un fiasco... Eh oui! la réalité a encore son mot à dire, après les prévisions et les discussions... C'est quelquefois un mot très spirituel... En tout cas un mot profond... Évidemment... c'est un mot profond.

Il s'assit, les mains dans les poches, se coucha contre le dossier du fauteuil, et poursuivit :

— Il s'agissait d'un téléphone qui vous reliait au théâtre. Après le dîner, sans se déranger, au coin de son feu...

Berthe, courbée sur un ouvrage de broderie qu'elle soutenait d'un geste appliqué, levait par moments les yeux vers Albert.

— Je croyais que tu ne savais pas broder? fit-il.

— Tu vois, dit-elle en souriant, je ne suis pas très habile. J'ai commencé cet ouvrage pour que tu ne t'occupes pas de moi... Il me semble que tu es plus libre ainsi... Tu parles quand tu veux... Je t'écoute... Je t'assure que je n'ai pas besoin de théâtre, ni du téléphone de Raymond. Tu es une distraction exquise...

Elle posa son ouvrage sur la table et, se rapprochant d'Albert, elle lui prit les mains :

— Dis-moi que je ne te pèse jamais, même à cette heure où tu étais seul autrefois?... Que faisais-tu après le dîner?... Je ne voudrais pas que tu saches que je suis là...; je voudrais que tu sentes seulement la maison moins triste...

Elle mit ses doigts sur les yeux d'Albert.

— Voilà... tu es seul...

Il ôta la main de Berthe et la retint dans la sienne en souriant. Elle avait dit : « Tu es une distraction exquise », et il se répétait cette phrase en regardant les beaux yeux éclairés par la lampe.

Puis il s'enfonça de nouveau dans son fauteuil, ouvrit le journal, et lut une annonce.

Il s'interrompit et songea : « Pourquoi ai-je pris ce journal? J'ai eu comme un mouvement instinctif pour me dérober au plaisir que j'éprouvais. On dirait que ma nature a conservé le pli de la

tristesse, et qu'elle se contracte devant le bonheur et le refuse. »

— A quoi penses-tu ? fit Berthe doucement.

Il sourit d'un air réfléchi et la regarda.

— Je pensais que nous étions très heureux, dit-il.

Après un silence, elle reprit :

— Tu songeais à ton bonheur avec des yeux bien graves.

Sans répondre, il continua de fixer sur elle un regard méditatif et un peu ému; il lui semblait qu'elle connaissait sa pensée.

— Pourquoi me regardes-tu comme cela, sans parler ? dit Berthe.

Elle saisit les mains d'Albert avec un geste d'anxieuse tendresse :

— Écoute... chéri... Tu m'effrayes quelquefois... Quand tu ne dis rien, il me semble que je te perds... Mais pourquoi ? Explique-moi, toi qui m'as expliqué tant de choses... Autrefois, je voyais mieux dans tes yeux... Je te comprenais toujours... Tu ne parles jamais de toi... Tu te caches... C'est toujours moi qui parle de nous... Tiens !... en ce moment, je sens que tu t'éloignes... Tu ne réponds rien... Est-ce que tu veux m'inquiéter ? Pourquoi me regardes-tu avec des yeux si froids ?

Albert songeait : « Cette pensée qui m'est venue du plus profond de moi, elle ne l'a pas devinée. Il faudrait que je la dise comme à une étran-

gère », et il abaissa les yeux vers son journal avec une expression d'amertume.

— Comme tu voudras, dit Berthe en se relevant.

Elle se dirigea vers la salle à manger pour chasser une impression pénible, et appela Hugot.

Albert avait quitté le salon, lorsque Berthe y retourna. Elle s'assit pour continuer son ouvrage, et songea : « Qu'est-ce qu'il y a donc eu entre nous?... Mais rien, en somme... Un de ces silences obscurs qui passent sur notre bonheur comme une ombre... Peut-être que je suis maladroite... Il a paru fâché. Pourquoi?... Catherine disait : « Dans les premiers temps du mariage, la vie n'est pas toujours facile... » C'est cela, la vie n'est pas toujours facile. »

Elle trouvait un soulagement à se répéter cette phrase d'une autre femme.

« Nous sommes toutes les mêmes! » se disait-elle.

Il la croyait différente des autres, déjà formée pour le mariage, accoutumée à lui, vieille par l'expérience du cœur. Elle en avait l'air, mais en se contraignant un peu pour lui plaire. Elle voudrait qu'on l'écoute encore, qu'on l'interroge, qu'on l'aide à démêler bien des sentiments nouveaux. Ainsi, les baisers de la nuit remuaient en elle des impressions tenaces qui l'occupaient trop longtemps. C'est à lui seulement qu'elle pourrait en parler.

« Il me trouverait trop puérile, se disait-elle... N'est-ce pas étrange qu'il faille lui dissimuler

justement ma pensée la plus intime? Il n'a pas l'air de s'en douter. Pourtant, comme il savait me dérober, autrefois, ce que je voulais garder de mon cœur! »

— Qu'est-ce que tu as mis sur la cheminée? dit Albert en rentrant tout à coup dans le salon.

— Ah! rien!... des bibelots que j'avais autrefois dans ma chambre. Je les ai trouvés dans la caisse. Mais tu les as vus ce matin... Tu te rappelles bien? Tu as même touché les petits chevaux?

— Non. Je ne m'en souviens pas. Je crois que si j'avais vu ces chevaux, ils m'auraient frappé : Ils sont affreux. Ce qui me plaît dans cette cheminée, c'est justement la nudité du marbre avec cette pendule massive, un peu froide, rigide... Une merveille, d'ailleurs, cette pendule... Ma mère l'avait achetée chez Jouot...

Albert ne s'intéressait jamais à l'arrangement de la maison. Berthe sentit qu'elle avait heurté, non pas son goût personnel, mais un de ces principes d'esthétique qu'il tenait de sa mère ou de M. Filipon. Elle reconnut l'irritante influence étrangère, et voulut y opposer son idée, une idée quelconque, irréfléchie, mais qui affirmât son droit de dominer aussi. Elle déclara d'un ton résolu :

— Tu te trompes, ces bibelots sont jolis, et je trouve qu'ils réchauffent...

— Non! cria Albert. Non! un objet laid est un objet laid. Il ne réchauffe rien du tout!

Elle répondit avec autorité :

— Ces bibelots ne sont pas laids. Je ne dis pas

qu'ils aient une grande valeur, mais ils ne sont pas laids. Dans l'ensemble, la cheminée y gagne. Elle est moins nue.

— Ils ne sont pas laids? fit Albert.

Il courut dans la chambre à coucher, prit sur la cheminée le chien de porcelaine, le minuscule bouddha, les petits chevaux aux pattes tordues, la coupe de cristal, et retourna dans le salon.

— Ils ne sont pas laids! dit-il en alignant les objets sous la lampe, d'un geste fébrile. Tu ne soutiendras pas que ce chien... Est-ce un chien d'abord?

— Je ne défends pas spécialement ce chien...

— Oui, fit Albert d'une voix vibrante et martelée, tu ne défends pas ce chien. Tu défends l'ensemble. Tu as cette horreur de toute surface libre qui a engendré les faux Tanagras, les cache-pots la végétation des cristaux, le peuple des bronzes! Connais-tu seulement l'abjection des maisons françaises? Le papier des murs, le simple papier d'un bon salon bourgeois...

Berthe s'était réfugiée dans sa chambre, et elle s'assit sur une chaise, comme épuisée par cette voix ardente et impérieuse. Pourquoi tout ce bruit, ces regards durs, d'un éclat presque haineux? « Dans cette maison, rien ne m'appartient, se disait-elle; ce coin me rappelait ma chambre... On pourrait bien me laisser mes pauvres objets... Mon Dieu! les chevaux ne sont pas en argent!... Ils ont les pattes tordues... Ce petit bouddha, c'est le premier bibelot qu'on m'a donné... je m'en

souviens... c'était après ma scarlatine... » Et Berthe sentit les larmes monter à ses yeux, comme si elle était redevenue petite, faible, abandonnée. Elle, si fière et qui ne pleurait jamais autrefois, elle était facilement en larmes maintenant.

Elle entendit Albert, et, passant dans le cabinet de toilette, elle ouvrit l'armoire de la pharmacie pour cacher son visage.

Albert se pencha hors du lit et regarda sa montre.

— J'éteins, fit-il.

Dans la nuit, la pendule du salon jeta lentement ses petits coups lointains, graves et doux.

Il se blottit sous la couverture en glissant son bras sous l'épaule de Berthe.

Après un silence, il dit :

— Je crois que je les entends marcher, là-haut. Est-ce qu'ils sont revenus ?

— Je l'ai vu ce matin.

— Tu sais, dit Albert doucement, les yeux fermés, en caressant un bras nu, la tête appuyée contre le corps tiède sous la fine batiste, tu sais... Tu peux arranger ta cheminée comme tu voudras. Je t'ai taquinée méchamment... Je vais te dire. J'étais agacé, parce que tu n'avais pas compris...

Il expliquait la pensée que Berthe avait tant cherchée dans son silence ; à présent, elle ne s'en souvenait plus. Toute inquiétude avait disparu dans la tendresse limpide qui les unissait.

Ils se turent.

On entendit au loin la corne d'une automobile.

Dans la rue silencieuse passa le grêle tintement d'un grelot.

— Est-ce que tu dors ? fit Albert.

Puis il dit :

— J'ai invité Maurisset à dîner, pour jeudi. On pourrait demander aussi aux Julien.

— Maurisset ?... tu crois ?

— Mais oui... il est très simple... Il venait souvent dîner ici autrefois.

Berthe sentait Albert à côté d'elle dans cette voix aimée tout contre son oreille, mais elle ne reconnaissait pas encore le contact de ce corps d'homme dont elle se rapprochait avec un peu de crainte, comme s'il n'appartenait pas au visage qu'elle devinait dans la nuit, mais à la rudesse d'un sexe étranger.

*
* *

— Tu nous délaisses, dit Albert en faisant asseoir Ensénat dans le grand fauteuil de cuir. Nous t'attendions tous les soirs. Nous sommes toujours à la maison après le dîner.

— J'ai été souffrant au début de l'hiver ; je n'ai repris mes conférences que le mois dernier.

— Vous paraissiez encore fatigué l'autre jour, dit Berthe avec un air aimable, songeant qu'elle avait oublié de s'informer de sa santé quand il était venu dîner.

— Eh bien ? tu connais Maurisset ! dit Albert.

Il s'aperçut qu'il interrompait une phrase de Berthe et se tourna vers elle en souriant.

— Ma femme a beaucoup de sympathie pour lui. Il ne faut pas le juger sur le personnage que tu as vu. C'est un pauvre individu, celui-là, qui ne peut s'arracher de Paris, et qui dîne n'importe où pour passer la soirée.

— Pourquoi veux-tu l'envoyer à la campagne ? dit Ensénat en se redressant par petites secousses pour échapper à l'absorption du vaste fauteuil. Il faut être jardinier, moine ou chasseur pour supporter la solitude. Crois-tu que la pensée contente le penseur beaucoup plus que l'imbécile ? L'écrivain a besoin de repos après son travail. Le monde est un bon refuge, un divertissement puissant... Au milieu de trois personnes, on ne s'appartient plus...

— Tu as raison, dit Albert, sans réfléchir à ce qu'il disait, mais cherchant à ramener entre eux la libre intimité des entretiens d'autrefois.

Ensénat se leva pour parler à son aise. Après une objection d'Albert, il s'écria en marchant vers lui :

— Mais, mon pauvre ami !

Il vit le regard d'Albert se diriger vers Berthe et comprit que son impétuosité les faisait sourire.

Il s'assit et dit à mi-voix :

— En tout cas, j'aime beaucoup son premier livre.

Après un silence, il dit :

— Tiens ! vous avez un piano... Il n'y avait pas de piano dans ce coin ?

— Ce piano se trouvait dans le petit salon, dit Albert.

— Est-ce que vous jouez du piano, madame ?

— J'en jouais autrefois, mais j'ai sûrement tout oublié.

— Elle joue très bien. Tu devrais t'y remettre, dit Albert.

— Ah ! madame, les doigts se perdent vite ! Les plus grands virtuoses font des gammes tous les jours comme leurs élèves. On ne possède rien longtemps.

— C'est la vie, dit Albert. La vie mouvante...

— C'est la vie, reprit Ensénat.

Il parlait distraitement, et son regard se fixait avec insistance tantôt sur Berthe, tantôt sur Albert.

— Tu es injuste pour le talent de Maurisset, reprit Albert tout à coup... Nos pères ont perdu beaucoup de temps en discussions littéraires. L'objet de l'écrivain est toujours de reproduire la réalité, la plus haute réalité. Mais où réside cette réalité et comment l'atteindre ? C'est un problème.

Berthe, les yeux fixés sur une revue, se rapprocha de la table par un geste discret de jeune fille qui n'a pas coutume de participer à la conversation des hommes.

— Je crois que tu es de mon avis ? dit Albert en se tournant vers Berthe.

Surprise par cette question, Berthe répondit un peu étourdiment. Elle sentait sa pensée se

déformer dans ses paroles ; sa voix même lui parut changée, comme si une sotte petite fille s'exprimait à sa place, tandis qu'Albert l'encourageait d'un regard plein de déférence.

— Tu vois, dit Albert en s'adressant à Ensénat, c'est aussi son opinion.

Ensénat se tut. Il paraissait détaché de cet entretien, quoiqu'il ne cessât d'observer Berthe et Albert.

— Tu retournes par le boulevard Saint-Germain ? dit Albert. Je vais terminer une lettre que je te demanderai de jeter à la poste.

— Voyons ! Albert ! dit Berthe. Nous avons une boîte aux lettres à côté de la porte. Hugot peut descendre.

— Non, dit-il en s'éloignant, je ne suis pas sûr des levées après neuf heures.

— Qu'il est défiant ! dit Ensénat en riant. Avez-vous remarqué, madame, combien il est défiant ?

— Je ne m'en suis pas aperçue, dit Berthe, pour excuser son mari.

Elle ajouta :

— Il est bien indiscret. J'espère que cela ne vous gêne pas de porter cette lettre ?

Cette intervention cérémonieuse entre son ami et lui parut singulière à Ensénat. Il regarda la robe de Berthe et le ruban de ses cheveux.

— Vous allez souvent au théâtre ? dit-il, continuant d'observer Berthe.

— Non, fit-elle avec précipitation. Pourtant nous devons y retourner jeudi. Nous allons voir la nou-

velle pièce de Nicollier. Elle n'est pas nouvelle pour vous? sans doute. Mais Albert ne se décide jamais avant la centième. Aussi la salle est misérable... Je suis sûre que nous serons entourés de concierges.

Elle parlait avec une exubérance aimable et un peu compassée. Elle aurait voulu plaire à cet ami d'Albert, mais elle sentait qu'il avait d'elle une idée fausse et que les mots qu'elle disait involontairement fortifiaient cette impression.

— Vous sortez souvent?

— Mais non, je vous assure. Nous sommes très casaniers. Albert déteste le monde.

— Albert déteste le monde, dit Ensénat en redressant une branche de mimosa. Que ce mimosa est joli dans ce vase bleu! On dirait des grappes de pollen... Vous pensez qu'Albert déteste le monde?

Elle crut deviner une nuance d'ironie dans la phrase d'Ensénat, et songea qu'il avait connu Albert durant sa jeunesse et dans un monde qu'elle ignorait.

Ensénat remarqua le visage de Berthe, qui parut soudain amaigri par une expression soucieuse. Pour rompre le silence, il dit :

— Albert travaille trop. Dans l'action, on ne mesure jamais la dépense. Surtout Albert qui est si passionné... On prétend que les hommes ne pensent qu'à leur intérêt, mais je ne vois partout que des gens qui se tuent.

Berthe restait distraite. Ensénat se leva lorsque Albert entra dans le salon, une lettre à la main.

*
* *

— C'est commencé? dit Albert en ôtant rapidement son pardessus.

Ils pénétrèrent dans la salle obscure, toute remplie, entre ses dorures éteintes, par la vague pâleur des visages.

— Avance! dit Albert à mi-voix, tandis que Berthe demeurait immobile, le regard captivé par la scène lumineuse et proche.

Elle s'assit auprès d'Albert, sans quitter la scène des yeux. Un vif éclairage faisait ressortir le fard et les costumes des personnages. Dans la salle, on entendait encore l'agitation comprimée, la toux, le souffle de la foule qui remuait comme dans la gêne d'un mauvais sommeil.

— Ils parlent trop vite, dit Berthe.

Elle regarda Albert, enfoncé dans son fauteuil.

— Tu ne regrettes pas d'être venu ? dit-elle.

— Non... Écoute donc la pièce...

Cessant de remarquer un détail du décor, le son des voix, l'animation étrange de ces êtres à la fois réels et factices, peu à peu intéressée, puis émue, toute secouée par ces douleurs qu'elle savait si bien comprendre, Berthe participait maintenant à la passion des personnages. Devant cette tour-

mente de sentiments, ce monde obscur des hommes et des femmes qu'elle ne connaissait pas encore, et comme perdue dans ses larmes, effrayée par l'angoisse de son cœur qu'elle sentait trop sensible aux souffrances de l'amour, elle glissa son bras sur les genoux d'Albert, et lui prit la main pour se rapprocher de lui et se rassurer.

Attentif à la pièce, il gardait distraitement la main de Berthe dans la sienne.

Elle retira sa main et aperçut dans l'enfoncement d'une loge un homme penché vers une jeune femme. Elle se rappelait qu'Albert l'avait emmenée dans ce même théâtre, une après-midi, quand elle avait dix-huit ans. Ils étaient restés blottis dans l'ombre d'une loge, et, tout le temps, elle avait senti ses yeux fixés sur son visage.

— Te souviens-tu? dit-elle à mi-voix.

— Mais ne parle pas!... C'est impossible d'écouter!...

En entendant cette voix irritée, qui la blessait à l'instant où son cœur s'ouvrait dans ses plus délicates profondeurs, elle fut prise d'une sorte d'épouvante.

Elle se leva, et se glissa contre les genoux d'une dame.

— C'est insupportable! dit un vieux monsieur, qui rabaissa son strapontin en la suivant des yeux.

Elle rencontra une ouvreuse et dit sur un ton tranquille :

— Il fait chaud dans cette salle!

Albert apparut. Elle vit la colère dans son regard, monta rapidement l'escalier, suivit un couloir, et s'arrêta devant une porte vitrée.

— Qu'est-ce que tu as! cria Albert en la rejoignant. Est-ce de la folie?

Berthe essayait d'ouvrir la porte. Elle ne savait plus pourquoi elle était sortie. Elle entendait cette voix violente.

— Mais laisse donc cette porte! dit-il en lui saisissant les mains.

On applaudissait dans la salle.

— Veux-tu m'expliquer? dit-il d'une voix plus basse.

Apercevant des gens qui marchaient dans le couloir d'un air calme, Berthe fit un effort sur elle-même comme pour s'éveiller d'un cauchemar.

— Réponds-moi? dit Albert. Tu vois bien que nous sommes ridicules.

— Ce n'est rien... Une impression... Je t'expliquerai tout à l'heure... Ce n'est rien...

Lorsqu'ils sortirent du théâtre, Albert prit le bras de Berthe.

— Marchons. L'air est agréable. Ces salles de spectacle sont empoisonnées.

Il ajouta avec douceur :

— Explique-moi pourquoi tu as quitté ta place. Tu peux bien me le dire, à présent.

— Je ne m'en souviens plus, fit-elle. C'était de la fatigue... N'y pensons plus.

— On ne doit pas céder à ces impulsions bizarres, dit Albert d'une voix lente et profonde.

Les maladies nerveuses ont souvent pour origine une mauvaise habitude d'esprit. Il faut se dominer.

Il s'arrêta en tournant la tête vers un groupe d'hommes qui les dépassèrent, et reprit avec un geste énergique :

— On peut toujours se dominer. On fait provision de force morale comme d'oxygène. Autrefois, je traversais les rues avec une appréhension stupide qui me jetait sous les voitures. Je me suis imposé une démarche tranquille. A présent, je passe d'un trottoir à l'autre sans m'en douter. Je me souviens qu'après cette petite victoire sur ma nervosité, j'ai pu me retenir de répondre trop vite et avec humeur à une lettre irritante, ce qui est très nuisible. A cette époque, dans une circonstance grave, j'ai montré le courage que l'événement demandait, parce que j'étais « en forme », comme disent les gens de sport... J'ai constaté que tu es souvent nerveuse... Oui... chez les Begouin... je ne t'en ai pas reparlé... Cette petite pique... Hier soir encore... Ce sont de fâcheux indices... Autrefois, tu avais un caractère très égal... Je me souviens combien ton calme et ta douceur me plaisaient.

Ils marchaient, accompagnés d'une foule qui rentrait des théâtres le long des boutiques closes et sombres. Sur le boulevard, éclairé par les hauts globes électriques, les automobiles vibraient avec une subite reprise de fièvre.

Berthe écoutait cette voix sage, d'une belle

sonorité. Elle ne songeait pas à se défendre. Elle connaissait bien cette étrange susceptibilité, qui lui paraissait maintenant redoutable parce qu'il s'en apercevait. Si ce mal allait grandir; si elle était vraiment faible, irritable, fantasque, peut-être qu'il ne l'aimerait plus?

Albert sentit que ses paroles impressionnaient Berthe. Il en fut content; mais elle semblait soucieuse, et il voulait la voir gaie, parce qu'il était subitement joyeux.

Il s'arrêta devant un restaurant dont les vitres, tapissées, à l'intérieur, de stores soyeux et de palmes, s'éclairaient faiblement.

Un mouvement d'attention parcourut le groupe de valets debout devant un étalage de victuailles. Albert passa rapidement entre les tables, comme s'il savait exactement la place qu'il désirait.

Berthe s'assit sur la banquette, et se retourna vers la glace en touchant ses cheveux.

Trois personnes soupaient à la table voisine.

— Il y a peu de monde encore. J'ai vu souvent ce restaurant plein à minuit, dit Albert.

— L'orchestre n'est pas mauvais, dit Berthe, qui écoutait la conversation des trois dîneurs.

Elle ajouta à voix basse :

— Je crois que c'est un avocat. Le connais-tu?

— Non, je ne le connais pas, dit Albert, attentif malgré lui aux propos de ses voisins.

Pour détourner son esprit de l'irritante conversation dont elle ne pouvait s'empêcher d'écouter chaque mot, Berthe regarda vers la porte. Des

femmes entraient avec de longs manteaux clairs, un voile sur les cheveux.

— Voilà Maurisset, dit Albert.

On vit un petit homme, boutonné dans son pardessus, que la porte tournante jetait à la lumière. Maurisset aperçut Albert qui lui faisait signe, et s'approcha.

— Non! dit Maurisset en se débattant entre les bras d'Albert. Je garde mon pardessus. Je cherche Capus.

— Vous le trouverez tout à l'heure. Asseyez-vous une minute.

— Oui, madame, dit Maurisset en s'asseyant auprès de Berthe. Les vieux comme moi se couchent de bonne heure.

— Je suis sûr que vous dormez mal, dit Albert, qui se rapprocha de Maurisset avec un regard affectueux.

— Très mal. Quand je m'habille le matin, je suis si fatigué que je m'assieds sur une chaise pour me laver les mains.

— Paris est mauvais pour vous, dit Albert, sans cesser de le regarder avec une attention fixe et enveloppante.

— C'est Nicollier qui est là-bas, dit Maurisset en parcourant des yeux la salle... Derrière le pilier.

— Nicollier?... vraiment? fit Albert.

Il se tourna vers Berthe.

— Tiens... Regarde... là-bas, derrière ce pilier... C'est Nicollier.

Revenant vivement vers Maurisset :

— Vous connaissez les deux femmes ? dit-il.

— Il est avec sa maîtresse : Valentine Michel. Elle lui a donné la substance de ses drames... Et maintenant !... C'est la petite Bernis qui soupe avec eux. Mettez-vous là... vous verrez mieux... Elle est délicieuse cette enfant... On la fait passer pour la nièce de Valentine. C'est plus commode...

Maurisset baissa la voix, mais ces mots parvenaient distinctement à Berthe.

Elle eut un petit mouvement de recul et, comme gênée, elle détourna son regard.

— Pas la petite ! bien sûr ! dit Maurisset à voix haute, dans le rude reniflement de son rire.

Albert lui répondait d'un air amusé et tranquille. Berthe songeait : « Sans doute qu'il est endurci à ce langage ; nous n'avons pas eu la même jeunesse », et son regard errait dans cette salle de plaisir où la douce lumière des abat-jour éclairait des gorges nues et scintillantes. Elle voyait auprès d'elle un homme au teint brun, assis auprès d'une femme. Elle se rappelait ce qu'on enseignait aux jeunes filles sur la tenue d'une femme, la dignité sacrée de la femme, et elle s'apercevait que les plus belles et les plus parées sont au service des hommes.

— Je vous laisse, dit Maurisset en se levant.

Un garçon emporta les tasses, couvrit la table d'une nappe fraîche, et posa devant Berthe une petite caisse de fraises.

— Si nous prenions du champagne, dit Albert... Un champagne rose, un peu sucré... Et une petite côtelette ? Ils ont des petites côtelettes exquises.

— Garçon ! fit Albert en levant un doigt.

Par un passage encombré de tables, Nicollier se glissait inaperçu, à pas discrets et comme étouffés dans le sillage des deux femmes qui le précédaient fièrement.

— Ce champagne est excellent, n'est-ce pas ? dit Albert. J'ai pensé que tu l'aimerais mieux sucré.

Il se renversa sur sa chaise au bercement d'une valse, but une gorgée de champagne, et songea à sa plaidoirie pour Chavannes. Il se sentait l'esprit net et vif dans cette atmosphère engourdie de musique, où toutes les femmes avaient l'air, un moment, d'être jolies, et il se répétait avec plaisir les premières phrases de son discours.

Il se pencha vers Berthe.

— Tu vois, dit-il, ce petit homme qui écrit une lettre, près de la porte ; c'est Arton... Tu n'as pas l'air de t'amuser? Goûte ces fraises. Elles sont belles et fades, comme les femmes d'ici.

— Je m'amuse beaucoup, dit Berthe en souriant.

Un musicien en veste rouge, son violon sous le bras, s'arrêta devant leur table avec un salut mystérieux.

— Voudrais-tu une pêche ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Tu penses à quelque chose que tu ne veux pas me dire... Je le sais.

— Non, je t'assure... je suis très contente...

— Dis-le-moi.

— Ce n'est rien... Tu te moquerais...

— Dis-le-moi tout bas, fit-il toujours penché vers elle, en la regardant avec tendresse.

— Ce n'est rien... Un souvenir...

Elle aurait voulu s'exprimer sur un ton léger, indifférent, mais sa voix s'altéra tout à coup, et elle dit gravement :

— Je pensais à cette dame que tu as connue... Cette dame dont tu m'as parlé autrefois, chez Castagné.

— Quelle idée ! dit Albert.

— C'était une amie de ta famille, je crois. Tu l'avais rencontrée à Saint-Malo.

— Non ! Mais quelle idée ! reprit Albert en passant sa main devant ses yeux.

— En somme, tu m'en as très peu parlé.

— Mais, diable ! Est-ce le moment de déterrer une histoire vieille de quinze ans... Une histoire qui n'a même jamais existé ! et c'est pour cela que tu es triste depuis une heure ?

— Je ne suis pas triste. Mais pourquoi dis-tu que cette histoire n'a jamais existé, puisque tu me l'as racontée autrefois ?

— Je t'ai raconté, il y a cinq ans..., six ans, une aventure insignifiante... Je me rappelle qu'elle a produit si peu d'impression sur toi que je l'ai colorée pour n'avoir pas l'air d'un nigaud, et elle te revient à l'esprit, tout à coup, ce soir... Mais pourquoi, ce soir !

— Je sais bien que cette histoire n'est pas grave, mais un hiver, tout un hiver, cela compte !

— Je t'ai dit un hiver? En réalité, cela n'a pas duré huit jours... Mais pourquoi revenir sur cet incident, sans intérêt, chimérique... je dis chimérique, justement ce soir?

— Tu ne comprends pas, dit Berthe d'un ton posé. Je n'attache aucune importance à ce souvenir. Je me demande seulement pourquoi tu refuses d'en parler.

Albert s'obstinait dans un mutisme crispé en observant un pli sur le front de Berthe.

— Je n'ai rien à raconter, parce qu'il ne s'est rien passé!

— Tu es singulier, dit Berthe, cherchant à dominer la nervosité qu'elle sentait paraître sur son visage. Pourquoi veux-tu cacher maintenant une histoire que tu m'as racontée autrefois; pourquoi dire que tu as exagéré, qu'elle est inventée?

— Toujours! fit-il en serrant les poings. Toujours, quand nous sortons, il te vient en tête une idée saugrenue!... Garçon! cria-t-il.

— Tu t'animes. Tu vois bien que c'est toi qui mets la discorde entre nous.

— Je suis très calme, dit-il en se levant. Je demande nos manteaux.

*
* *

Berthe se souvenait bien que cette confidence ne l'avait pas inquiétée autrefois, mais il aurait fallu des paroles nouvelles pour apaiser un senti-

ment qui la touchait à présent jusque dans sa chair plus éveillée ; et pourtant elle ne le questionna plus, comme si elle craignait de souffrir.

Naguère, Albert lui apparaissait hors du monde et tout concentré sur elle ; voici qu'elle découvrait l'univers fascinant où il avait vécu loin d'elle. Elle se souvenait du jeune homme qui lui semblait si fougueux dans le désir. Maintenant, il était calme et sans passion. Peut-être qu'il avait déjà épuisé sa jeunesse ? Elle évitait de l'interroger sur son passé, mais parfois elle lui parlait de son enfance. Il répondait avec un air de malaise : « C'est à présent que je suis jeune. »

Selon les jours, dans le silence ou la gaieté, le sommeil ou la colère, il prenait un visage différent. Elle avait cru l'approcher davantage, s'unir à lui dans la vie commune ; au contraire, il lui échappait en multiples aspects inconnus. Elle voyait se disperser et se dissoudre l'image où si longtemps s'était fixé son amour.

II

— Voici de gentils neveux! fit madame Quatrefage, en traversant son salon, les mains tendues vers Albert et Berthe.

Elle s'assit auprès d'Albert sur le canapé et ouvrit une bonbonnière.

— Prenez un chocolat... Vous étiez très gourmand autrefois... Mon gendre m'a beaucoup gâtée cette année.

— Est-ce que Philippe va bien? dit Albert en s'adressant à Odette.

Elle regardait son fils qui traînait un jouet sous le canapé.

— Je pense qu'il va venir tout à l'heure, dit Odette sans quitter des yeux son enfant.

— Qu'est-ce qu'il tient dans la main? dit Berthe en s'agenouillant auprès de Michel. Un soldat?... Tu as de beaux jouets...

— Eh bien! Michel, as-tu montré tes jouets à ta tante Berthe? Les jouets du père Noël...

Le petit garçon rentra sous le canapé et poussa un grognement.

— Il a trois ans ? dit Albert.

M. Quatrefage entra dans le salon et s'assit en silence.

— Nous admirions votre petit-fils, dit Albert d'une voix forte.

— Il est gros..., trop gros, fit le vieillard avec lenteur.

— Je suis toujours surpris que les enfants acceptent si tranquillement le prodige du père Noël, dit Albert en cherchant à retenir l'attention d'Odette. On leur annonce que le bonhomme apportera des jouets par la cheminée, et le miracle se produit.

Comme Odette ne cessait d'épier son fils, Albert se tourna vers M. Quatrefage :

— Il est vrai qu'ils ont l'habitude du merveilleux. Ils vivent dans l'extraordinaire. Cette simple couleur d'un beau rouge les étonne davantage, dit-il en ramassant un soldat.

Le petit Michel, qui avait rampé hors de sa retraite, s'empara d'une jambe d'Albert, sous le regard de sa mère.

— Et ceci doit nous rendre indulgents pour leurs mensonges, poursuivit Albert qui repoussa doucement l'enfant. Qu'est-ce au juste que la réalité dans un monde si fabuleux ? Il faut beaucoup d'années et d'expérience pour la discerner, et encore les hommes se méprennent souvent...

M. Quatrefage avait pris l'habitude, depuis si

longtemps, de ne pas écouter la conversation des siens, qu'il semblait sourd. Il approuvait en silence, un sourire continuel répandu dans ses rides, le regard malin, comme s'il apercevait un mot d'esprit qui ne venait pas jusqu'à sa bouche fatiguée, mais dont le reflet brillait dans son lorgnon.

Albert causait avec une certaine coquetterie de langage. Ses façons dans le monde rappelaient à Berthe le jeune homme qu'elle rencontrait autrefois chez les Ducroquet, et, aujourd'hui encore, elle sentait que les autres ne savaient pas goûter les paroles d'Albert et qu'elle était seule à l'entendre.

En quittant la maison des Quatrefage, elle prit le bras d'Albert.

— Odette est une mère bien obsédée. J'ai été la voir, avant-hier. On ne peut lui parler que de son enfant.

— Oui... une mère obsédante...

Berthe remarqua l'air distrait et comme éteint d'Albert.

— Veux-tu que nous passions par les Tuileries? dit-elle.

Albert pressa le pas.

— Il est six heures; Ensénat m'attend à la maison.

— Un dimanche?

— Il n'est pas libre tous les jours. J'avais besoin d'un renseignement; il peut m'éviter beaucoup de recherches.

Albert trouva Ensénat dans son bureau.

— Prends mon fauteuil, dit-il en approchant une chaise de la table ornementée de dorures.

Il s'assit auprès d'Ensénat, ouvrit un code, et fronça les sourcils.

Une heure s'était écoulée.

— On étouffe ici, dit Albert. Le dimanche est un jour claustral. Allons marcher avant le dîner... Tu dînes avec nous. Si, c'est convenu avec Berthe. Tu pourras rejoindre Morin à neuf heures.

Il entra dans le salon où Berthe l'attendait.

— J'ai demandé à Ensénat de dîner avec nous, dit-il à voix basse.

— Ce soir ! fit Berthe d'un air déçu.

— Il partira à neuf heures, dit Albert qui s'approcha de Berthe pour l'embrasser.

— Nous n'avons rien pour le dîner, dit-elle en souriant, à cause de l'air content d'Albert.

Les deux amis se promenaient devant la maison. La foule passait sous les réverbères, en groupes familiaux.

Albert sentait qu'un secret demeurait entre son ami et lui, et gênait leur intimité, parce qu'il n'avait jamais parlé de Berthe librement depuis son mariage.

— Vois-tu, mon vieux, dit-il en prenant le bras d'Ensénat, il y a des mariages délicieux. Le tort des amoureux est de se lier étourdiment. Je n'ai jamais été amoureux. J'ai aimé une jeune fille pour ses vrais mérites. Le temps n'a de prise que

sur les illusions... Berthe est une merveille... Tu ne peux pas la juger encore... Sa beauté n'est pas frappante. N'est-ce pas ? Elle n'est pas de ces femmes dont on dit : « La belle madame Pacaris. » Poutant, sous certaines lumières, dans notre salon surtout, peut-on rêver d'un visage plus parfait ? Son esprit, je dirai plutôt son âme, a besoin aussi, pour apparaître, du jour discret, de l'abandon d'une causerie intime...

Il voulait montrer à Ensénat qu'il ne craignait pas de lui parler avec sincérité, et ajouta :

— Elle est peut-être un peu nerveuse.

Il poursuivit à voix basse, en montant l'escalier :

— Les femmes ont besoin de s'accoutumer au mariage. Elles appellent sensibilité, une inquiétude qui gâte bien des heures. Elles ont trop de loisirs... Heureuses les pauvres !... As-tu remarqué le sort étrange que nous imposons à la femme ? On développe en elle l'imagination, la sentimentalité, on la prépare exclusivement pour l'amour, comme si elle ne devait pas connaître la vie...

Ensénat recula sa chaise pour s'asseoir à la table, suivant des yeux les mouvements de Berthe.

— Avez-vous vu Castagné ces jours-ci ? dit-il.

— Cette après-midi nous avons fait une visite à ses beaux-parents, dit Albert.

— Il voit beaucoup les Lamorlette. Connaissez-vous madame Lamorlette ? dit Ensénat en s'adressant à Berthe.

— C'est une femme stupide, dit Albert vivement. J'aimais beaucoup son premier mari. Je crois que Lamorlette a divorcé, de son côté, pour l'épouser. Il paraît que le nouveau ménage est très heureux. Je le conçois, poursuivit Albert en se versant du vin. Quand on se met en ménage pour la seconde fois, on veille sur son bonheur. C'est une question d'amour-propre.

— Je ne comprends pas qu'on épouse un ami d'enfance. Lamorlette et sa femme ont grandi ensemble. Ils étaient nos voisins à Surgère, dit Ensénat.

— Je serais plus tolérant, dit Albert en songeant à Odette. Il faut peu de chose pour transformer le compagnon d'enfance en un personnage plein de mystère, et on croît le connaître...

— Quel sceptique! fit Ensénat, devinant que Berthe approuvait son ton de reproche.

— Ceci me rappelle une histoire curieuse, dit Albert, lorsque le domestique se fut éloigné. Tu te souviens de madame Degalzin? Son mari avait pris comme secrétaire le jeune Pardo, un cousin, je crois. A propos d'une affaire quelconque (certain contrat de vente dont on discutait devant madame Degalzin), la moralité très délicate du jeune homme... il faut ajouter les petites circonstances obscures, habituelles à ces sortes de fièvres — remarque bien qu'il s'agit d'une femme irréprochable; enfin, madame Degalzin s'enflamma pour le petit Pardo. J'étais son confident. Je lui dis qu'elle était parfaitement heureuse jusqu'ici sans

le petit Pardo ; je lui montrai la honte, le scandale, ses enfants. La mère de Pardo accourut. Madame Degalzin pleurait tout le jour : elle reconnaissait son infamie, mais elle voulait partir avec Pardo. J'ai pu constater que les raisons qui ont tant de force en théorie : intérêt, religion, société, honneur, famille, ne pèsent guère dans un cœur exalté... Le mari, qui était un homme pondéré, accorda quinze jours à sa femme pour oublier sa passion ou quitter le logis à jamais.

— Il me semble que cette dame n'aimait pas son mari : c'est le fond d'une histoire aussi baroque, dit Ensénat qui cherchait des yeux l'acquiescement de Berthe.

— C'est-à-dire que c'est une monstruosité ! dit Berthe, en déplaçant sa fourchette d'un geste nerveux. Est-ce qu'on regarde une autre personne quand on aime !

— C'est un fait, poursuivit Albert, sans prendre garde à l'interruption de Berthe. Elle aimait son mari. En peu de temps, cet amour devint une gêne... Donc, le mari avait fixé un délai de quinze jours. Madame Degalzin se retira chez sa mère. Je tentai les suprêmes efforts. Madame Pardo s'accrochait à son fils... Nous avions échoué ; le départ était résolu. Un jour, dans la matinée, Pardo, retenu je ne sais où, téléphona à madame Degalzin. J'arrivai à ce moment. Je vois encore madame Degalzin dans le vestibule pendant qu'elle parlait au téléphone... Je lui dis : « Alors, je n'ai plus d'espoir ? » Elle me fit signe de la suivre dans

la salle à manger, sans me répondre tout de suite ; puis elle me dit... d'un air... (c'est étrange combien les gens dans les minutes les plus graves de leur existence ressemblent à ce qu'ils sont tous les jours), elle me dit, simplement : « Je viens de réfléchir pendant que je parlais à Pardo. Je resterai. » Le téléphone l'avait dégrisée.

— Ce n'était qu'une fantaisie, fit Ensénat.

— Une fantaisie, dis-tu, parce qu'elle est restée. Si tu avais appris que madame Degalzin s'était enfuie avec le petit Pardo, tu aurais pensé : « Quelle passion ! » Est-ce donc le scandale qui fait la passion? Un scandale tient le plus souvent à un hasard, une étourderie, une petite lâcheté... J'ai songé depuis à cet entretien au téléphone, qui eut tant de conséquences, et j'ai cru comprendre que dans le son lointain, brusque, changé, que l'appareil donnait à la voix de Pardo, madame Degalzin avait pressenti l'inconnu d'un monde... C'était une femme vraiment sensible... La sensibilité, après un peu d'égarement, la ramenait à la raison... Je crois qu'il vaut mieux posséder un certain discernement, un certain tact de l'âme, que beaucoup de principes dans la tête.

— C'est une thèse dangereuse, dit Ensénat. Il n'y a que les femmes intelligentes qui seraient fidèles.

— Je m'en contenterais. Est-ce bien nécessaire que toutes les femmes soient fidèles?

— Je suis persuadé que les Lamorlette se jugent très intelligents.

— Après tout, ils ont peut-être raison... Que disions-nous donc avant mon histoire?... Ah! oui! Castagné... Nous avons vu sa femme aujourd'hui.

Lorsque Ensénat fut parti, Albert revint au salon et s'assit dans un fauteuil. Berthe le regarda un moment, puis elle dit :

— Te voilà silencieux.

— Oui... Je suis fatigué. J'ai trop parlé.

— As-tu remarqué un contraste? A table, avec ton ami, tu parles sans arrêt... Dès qu'il a fermé la porte, tu t'assieds, tu es muet. Avec moi, tu n'as rien à dire.

Albert prit la main de Berthe, gardant sa tête appuyée au dossier du fauteuil.

— Sans doute, fit-il doucement, je cause avec les autres. C'est amusant de causer. On dit n'importe quoi... C'est vrai... avec toi, j'ai envie de me taire... Dans ce silence que tu me reproches, et où je me replie, ne sens-tu pas que je retourne à moi-même?

— Je croyais le sentir autrefois. Alors, j'allais sur tes genoux, comme pour dormir, et il me semblait que nous pensions ensemble. Maintenant, quand je t'ai entendu parler avec d'autres, quand je réfléchis à certaines choses, il me semble que c'est un être que j'ignore qui est enfermé dans ton silence... J'aurais besoin que tu me parles toujours... Tu es si compliqué...

— Mais non, ma petite, je suis tellement simple!

— Je ne sais pas! L'homme qu'on aime n'est jamais simple.

— C'est toi qui compliques, dit Albert. Tu examines tes sentiments, tu t'inquiètes... Sois confiante, calme comme autrefois, et tu seras heureuse. Toute la différence est dans ta petite tête en travail... Mauvais travail! Nous nous aimons, n'est-ce pas? Eh bien! n'y pensons plus. Les avares se croient pauvres à force de méditer sur leur fortune. Il ne faut pas tourmenter son bonheur de doutes, d'interrogations...

— C'est en parlant tout de même qu'on se comprend mieux. Tu veux que je sois calme, mais toi seul tu pourrais m'apaiser!... Quand j'étais enfant, je pensais : « Que peut-on bien se dire, après deux ans de mariage? » Mon Dieu! que de choses on aurait à dire!

— Eh bien! parlons, dit Albert en se levant avec un geste d'impatience. Je t'écoute.

Inconsciemment, Berthe restait agitée par la conversation qu'on avait tenue durant le dîner. Lorsqu'on parlait devant elle sur l'amour, la vie, les hommes, elle se sentait sans expérience, et le monde l'inquiétait.

— Parlons! reprit Albert.

Mais ces vagues impressions s'effacèrent devant la brusque question d'Albert.

— J'écoute.

Elle dit, ne sachant que répondre :

— Qui est cette madame Degalzin?

— Ah! voilà, fit Albert, exaspéré par cette

jalousie bizarre qu'il croyait deviner chez elle. Voilà le fond de ton anxiété. Madame Degalzin te préoccupe! L'histoire que j'ai racontée a peu d'intérêt en soi... Les femmes n'aperçoivent que le côté anecdotique, insignifiant d'un récit. A propos de madame Degalzin, j'ai dit un mot... charmant! T'en souviens-tu? Pourrais-tu me le répéter?

— Non! poursuivait Albert en marchant à travers la pièce. Tu ne l'as pas entendu!... J'ai déjà observé que lorsque je parle devant toi à des amis, tu penses à autre chose. Mais une petite histoire bien banale, tu l'as retenue! Tu n'oublieras pas madame Degalzin. Tu ne serais pas fâchée de la connaître. Mais il ne faut pas te demander le sens de cette aventure, le mot admirable — oui, je peux dire admirable — que j'ai ajouté!

— Je t'assure que ma phrase ne signifie rien. Je ne sais pas ce que j'ai dit, fit Berthe avec effort.

— Et il n'y a pas longtemps! poursuivait Albert, il n'y a pas une heure!... Ah! tu peux me demander de parler!

« Non, taisons-nous! » aurait voulu crier Berthe. Elle se tenait sur une chaise sans bouger, comme prostrée, écoutant cet accent de mépris, ces reproches, qui semblaient depuis longtemps contenus, accumulés contre elle en silence, et qui s'échappaient dans la sincérité de la colère; et elle sentait des larmes couler de ses yeux, sans chercher à les dissimuler ni à détourner la tête, comme s'il n'importait plus maintenant qu'il

s'aperçût de cette faiblesse, puisqu'il était si mécontent.

— Allons ! fit-il d'une voix radoucie. Tu pleures ! Ce n'est pas la peine !

Il la prit sur ses genoux.

— Un rien te bouleverse. Tu es une petite enfant trop impressionnable... Mais qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas, dit-elle, pleurant plus fort et se blottissant contre Albert, qui devait consoler, comprendre et tout éclairer.

*
* *

Deux ans après le mariage de Berthe, sans consulter ses filles, madame Degouy décida de prendre un appartement plus modeste. Hortense avait conseillé certain immeuble de la rue Saint-Jacques. Madame Degouy s'installa dans son nouveau logement sans même remarquer où elle habitait. Lorsque Berthe traversait la porte cochère obstruée par les marchandises d'un imprimeur, elle apercevait, au fond de la cour, la haute maison de briques rouges dont il fallait encore gravir l'escalier raide et pauvre ; et, sous le regard de la concierge qui épiait la visiteuse élégante, elle passait très vite, comme troublée par un contraste injuste, une cruauté dont elle eût été coupable.

Madame Degouy, assise auprès de son feu, gardait une certaine élégance avec les robes qu'Hortense lui confectionnait comme autrefois. Sous la misère des cloisons, dans ces débris de luxe, la table à ouvrage, la grosse théière d'argent, le tapis bleu, Berthe retrouvait Noizic et son enfance. Madame Degouy devinait un sentiment de gêne chez sa fille; tout de suite, elle vantait son habitation.

— En été, j'aurai de beaux arbres devant mes fenêtres... Quand on se penche, on peut voir le Luxembourg...

Elle entraînait Berthe dans la cuisine pour lui montrer quelques perfectionnements.

— Comme c'est propre! disait Berthe, chaque fois, connaissant le succès de ce compliment.

— Et ma chambre! disait madame Degouy dans le couloir sombre.

Et il fallait admirer de nouveaux rideaux, un cadre à photographies, un petit poêle à gaz au souffle cracheur et haletant.

— Ah! je suis très bien ici! répétait madame Degouy en s'asseyant auprès de son feu; et elle soulevait la théière de sa main fine sous le poignet de dentelle.

— Est-ce que tu as des amis à dîner? disait madame Degouy, pour ramener l'entretien sur un sujet dont sa fille aurait plaisir à parler.

Berthe racontait ce qui pouvait distraire sa mère.

— Et ton mari?

— Il va bien. Il est très occupé ces jours-ci par

un procès important... Tu n'as pas lu l'affaire Rodrigue ?

— Ah! M. Rodrigue, dit madame Degouy avec un air d'admiration vague.

Elle mit ses lunettes et, penchée vers Berthe, immobile, elle regarda attentivement le visage de sa fille.

Berthe aurait eu beaucoup à dire sur Albert et sur elle-même; mais il fallait cacher ces choses, à sa mère surtout, et elle remplissait l'entretien de petits récits qui ne touchaient pas à sa vie.

On entendit un bruit de voix dans l'appartement voisin, à travers la cloison.

— Pourquoi ne vas-tu pas à Noizic? dit Berthe. Cette maison est triste!

— Mais non, ma fille, je suis très bien ici. Tu viens me voir...

— A Noizic, tu habiterais ta maison. Tu verrais tes petits-enfants, Emma, madame Chaurant, madame Ducroquet.

Berthe voulait se persuader que madame Degouy serait heureuse à Noizic; constatant encore une fois que sa mère se condamnait par sa propre faute à une existence solitaire, elle se leva comme soulagée d'un scrupule, et dit :

— Il faut que je passe chez Alice.

Elle s'assit.

— Mais je peux rester un moment encore.

— Tu seras en retard, dit madame Degouy qui renvoyait sa fille de peur qu'elle ne s'ennuyât. Je

voudrais finir une lettre pour Emma... Tu vois, elle est commencée...

Lorsque Berthe descendit l'escalier, elle s'aperçut qu'elle était restée peu de temps et qu'elle avait cédé bien vite à l'idée de partir. Elle songea à remonter chez sa mère; puis elle continua sa route. Berthe ne se trompait pas sur le visage gai que madame Degouy prenait pour la recevoir, et elle savait que l'une et l'autre cachaient leurs tristesses. Lorsqu'elle pensait à sa mère, elle découvrait, dans ce caractère qui autrefois l'irritait, des ressemblances avec sa propre nature, comme si l'âge la ramenait à ses origines, et elle emportait de sa visite, avec tendresse, avec un peu de pitié sur toutes deux, l'image de ces choses liées dans la chair.

— Madame Pacaris est venue aujourd'hui, dit madame Degouy lorsque Hortense entra dans le salon; et elle retomba dans un silence souriant, plein de songe.

*
* *

— Tu me trouves changée? fit Berthe en jetant les yeux vers la glace. Dis-le moi franchement. Tu me trouves un peu changée?

— Je parlais de ta robe, dit Alice Bonifas en passant sur ses cheveux légers sa main très blanche, piquée de taches de rousseur.

— Tu es très bien ici... Quel calme! en plein Paris... Es-tu contente? Tu ne te sens pas isolée? poursuivit Berthe, qui cherchait à définir l'intérêt de cette vie recluse et laborieuse.

— Je te demandais si tu ne me trouvais pas changée, dit-elle tout à coup. C'est vrai... Quand on est une jeune fille, tout le monde vous parle de votre mine, de votre visage... Autrefois, je connaissais si bien ma figure, que je savais le matin, par un coup d'œil dans la glace, quelle robe je devais mettre... A présent, je ne me vois plus...

— Non, tu n'es pas changée... Tu es aussi jolie... Tu es plus... peut-être que tu as moins de vie.

— Que veux-tu dire? fit Berthe en baissant les yeux.

— Il me semble que tu es plus indifférente. Tu me disais, avant ton mariage : « Nous irons souvent ensemble à des concerts, à des conférences... » Ah! poursuivit Alice en touchant le bracelet de son amie, je trouve cela très naturel... Tu es très gentille de penser encore à venir me voir...

— La première année de son mariage, on est si occupée! dit Berthe. Mais je suis plus libre maintenant... Justement, je voulais retourner au Louvre... Je viendrai te prendre mardi, à deux heures... Non... Mardi, je ne peux pas... Je t'écrirai...

— Ta mère m'a dit que tu allais beaucoup dans le monde... Tu as une vie charmante...

— Mais non, dit Berthe qui cherchait par un ton de simplicité et un air un peu mélancolique à se rapprocher d'Alice, je reste beaucoup à la maison. Je t'assure qu'un ménage donne des ennuis!... Je ne veux pas renvoyer des domestiques paresseux, installés à la maison depuis vingt ans... C'est à peine si j'ose les commander, et, naturellement, je suis responsable de toutes leurs négligences...

— Ah! tu verras! dit Berthe en se levant avec un sourire, un mari n'est pas toujours commode!

Chez elle, Berthe fit allumer du feu dans le salon.

Accroupi devant le foyer, Hugot assemblait des brindilles selon un rite qu'il expliquait à Berthe.

— C'est à Marmande, disait-il, appuyant sur des liaisons qu'il introduisait entre tous les mots, chez M. le marquis de Casteljac, que j'ai appris à faire des feux...

Pour échapper à ce colloque, Berthe ouvrit un livre. Elle interrompit sa lecture et songea : « Peut-être qu'Alice a raison. J'ai moins de curiosité pour certaines choses. Les romans m'ennuient... Autrefois Albert m'apportait des livres, il me questionnait, il admirait mon goût. Est-ce qu'il s'en soucie aujourd'hui? »

Et comme chaque fois qu'elle pensait à Albert, elle dévida la même suite de réflexions où elle s'étouffait :

« Je l'ai déçu peut-être. Il me l'a dit dans ses mouvements de colère. C'est le secret de son silence et de cet air fermé... Moi-même, je ne me reconnais plus... Je suis indécise, faible, irritable, quelquefois violente... Je suis peut-être laide... On dirait que tout ce qui était mauvais en moi, et que je ne voulais pas voir, m'envahit et me domine... Je n'ai plus la force d'être ce qu'il voudrait. Je suis seulement moi-même, comme tombée au fond de moi-même. »

Elle tâchait de lire, mais, absorbée par sa propre vie, elle revenait à la méditation, au tourment de son amour.

— Comment pouvez-vous lire à présent, il fait nuit? dit Albert en ouvrant l'électricité.

Il apportait des fleurs.

— Te voilà! dit-elle. Déjà!... tu vas rester!... Et des fleurs! Je suis si contente de te voir!... Tu ne sais pas combien je suis contente...

La sombre rêverie s'était dissipée. Elle prit le bouquet et le respira d'un long souffle, d'un long baiser muet sur la pensée qu'il avait eue loin d'elle, puis, approchant un fauteuil du feu :

— Tu seras bien, ici, dit-elle gaiement. Il ne fait pas froid, mais ce feu est joli... C'est un feu de Marmande! Tu n'as plus rien à faire, j'espère?

— Non. Je devais aller chez Massicot à six heures. Mais je me suis dit : « Tant pis, j'irai demain. » On peut bien s'accorder une heure de répit.

— Une heure! fit Berthe en lui prenant la main. Comme c'est bon, une heure à nous!

— C'est délicieux, dit Albert, la tête appuyée au dossier du fauteuil. C'est délicieux de se reposer... d'oublier... Il paraît qu'Ensénat m'a demandé aujourd'hui, qu'est-ce qu'il voulait? Il n'a pas laissé un mot?

— Il ne voulait rien! dit Berthe, pour écarter d'eux tout sujet de préoccupation. Que veux-tu que ce soit?

— J'irai chez lui demain, dit Albert en se levant. Justement je passe rue des Grands-Augustins à quatre heures.

Il toucha un objet sur la cheminée et se regarda dans la glace.

— Assieds-toi, fit Berthe. Tu ne peux pas rester assis...

Il s'installa de nouveau dans le fauteuil.

— Si... On est bien, assis...

Après un silence, il dit :

— Sais-tu à quoi je pensais? Je me répétais mot pour mot, de la première ligne jusqu'au veuillez agréer, cher monsieur, une lettre que j'ai écrite ce matin... une lettre insignifiante... Le cerveau est une pauvre machine.

— C'est de la fatigue. Mais pourquoi travailler jusqu'à cet épuisement radoteur?... Nous sommes riches, il me semble... Et quand même nous serions pauvres!... Tu veux être célèbre... Cela t'amuse tant que cela?

— Ah! non! grand Dieu! dit Albert. La célébrité ne m'amuse pas! je l'ai vue chez mon père... chez nos amis... Mais les choses vous mènent... Un exemple, tiens : je ne suis pas allé chez Massicot ce soir; il m'a écrit qu'il viendrait demain... Il s'est donné la peine de m'écrire... Je ne peux pas le recevoir. Il faut pourtant que je lui réponde. Tu ne voudrais pas que cet homme de soixante-cinq ans se dérangeât, quand il suffit d'une lettre... Il faut même qu'elle parte ce soir...

Il entra dans son bureau et écrivit sa lettre. Un journal qu'il avait achevé de lire en venant se trouvait sur sa table. Il l'ouvrit tout de même et le regarda.

Puis il traversa la salle à manger et tira sa montre.

— Eh bien! Louise, qu'est-ce que vous nous préparez de bon? dit-il en entrant dans la cuisine, comme impatient de dîner, quoiqu'il n'eût pas faim.

Il retourna au salon et s'assit dans son fauteuil.

Berthe s'approcha d'Albert et lui prit les mains, comme pour le maîtriser sous un regard impérieux, une pression calme de ses doigts.

— Là! dit-elle. Ne bouge pas.

Ils se turent, puis Albert dit :

— C'est très difficile de se reposer... Le soir, mon père lisait... Moi, j'ai les yeux fatigués. Je comprends maintenant la photographie, les patiences, les collections de timbres... Cela repose...

Berthe mit sa main sur le visage d'Albert et dit doucement :

— Ne pense à rien.

Elle se serra contre lui, l'air grave, les yeux fermés. Cet homme qui ranimait la maison en arrivant, cette heure qu'ils voulaient passer ensemble, il semblait à Berthe qu'elle ne parvenait pas à les saisir, à les goûter, et que tout se dissipait en mots inutiles, en instants rapides et vides.

*
* *

Vagnièze posa le dossier Dieudonné sur le bureau d'Albert.

— Gentillau vient à trois heures, dit-il en écartant une feuille de papier qui couvrait la petite pendule.

Vagnièze se retira, et Albert ouvrit le dossier Dieudonné. Il aperçut, parmi les documents, des lettres jaunies avec l'écriture griffonnée et tombante de Gentillau.

Il prit les lettres marquées par places d'un trait au crayon bleu. « Quel désordre sur cette table », se dit-il en déplaçant un carton.

Il reprit les lettres, les retourna dans sa main ; puis il regarda vers la fenêtre.

Hugot annonça M. Pictet.

— Pictet? fit Albert. Je ne peux pas le recevoir... Qu'il revienne demain matin! Qu'est-ce qu'il veut?... Il a l'air pressé?...

Albert jeta les yeux sur les lettres de Gentillau.

— Eh bien! faites-le entrer! dit-il d'un ton lassé, mais content d'échapper à un travail qui l'ennuyait.

M. Pictet passa rapidement devant Hugot, l'air animé et résolu.

— Je ne supporterai plus ces lenteurs, monsieur! fit-il en pâlissant. Le séquestre dort!... Ma fortune se perd!... Ah! l'administrateur n'y pense guère!... Il reçoit les comptes, il les range dans son tiroir... Croyez-vous qu'il les regarde?... Cette fripouille de Valéri tient encore la caisse! « Je n'ai pas de pouvoirs. » Voilà sa réponse! Il n'a reçu de pouvoirs que pour dormir!

— Comment cela! fit Albert en regardant le nez un peu écrasé et dévié de Pictet; cet homme est impardonnable! La loi est formelle; il est administrateur judiciaire, il a tous les pouvoirs.

Albert se leva pour prendre un Code, mais Pictet l'arrêta.

— Je n'en doute pas! monsieur. Vous n'avez pas besoin de me convaincre. C'est à notre administrateur qu'il faut parler!

— Voyons, fit Albert en s'asseyant, sans détacher son regard de ce nez tordu qui dominait la physionomie anxieuse de Pictet. Si je vous ai bien compris...

Il tenait de son père l'art de réduire en formules claires l'exposé de ses clients. Il gagnait ainsi un instant de réflexion, et parfois l'interlocuteur s'apaisait devant cette présentation satisfaisante de sa pensée.

— Oui, monsieur, vous m'avez très bien compris! dit Pictet. Ce n'est pas difficile à comprendre. Vous avez reçu ma lettre. On vole mes marchandises. Maintenant, j'exige une solution!... J'exige une solution rapide!... Vous m'entendez bien : je ne retournerai pas chez Nérou!

Albert marchait dans son cabinet en écoutant Pictet avec attention. Il ne songeait pas à la situation réelle de cet homme, mais au moyen de le tranquilliser. Il semblait que sa mission se bornât à trouver un remède immédiat et calmant pour l'esprit.

Albert s'assit à sa table, tritura son visage dans ses doigts; soudain, il regarda Pictet :

— Eh bien! il faut agir, dit-il. Vous avez la preuve du détournement de Salmor. Déposons une plainte; l'administrateur sera mis en cause. Il faut d'abord vous assurer du témoignage de Catel. Notre plainte, ne l'oubliez pas, repose sur ses dires. Demandez-lui de vous écrire une lettre... Qu'il raconte tout bonnement ce qu'il a vu...

— Une lettre? dit Pictet d'un air hésitant.

— Avec cet écrit en mains, nous poursuivrons...

— Une lettre... c'est difficile à obtenir.

— Je connais les témoins en face du tribunal,

poursuivit Albert, comme s'il n'entendait pas l'objection de Pictet... Ce jour-là, ils ont perdu la mémoire. Mais nous tiendrons Catel avec sa lettre.

— Une lettre?... reprit Pictet d'un air songeur.

Il se tut, puis il dit :

— Catel est un brave homme. Ce qu'il m'a raconté, il le répétera devant le juge d'instruction, j'en suis sûr. Mais il est de cette race d'employés qui ont la terreur de leur signature.

— Croyez-moi, monsieur Pictet, c'est la meilleure voie... simple et directe.

— Ce n'est pas facile à demander... une lettre, dit Pictet avec lenteur, en passant ses doigts sur son menton.

— Réfléchissez à tout ceci, monsieur Pictet, dit Albert en se levant. Mon conseil est bon... Revenez me voir... Vous me trouverez toujours ici, le matin... En attendant, je vais écrire à Nérou; ça le réveillera.

— Oui, c'est cela, écrivez à Nérou, dit Pictet dont les résolutions combatives avaient fondu devant l'idée d'une action précise.

— Nérou n'est pas malhonnête, fit Albert avec bonhomie, en accompagnant Pictet qui se dirigeait vers la porte, silencieux et pensif. Il est, comme ses pareils, temporisateur... Ce sont des questions délicates... Il faut de la patience...

Hugot introduisit M. Gentillau dans le cabinet d'Albert. Il entra à pas discrets et sautillants, avec une multiplicité de petits gestes empressés qui cherchaient à effacer sa personne.

— Je vous demande pardon, dit-il de sa voix fluette... Vous m'avez attendu... J'ai un nouveau chauffeur... Non! Je ne veux pas m'asseoir! fit-il en pressant son chapeau contre sa poitrine. Je sais que vous êtes très occupé. Je ne reste qu'un instant.

— Monsieur Gentillau, dit Albert en ouvrant le dossier Dieudonné, maître Guichard m'a remis les pièces de notre adversaire... Je les ai reçues ce matin seulement... Maître Guichard s'en est excusé... Il faut les rendre demain soir. Vous savez que nous passons mercredi. Je vais vous confier ce dossier et vous me le rapporterez demain avant quatre heures.

— Volontiers; mais je ne veux pas l'emporter! Mettez-moi dans un petit coin où je ne dérangerai personne, dans votre salle à manger, sur un bout de table... Je le regarderai...

— Non. Emportez-le, mais prenez-en soin... Je commets une imprudence grave. Je l'ai parcouru, poursuivait Albert en feuilletant les papiers. Je n'ai rien trouvé de très intéressant. Sauf des lettres de vous... Lisez-les... elles sont anciennes... Vous m'en parlerez demain... Faites attention surtout aux passages soulignés : c'est le crayon de Dieudonné.

— Dites-moi, fit Gentillau. J'ai pensé... Vous me direz que c'est prévoir d'un peu loin... Mais je connais mon homme... Je ne veux pas abuser de vos moments! Voici une petite note que vous pourrez lire ce soir... Vous verrez... C'est très

important... Je sais qu'il me reprochera ce prêt. Mais il faut connaître les circonstances... Vous les trouverez dans cette note...

— Très bien, dit Albert qui laissait parler Gentillau en le regardant sans écouter. Donnez-moi votre note, je la lirai. Mais ne perdons pas de vue que notre position est bonne. Laissons approcher l'adversaire sans nous avancer. Il se découvrira. Nous répondrons. En somme, nous disons ceci...

De sa voix nette, il développa la thèse maintes fois énoncée, et qui de nouveau rassura Gentillau.

Albert s'accouda contre la cheminée, et, par sa posture, il rappelait son père :

— Voyez-vous, monsieur Gentillau, fit-il sur un ton d'autorité familière, avec une certaine hésitation dans la voix, comme s'il cherchait à démêler une pensée complexe, quoiqu'il eût souvent répété ces mêmes paroles à différentes personnes ; voyez-vous, les juges sont des hommes de bonne volonté... consciencieux... pas très intelligents... et très pressés... Il faut ménager leur temps et leur esprit. Quel est notre rôle ? C'est de fournir à ces gens, qui ont mille questions à trancher, un motif pour se décider... une raison simple et probante. Il ne s'agit pas de triompher avec toutes nos armes, d'apporter toutes nos preuves qui soulèveront des répliques, des discussions, un brouillard où finalement l'adversaire nous échappera....

— Vous permettez? dit Albert en s'asseyant devant son bureau où l'appelait le téléphone.

L'appareil fixé à sa joue, il regarda une chaise d'un air attentif et lointain. « C'est lui-même... » fit-il de sa belle voix distincte et profonde.

Pendant qu'Albert parlait devant le téléphone, Gentillau songeait, en se trémoussant, qu'il arriverait en retard chez Cavaroc. Il regarda sa montre et s'approcha de la porte. Mais sitôt qu'Albert eut terminé son entretien, Gentillau s'avança vivement vers lui.

— Je pourrai retrouver, dans la collection du « Temps », le chiffre de l'indemnité, dit-il comme si Albert n'avait cessé de penser à ce détail. Je vous apporterai le journal. C'est dans un numéro du mois de mai...

— Parfaitement, dit Albert en repliant le dossier Dieudonné. Ne perdez pas ceci... Vous me le rapporterez demain.

— Je puis vous emmener dans ma voiture, si vous sortez, dit Gentillau.

— Volontiers. Je vais voir un ami rue des Grands-Augustins.

Dans son automobile, Gentillau évita de parler de son procès.

— J'admire que vous puissiez mener de front tant d'affaires, dit-il sans quitter des yeux son chauffeur.

— C'est plus simple que vous ne pensez. Un peu de méthode suffit

— Sans doute, dit Gentillau en sursautant.

Penché en avant, il épiait par la vitre les obstacles que la rue jetait sur eux.

— Enfin, vous pensez que nous avons quelques chances de succès?

— Je crois que nous avons des chances sérieuses, dit Albert, qui se laissait bercer au mouvement de la voiture en se regardant dans une étroite glace, au-dessus d'un bouquet d'œillets.

Brusquement l'automobile s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit Gentillau, qui se dressa d'un bond.

— Ce n'est rien, dit Albert. Un tramway est arrêté... On dirait qu'il y a eu un accident... Si vous le permettez, je descendrai ici ; ma rue est à deux pas.

Il ferma la portière, salua de nouveau Gentillau à travers la vitre, et s'approcha d'une foule attroupée autour d'un tramway vide.

— C'est une femme?... Est-elle morte? dit Albert à son voisin.

Il aperçut Ensénat et lui toucha le bras du bout de sa canne.

Ensénat se dégagea de la foule et rejoignit Albert.

— C'est horrible, dit Ensénat à mi-voix avec une expression de souffrance. Elle traversait la rue...

Ils marchèrent un moment en silence. Albert pensait à Berthe. Il se rappela qu'elle n'était pas rentrée, et sentit par quelle attache profonde elle tenait à son être.

— J'allais justement chez toi, dit Albert. Tu voulais me parler?

— Oui, dit Ensénat, le regard encore absorbé par la vision de mort. Hier matin, j'ai rencontré Castagné... Il m'a dit une chose bien surprenante... Il a une maîtresse...

— Castagné! fit Albert en se rapprochant d'Ensénat. Castagné?

— Il t'en parlera. Sa femme est avertie... C'est un drame navrant.

— Castagné! fit Albert.

— Tu connais peut-être la personne : madame de Boistelle. Elle va beaucoup chez les Camescasse. Ils se sont rencontrés chez madame Lamorlette.

— Ah! l'animal! dit Albert. En voilà une affaire!...

Il retint Ensénat par le bras en apercevant une automobile qui les effleurait, et reprit :

— Je me rends compte à présent qu'il s'ennuyait chez lui. Il avait épousé une femme trop parfaite.

— As-tu remarqué que sa femme ne lui faisait jamais de compliments? dit Ensénat, qui aimait à observer les jeunes ménages. Il a une vanité candide... Il a suffi qu'une dame lui dise : « Vous avez de jolis yeux », pour lui tourner la tête.

— Il était trop sûr d'Odette, dit Albert. Avant son mariage, il avait aimé dans les tourments; il s'est senti délaissé auprès d'une femme qui ne lui donnait pas d'inquiétude.

Albert se tut. Il avait hâte d'apprendre cet événement à Berthe, et il se représentait sa surprise.

— Est-ce que tu m'accompagnes ? dit-il, pressant le pas.

— Non. Je vais te quitter.

Albert monta rapidement son escalier. Hugot, qui traversait l'antichambre, reconnut le pas de son maître et ouvrit la porte.

— Est-ce que madame est rentrée ?

— Oui ! cria Berthe en accourant avec un élan de joie, madame est rentrée !

Albert prit une lettre sur le plateau, et dit en regardant Berthe avec curiosité :

— Je vais bien t'étonner... Castagné a une maîtresse. Odette le sait.

Berthe songea : « Il n'est monté si vite que pour m'annoncer une nouvelle. »

— Ça n'a pas l'air de t'intéresser ?

— Mais si, fit Berthe, cherchant à donner un air de consternation à son regard qu'elle sentait distrait. C'est épouvantable... Raconte...

— C'est tout, dit Albert en abaissant les yeux sur la lettre qu'il tenait à la main.

— Je t'en prie ! Raconte !... Cette histoire est inouïe...

— Je n'en sais pas davantage. Il faut que je réponde à cette lettre.

— Tu as toujours des lettres à écrire, dit Berthe avec impatience. Nous allons dîner.

Quand Albert retourna dans le salon, Hugot ouvrit la porte de la salle à manger.

— *When I saw her Monday I had an idea of that*, dit Berthe, pendant que Hugot retirait son assiette à soupe.

— *You always have such ideas when things happen*, dit Albert.

— Il suffisait de les voir, dit Berthe en suivant des yeux le domestique. *She was not a woman for him.*

Lorsque Hugot eut quitté la salle à manger, Berthe reprit :

— Il a besoin d'amour, ce garçon... Il n'en trouvait pas chez lui... C'est bien simple.

— Je ne comprends pas.

— Odette est une femme parfaite, je ne le conteste pas. Elle s'occupe de sa maison, de son enfant, de son mari, mais elle s'occupe de son mari comme de sa maison. Philippe est un être tendre, sensible...

Elle essuya sa bouche d'un geste nerveux.

— Je ne comprends pas, dit Albert. Tu supposes que Philippe reproche à Odette une nature trop froide, mais justement il appréciait surtout ses belles qualités de pondération. Je le sais, parce que c'est moi qui ai fait le mariage... Je crois qu'il faut voir dans cet événement inattendu, que nous connaissons d'ailleurs fort mal, une aberration momentanée... Odette estimait Philippe... Elle ne le gênait pas...

— Il avait besoin d'être gêné! fit Berthe avec emportement, sans se soucier des allées et venues du domestique. Il lui fallait la tyrannie, si tu veux,

mais tout l'attachement d'une femme vraiment amoureuse...

Albert se tut et se hâta d'achever le dîner. Il devinait que, sous prétexte de justifier Castagné, Berthe se plaignait de son propre abandon. Il ne voyait dans ses paroles que les signes d'un sentiment de révolte, et chaque mot qu'elle prononçait lui semblait insensé parce qu'il en était irrité.

Quand ils eurent passé dans le salon, Albert ferma violemment la porte et reprit :

— Ce que je dis est clair ! Je sais que les femmes ont horreur d'un raisonnement, mais celui-là n'est pas difficile. Je dis qu'il a épousé Odette parce qu'il aimait sa nature pondérée. Ce n'est donc pas pour ce motif qu'il l'abandonne.

— Il était malheureux... Je la connais.. C'est une femme de glace...

— Tu réponds toujours à côté de la question ! cria Albert. Je dis qu'il a épousé Odette parce qu'il aimait sa nature pondérée ; ce n'est donc pas pour ce motif qu'il la quitte.

Berthe marchait dans le salon, et il la suivait pas à pas ; puis il l'accompagna dans la chambre, où elle ouvrit l'armoire à glace.

— Un enfant me comprendrait ! Je dis qu'il a épousé Odette...

Berthe retourna dans le salon, s'assit sur le canapé, se releva, puis revint dans la chambre ; et Albert marchait derrière elle.

— Es-tu incapable de raisonner ? Pendant tout le dîner, tu as parlé en dehors de la question. Je

dis qu'il a épousé Odette parce qu'il aimait sa nature pondérée. Donc, il ne l'abandonne pas pour ce motif.

Berthe prit un coffret sur la table et s'assit.

Albert, les gestes crispés et pressants, poursuivait :

— Je dis... Écoute bien... c'est un exercice de logique... Je dis...

Le cerveau assourdi, comme accablé de coups, Berthe ne pouvait plus penser lorsqu'elle entendait cette voix saccadée et stridente, et Albert continuait à l'envelopper d'un bourdonnement impérieux, pour l'étourdir, la blesser dans le désarroi de son esprit humilié, écraser en elle quelque chose qu'il détestait.

— Tu n'as peut-être pas entendu : Je dis qu'il a épousé Odette parce qu'il aimait sa nature pondérée. Veux-tu me répondre ?

Berthe, penchée sur le coffret, paraissait attentive à démêler des brins de soie. Elle était vaincue, acculée dans les aspérités d'une argumentation inconcevable, et, pour se dégager de cette injuste puissance, elle cria, le regard plein de haine :

— Laisse-moi tranquille !

Ces mots lui semblèrent trop faibles ; elle regarda sur la coiffeuse un flacon de cristal et, tout à coup, lança le coffret vers Albert. Elle voulait le frapper à l'épaule, mais son bras dirigea l'objet malgré elle du côté de la cheminée.

Albert se tut, comme si leur discussion ne l'intéressait plus, et il passa dans le salon.

Il prit sur la table un livre de Tarde. Il avait calculé qu'en lisant chaque soir une demi-heure, il achèverait cette lecture en trois mois. Il vérifia une fois encore le nombre de pages, puis s'adossant au fauteuil, près de la lampe, il lut : « Y a-t-il « lieu à une science, ou seulement à une histoire, « et tout au plus à une philosophie des faits « sociaux? La question est toujours pendante, « bien que, à vrai dire, ces faits, si l'on y regarde « de près et sous un certain angle, soient suscep- « tibles, tout comme les autres, de se résoudre « en séries de petits faits similaires ou en formules « nommées lois qui résument ces séries. Pourquoi « donc la science sociale est-elle encore à naître? »

Il suivait le texte du regard, avec difficulté, et revoyait le mouvement de démence, le petit coffret, le visage de Berthe, songeant : « Je voulais causer avec elle ce soir... J'ai quitté Ensénat très vite pour la voir... C'est avec elle seulement que j'aime à parler. Mais toujours je me heurte à son humeur récriminante. Elle n'a parlé que pour se plaindre. Tout la ramène à ses stupides griefs... Que lui faut-il donc pour être heureuse?... Où allons-nous?... Pourtant j'ai besoin de toutes mes forces... »

La tête lasse, le cœur serré, il reprit sa lecture en y appliquant son regard trouble, avec le sentiment de remplir une tâche auguste, nécessaire à tous, où il ne faiblirait pas, malgré l'heure, la fatigue, les entraves d'une femme déraisonnable.

« Quand les choses semblables sont les partie

« d'un même tout ou jugées telles comme les molé-
« cules d'un même volume d'hydrogène ou les
« cellules ligneuses d'un même arbre... »

Dans la chambre, Berthe défaisait ses cheveux. Elle s'interrompit pour regarder un flacon de cristal ancien. Elle se rappela qu'elle avait voulu le lancer contre Albert. Elle s'était retenue, parce qu'il était fragile et précieux. Mais elle savait que la prochaine fois ce serait ce flacon qu'elle briserait.

« Que je suis facilement exaspérée! se dit-elle en s'asseyant sur une chaise basse. Et c'est devant lui qui me vient cette violence que je ne me connaissais pas! »

Elle cherchait à se rappeler la phrase d'Albert : « Je dis... Que disait-il donc?... Mon esprit se brouille tout de suite, je ne comprends rien quand on m'agite. C'est ce qui l'exaspère... Il aurait dû parler plus doucement... Mais quelle colère!... Quel méchant regard!... »

Elle se sentait meurtrie et lasse, humiliée de cette faiblesse des nerfs, malheureuse d'être si différente de ce qu'il voulait et de ce qu'elle eût voulu.

« Pourquoi ne vient-il pas maintenant?... Qu'est-ce qu'il fait?... Il me laisse seule quand j'ai tant de peine... »

Elle s'assit, songeuse, puis se dit tout à coup, comme en s'éveillant :

« Mais qu'est-ce qu'il fait? »

Elle sortit par la porte de la salle de bain, traversa le vestibule, et entra sans bruit dans la salle à manger obscure où un tremblement léger de cristal répondit à son pas. Par la porte vitrée, à travers les rideaux de tulle, elle vit Albert qui lisait dans le salon.

« Il peut lire tranquillement ! » se dit Berthe en revenant dans sa chambre, « il peut lire quand il m'a piétinée toute une soirée ! Il m'a pourchassée, affolée avec ses hurlements, par plaisir, parce qu'il me déteste, et maintenant il lit, satisfait, calme, repu. »

Elle fit tomber vivement sa robe. « Je vais me coucher tout de suite ; je dormirai quand il viendra, se dit-elle. C'est abaissant de souffrir pour un pareil homme ! Je regrette mes larmes, mes scrupules, mon amour. Mais je ne l'aimerai plus bientôt. Rien ne me touchera plus ! Je dormirai quand il viendra. »

Elle s'assit sur une chaise, et regarda le lit. Elle semblait sans force pour achever de se déshabiller, et resta assise longtemps, avec un air d'attendre, puis tourna la tête vers la porte du salon. Maintenant, elle avait envie d'ouvrir cette porte...

Elle se regarda dans la glace. Quoi? Elle paraîtrait dans ce salon à demi déshabillée, humble, elle qui disait autrefois qu'il fallait se montrer toujours fière et coquette devant son mari. Mais cette porte l'attirait... Elle ne savait pas ce qu'elle dirait... Elle ne savait pas si elle

avait quelque chose à dire. Elle sentait qu'il fallait ouvrir cette porte.

Albert garda un instant ses yeux baissés sur le livre, en entendant Berthe qui entrait. Elle s'assit sans parler. Les cheveux dénoués, immobile sur sa chaise, elle avait un air un peu timide.

« Elle est bonne ! » pensa Albert avec un attendrissement soudain ; mais il n'osait pas la regarder, comme s'il était gêné par son émotion, et il dit doucement en posant son livre :

— Je crois qu'il est tard... Il faut nous coucher... Nous allons demain chez les Camescasse.

Il la tenait dans ses bras en s'endormant. Contre lui, dans ce commencement de sommeil qui les enveloppait, elle sentait les tourments s'évanouir, comme si elle redevenait enfant, confiante, presque sans pensées, avec un sentiment d'abandon de soi, de diffusion en lui, de repos bienheureux.

*
* *

Berthe s'habillait dans sa chambre très éclairée. Elle revint devant la glace, posa un rang de perles sur ses cheveux, puis l'ôta, et le remit de nouveau.

— Il est dix heures ; nous serons en retard, dit

Albert, qui achevait de se raser dans le cabinet de toilette.

— Aimes-tu ces perles? dit Berthe en remettant le bandeau sur ses cheveux, les yeux fixés sur la glace, lorsque Albert entra dans la chambre.

— Non.

— Pourquoi? Tu me réponds sans regarder.

— Je n'aime pas ce bandeau.

— Les hommes n'y connaissent rien... Je voudrais que tu me laisses; mon pauvre ami, tu me gênes bien dans cette chambre.

— Je t'attends au salon ; nous arriverons encore à minuit chez les Camescasse, dit Albert.

Berthe plaça de nouveau le rang de perles sur ses cheveux. Elle sentait que cet ornement déplaisait à Albert, parce qu'il donnait trop d'éclat au visage. « Il a peur qu'on me remarque, se dit-elle. Il aimerait mieux me rendre laide. »

A présent, elle trouvait plus de douceur à sa physionomie, lorsqu'elle enlevait le rang de perles. Mais peut-être que le goût d'Albert l'influençait. « Un mari vous plie à son idée, se dit elle avec irritation. On perd le jugement. On ne sait même plus s'habiller. »

— Cette robe n'ira jamais avec ma coiffure! dit-elle brusquement, l'air soucieux et agité, en se tournant vers la femme de chambre. Apportez-moi ma robe de satin.

Albert s'assit sur le canapé. Un peu raide dans son habit de soirée, il tenait un journal devant

ses yeux, et regarda sa main aux ongles fraîchement polis.

La porte du salon s'ouvrit, et Berthe s'avança d'un mouvement tranquille, un peu lent et recueilli, avec le bruissement soyeux et la majesté de sa toilette soudain épanouie sur elle.

— Je veux rentrer de bonne heure. J'ai une grosse affaire demain, dit Albert, qui parlait vite, sans poser les yeux sur Berthe, comme gêné par cette beauté d'étrangère.

Madame Camescasse s'adressait toujours à ses hôtes en confidence. Elle entraîna Albert près du petit salon.

— Il faut que je vous demande un service, dit-elle. Vous connaissez le chef de cabinet de Perchot. J'ai un protégé charmant, intelligent; il vient de passer son doctorat; vous le verrez ce soir, Massip...

Cherchant un motif qui le dispensât de cette démarche, Albert questionnait madame Camescasse avec soin.

— Je suis content de vous rencontrer, dit Puybéroux en serrant la main d'Albert.

— Nous en reparlerons, dit madame Camescasse, qui s'éloigna en se glissant derrière madame de Puybéroux.

Madame de Puybéroux s'approcha de son mari.

— Monsieur Pacaris, vous êtes parti trop tôt avant-hier. N'est-ce pas, Martine? dit-elle en s'adressant avec vivacité aux hommes qui l'entou-

raient. D'abord, dites-moi, Martine, êtes-vous rentré tout droit chez vous?

— Madame, je suis rentré chez moi, comme d'habitude, dit Martine dont les prunelles bleues et saillantes bombaient sous des paupières aux cils blancs.

— Non, Martine, vous n'êtes pas rentré comme d'habitude. Vous avez nargué le sort.

— Vous parlez bien mystérieusement, dit Albert.

— Madame de Thèbes est arrivée aussitôt après votre départ. Elle a examiné la main de Martine et lui a dit : « Rentrez chez vous tout de suite, sans vous arrêter... »

— Je connais une histoire semblable, dit Albert en jetant les yeux sur les doigts de Martine. Justement madame de Thèbes y figure. Noguèze, le pianiste, passait une soirée chez madame de Thèbes ; il causait, un bras appuyé sur le piano, la main ouverte, lorsque madame de Thèbes s'approcha, avec son face-à-main, et lui dit : « Retournez chez vous tout de suite et ne vous arrêtez nulle part. »

— Vous racontez des choses bien intéressantes, dit madame Camescasse en prenant le bras de madame de Puybéroux, comme pour se dissimuler dans ce groupe.

— M. Pacaris nous fait frémir! dit madame de Puybéroux.

— Eh bien! allez dans le bureau de mon mari,

mademoiselle Mongendre va chanter. Vous parlez trop fort.

Albert suivit les Puybéroux et Martine dans une pièce voisine, et s'assit auprès d'une table de jeu.

Berthe s'approchait de la pièce où se tenait Albert, lorsqu'une dame s'avança vers elle en souriant :

— Est-ce que vous me reconnaissez? dit madame Rey ; je vous ai vue chez madame de Solanet. Asseyons-nous ici, voulez-vous? dit-elle en se tournant vers Berthe. Je crois qu'on va chanter... J'ai beaucoup entendu parler de votre mari. Il paraît que c'est un avocat étonnant. Mon mari me disait, fit-elle en haussant la voix, les yeux levés vers l'homme qui restait muet à ses côtés, mon mari me disait qu'il avait plaidé admirablement pour notre ami Vignal. Cela doit être très curieux d'entendre plaider son mari.

— Je ne l'ai jamais entendu plaider, dit Berthe avec un mouvement de tête, cherchant à répondre aimablement à la volubilité chaleureuse de madame Rey, qui l'avait tant charmée à leur première rencontre.

Puis elle détourna légèrement son regard vers la pièce où se trouvait Albert. Il ne lui semblait pas qu'on parlât de cet homme qu'elle suivait des yeux par la porte ouverte, sans tourner la tête, sans même le regarder, et qu'elle reconnaissait tout de suite parmi les autres.

Un homme dont Berthe venait de remarquer

l'habit très ajusté à la taille s'avança vers madame Rey. Sa petite figure plissée et blanche, à la fois vieillotte et enfantine, et comme pleureuse, semblait sortir de l'eau avec une mèche noire collée à son front. Il porta la main de madame Rey à ses lèvres, et regarda Berthe avec un air d'hésitation.

— Monsieur Le Couais, dit madame Rey.

Pendant que mademoiselle Mongendre chantait, Puybéroux se taisait, la tête baissée, en s'appuyant à la table à jeu, puis il dit à Albert :

— Il ne faut plus retourner chez madame Denis. Ce sont des spectacles pernicieux. J'ai eu le tort d'y conduire ma femme, après mon mariage. Je dois dire que j'y fus témoin d'un incident assez étrange. On avait convié Eusapia. Elle donnait sa représentation habituelle : endormie, les mains liées... enfin une plaisanterie que des enfants n'admettraient pas.

— Ces mathématiciens ! fit Albert en regardant madame de Puybéroux, ils ne devraient jamais s'approcher des mystères.

— Tout à coup, Eusapia fut prise d'une sorte de syncope. On l'emporta dans la chambre de madame Denis ; les invités retournèrent au salon. J'étais seul dans la chambre, avec madame Denis. Nous venions d'installer Eusapia dans un fauteuil, quand elle fit un léger soubresaut. En même temps, le carafon qui se trouvait près du lit, à l'autre extrémité de la chambre, oscilla. Toujours évanouie, Eusapia fit un second soubresaut plus

marqué, et le carafon se brisa. C'est assez curieux, n'est-ce pas? Nous étions deux personnes dans la chambre et je ne crois pas à une mise en scène organisée pour si peu de monde.

— Prenez garde, Puybéroux, dit Albert avec animation, sans remarquer Berthe qui s'approchait de lui. Vous êtes conquis.

— Il y a cependant des faits incontestables. C'est une science qui commence, dit madame de Puybéroux en regardant fixement Albert d'un air sérieux, avec cette expression intelligente et curieuse dont elle savait le charme.

— Vous aimez les sciences? madame, dit Albert. Il y en a de magnifiques. Je vous soupçonne de les négliger. Hélas! nous n'avons de passion pour la vérité que lorsqu'elle est encore incertaine et voilée.

— Dites-moi, fit madame de Puybéroux en touchant le bras d'Albert, et elle se rapprocha de la cheminée tandis que son mari s'éloignait avec Martine. Je veux vous faire une confidence... Je ne vous reconnais plus... Je vous ai revu cet hiver, pour la première fois depuis quinze ans... quinze ans! que cela passe vite! Vous rappelez-vous quand vous jouiez Gringoire, chez madame Journu? Vous étiez un jeune homme très triste, d'une tristesse intérieure qui glaçait... J'avais gardé de vous une impression très particulière... A Saïgon, un jeune homme qui vous ressemblait...

Elle se tut avec une expression songeuse.

— Enfin, je peux vous le dire... Vous étiez de ces êtres qui ne semblent pas destinés à vivre. Et voilà que je vous retrouve... Je vous assure que j'ai eu beaucoup d'émotion quand madame de Solanet m'a dit : « Vous verrez Albert ce soir »... Votre femme est gentille...

— Et vous avez trouvé..., dit Albert en cherchant la réponse de madame de Puybéroux dans ses yeux.

Elle regarda les cheveux d'Albert.

— Eh bien! ce qui m'a surpris chez vous, c'est que je vous ai trouvé presque jovial. Vous avez l'air d'aimer beaucoup la vie.

— J'ai vieilli probablement. Mais il me semble que, même dans un âge tendre, je n'ai jamais douté de la vie. Je l'ai respectée au moins dans mes paroles. Martine ne m'a pas convaincu. Je crois encore que toute pensée qui condamne la vie part d'un esprit superficiel. J'ai vu pas mal de souffrances. Ce que j'ai vu de plus triste, c'est que beaucoup de vie se perdait sur des cœurs racornis, qui ne sont dignes ni de leurs épreuves, ni de leur bonheur.

— Mon mari est absorbé par une grande discussion sur le spiritisme, dit Berthe en s'arrêtant devant Le Couais. Est-ce que ces questions vous intéressent?

— Je crois, madame, que vous connaissez madame Lamorlette? dit Le Couais avec lenteur. Elle m'a souvent parlé de vous.

— Vraiment? vous connaissez madame Lamorlette? dit Berthe, en élevant la voix comme si elle voulait qu'Albert entendît une phrase qui lui déplairait. Je l'aime beaucoup. Malheureusement, je ne la vois pas souvent.

— On la trouve excentrique, dit Le Couais, pour montrer qu'il appartenait à une société plus distinguée, mais elle est charmante. Elle a un gentil petit appartement. Ces mobiliers modernes ont quelquefois de l'harmonie... Je vous avouerai que je suis un amateur d'antiquités... J'habite l'île Saint-Louis ; lorsque je longe les quais au crépuscule et que j'aperçois, en face du Louvre, la gare du quai d'Orsay...

Le visage rasé de Le Couais se convulsa de dégoût.

— Avez-vous remarqué ce meuble de marqueterie? dit Berthe, qui s'avança vers le petit salon en continuant de s'adresser à Le Couais avec une certaine hardiesse dans le regard et un peu d'agitation. Je crois que c'est un meuble italien.

Elle passa devant le cabinet de Camescasse, et tourna les yeux vers Albert. Il parlait à madame de Puybéroux avec cette animation, ce regard chaud, ces mêmes gestes courts et jetés qu'elle avait tant aimés. Un fantôme d'homme passionné revenait sur son visage, parce qu'il causait avec une inconnue, et elle le sentait très loin, hors de ses prises, dans cet entretien qui l'absorbait, et qu'elle n'entendait pas. La moindre distance, une robe qui passait entre eux, dans

cette foule de couples dispersés, effaçaient les liens qui semblaient les unir si fortement. Elle se disait : « S'il avait pour moi un amour plus primitif, plus près de la chair, je le sentirais plus attaché à moi. Mais ces hommes froids, dont l'esprit seul est ému, il suffit d'une idée pour les détourner de vous tout entiers. »

— Permettez, disait Albert vivement, en regardant madame de Puybéroux, Martine a raison. Il ne faut pas attendre la justice de la conscience morale. Le méchant qui triomphe connaît le plaisir du succès et celui de la bonne conscience. Et cependant, poursuivait Albert en regardant dans le salon une dame qui l'observait, et qui lui rappelait Odette, le méchant est suffisamment puni. Il ne se juge pas mauvais, mais il est mal conformé. C'est un malheureux... Qui est cette dame, assise à côté de mademoiselle Mongendre? Elle a de beaux yeux.

— Madame de Boistelle.

— Vous la connaissez?

— Édouard la connaît, je crois, dit madame de Puybéroux en se tournant vers son mari qui entrait dans la pièce.

— Puybéroux, voulez-vous me présenter à madame de Boistelle? dit Albert.

— Vous y tenez? Elle est insignifiante.

— Elle m'intéresse, dit Albert en suivant Puybéroux dans le salon.

Il s'inclina devant madame de Boistelle, et remarqua son étrange ressemblance avec Odette.

Mais elle sourit, et aussitôt une expression de vulgarité transforma son visage.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit-elle avec un accent rude qui exhalait une âme commune.

Elle se tut, et leva vers Albert ses beaux yeux tranquilles où reparut la ressemblance avec Odette.

Albert se retira, et, s'approchant de Berthe, il dit à voix basse :

— Partons.

— Nous venons d'arriver, dit-elle.

— Je connais leur chocolat. Je n'en veux pas. Partons. On ne trouve jamais de voiture dans ce quartier. Demain, j'ai un gros travail. Je ne veux pas me coucher tard.

Lorsque Albert fut assis auprès de Berthe dans une sombre voiture oscillante, il dit :

— C'est curieux combien cette madame de Boistelle ressemble à Odette.

Puis il se tut. Chaque mot de sa conversation avec madame de Puybéroux repassait dans son esprit.

Berthe savait que d'habitude Albert demeurait longtemps songeur quand il venait de parler. Mais en ce moment, remuée par les impressions de la soirée, elle écartait de sa pensée l'explication véritable du silence d'Albert, et elle considérait son mutisme comme un outrage incompréhensible.

D'un coup d'œil, Albert aperçut des signes de

nervosité sur le visage de Berthe. « Elle est toujours bizarre quand nous sortons ! » se dit-il avec une exaspération aiguë. Puis il songea qu'il plaidait le lendemain pour Gentillau. Mais tandis qu'il se répétait : « Il me faut du calme ce soir, » il se représentait l'irritante image aperçue dans l'ombre, et ils étaient déjà liés par les tiraillements d'une mutuelle aversion. Il se rapprocha de la portière, comme si Berthe occupait trop de place à côté de lui. Regardant passer les lumières des réverbères, il se disait : « Surtout pas de scène ce soir. J'ai besoin de dormir. »

Excédée par le silence d'Albert, et flairant d'instinct le mot qui le piquerait profondément, Berthe dit :

— Tu penses à madame de Boistelle? Tu l'as suffisamment regardée pourtant.

— Ah ! Voilà ce qui te tourmente depuis dix minutes ! Cette jalousie insensée ! cria Albert les poings crispés. Tu boudes, parce que j'ai salué une dame qui m'intéresse à cause de Castagné... Une dame, que je ne connaissais pas hier, et que je n'ai certes pas envie de revoir !

Il savait que Berthe ne songeait pas à madame de Boistelle et qu'elle avait lancé ce mot au hasard, sous l'impulsion d'une inquiétude vague, mais il se butait volontairement à ce détail.

— Madame de Boistelle ! criait-il en se soulevant sur son siège. C'est merveilleux ! Je n'ai pas le droit de saluer madame de Boistelle ! Je ne l'ai vue qu'un instant ! L'ai-je vue seulement? Mais,

alors, restons chez nous! Il faut me cloîtrer, me cacher à tous les yeux; il m'est interdit de saluer une dame!

— Je ne m'occupe pas de tes saluts, dit Berthe.

— Ah! le mariage est charmant! poursuivait Albert d'une voix énergique et mordante. A la maison, ouvrez un livre, on vous reproche votre silence; dehors, si on parle à une dame, c'est une trahison. Et c'est pour la vie!... Pour toute la vie!...

« Je sais bien qu'il m'avoue sa vraie pensée. Tout en lui le disait déjà, et je ne voulais pas le comprendre! songeait Berthe, affolée de douleur, en se pressant contre la paroi de la voiture pour s'éloigner d'Albert. Est-ce que j'existe pour lui dans le monde? Est-ce qu'il m'a seulement regardée ce soir? A la maison, il ne pense qu'à son travail, à tout ce qui le détourne de moi. Il m'apporte sa fatigue. Et c'est depuis le premier jour de notre mariage qu'il me fuit! Hier soir encore, quelle dureté! quelle haine dans les yeux! Je ne suis rien dans sa vie. Il appartient à tout ce qui n'est pas moi. Jamais cette tendresse, cet élan, où on sent l'amour. J'ai froid auprès de lui. Tout est décoloré par son esprit sérieux et positif, en réalité : égoïste, grossier, sec. Il veut un ménage de bourgeois! »

Elle songea à tout ce qu'elle avait rêvé de cette union née d'un long passé de flamme, et qu'elle voulait merveilleuse.

« Il l'a détruite! il a eu plaisir à la détruire, parce

qu'elle était rare. Au fond, il n'aime que la souffrance. Il ne sait pas goûter la joie. Ce qu'on respire auprès de lui de si étouffant, c'est cet esprit de malheur! Il m'a attirée dans un piège d'illusions ; je n'en sortirai pas; il faudra souffrir toujours!...

Serrée contre la portière, dont elle tenait la poignée comme pour se jeter dans la rue, elle murmura :

— Le misérable!

— Voilà des mots extravagants, dit Albert sur un ton calme. Tu m'as dit : « Est-ce que tu penses à madame de Boistelle? » Je t'ai répondu exactement ceci : « Quelle jalousie insensée! » J'ai peut-être manqué de courtoisie, mais je ne suis pas un misérable.

« Il faudra que je m'en souvienne! se disait Berthe. Maintenant je vois clair. Quand je l'aime, quand je me crois heureuse, c'est alors que je me trompe. »

La voiture s'arrêta. Berthe descendit comme en s'évadant. Elle sonna longuement, pesant sur la porte cochère, et disparut dans la maison.

Albert chercha sans hâte une pièce de monnaie tombée sur le trottoir. Il monta l'escalier à pas lents, puis entra dans son cabinet pour laisser Berthe seule un moment dans la chambre.

Le dossier Gentillau se trouvait sur la table. Il l'ouvrit, le referma, et regarda un volume qu'il venait de faire relier. Il se rappela que son père lisait le soir. Ce souvenir arrêta un instant son

esprit, puis il passa dans la chambre. Il aperçut Berthe blottie dans un coin du lit, comme si elle dormait. Il s'approcha d'elle, avec un grand désir de terminer ce désaccord pour sauver le repos de sa nuit.

— Voyons? fit-il doucement. Qu'est-ce que tu as? Parle-moi... Il ne faut pas s'endormir avec de méchantes pensées.

Elle demeurait immobile, les yeux ouverts et fixes.

« Est-ce qu'il pourrait me comprendre ! » se disait-elle, enroulée dans ses couvertures, fiévreuse, glacée, solitaire.

— Parle-moi, reprit Albert.

Il s'éloigna. « Il vaut mieux la laisser, se dit-il; cela passera. » Il commença à se déshabiller. « Supposons que je sois seul. Je me coucherais... Je dormirais... »

Mais lorsqu'il fut au lit, la lumière éteinte, il sentit à ses côtés, sans le toucher, ce corps éveillé. Il se disait: « Elle ne bouge pas, elle se tait; je peux croire qu'elle dort, et même que je suis seul dans ce grand lit. »

Pour suspendre sa pensée, capter le sommeil par une volonté d'oubli, il se récita plusieurs fois la fable du corbeau et du renard. Mais un frémissement lui parcourut les nerfs, comme l'émanation adhérente et fourmillante de cet être immobile auprès de lui.

— Enfin! est-ce de la folie! cria-t-il en sautant d'un bond hors du lit.

Il alluma l'électricité et marcha à travers la pièce.

— Veux-tu t'expliquer! Veux-tu en finir! Veux-tu parler!... Tu m'as dit : « Tu penses à madame de Boistelle. » Je t'ai répondu : « Voilà bien ta jalousie insensée. » Et pour cette vétille tu restes suffoquée dans une espèce de démence... Ou bien, est-ce moi qui deviens fou!

Berthe entendit comme une divagation ce raisonnement si éloigné de sa douleur.

Albert s'assit dans son fauteuil. Le voisinage de cette femme égarée, inaccessible à ses paroles, répandait sur toutes choses un air d'insécurité et de détresse. « Ma vie est odieuse », se disait Albert. Il sentait la souffrance se marquer dans les contractions de son visage; il lui semblait que sa figure devait toucher Berthe. Mais dans la glace, en face de lui, il n'apercevait qu'une silhouette blanche, au creux d'un fauteuil, les cheveux ébouriffés.

Il se leva et regarda le lit. L'idée d'y retrouver la sensation de cette personne figée dans son exaltation lui fit horreur, et il se rhabilla lentement.

Il sortit de la chambre, alluma l'électricité dans le vestibule, puis dans le salon. Il s'assit sur le canapé; voyant le journal par terre, il se rappela le moment où Berthe était entrée dans le salon avec sa robe de satin. « Qu'il y a longtemps! » se dit-il. Autour de lui, à cette heure insolite et dans le silence où seule la pendule continuait de battre, les sièges déplacés, le léger désordre des objets,

gardaient un aspect familier, mais comme grave, étrange. Il songeait : « Demain, Gentillau !... Elle se soucie bien de mes devoirs ! Elle ne pense qu'à ses extravagances. Quelle misère ! Avec ce pauvre esprit malade, il me semble que je suis moi-même effondré, que tout vacille avec elle, que je n'ai plus d'appui, ni de goût à rien... Ce vieux salon si connu a l'air d'une hallucination. De quoi donc est faite cette communauté de deux êtres pour que ses secousses vous soulèvent le cœur ?

« Mais pourquoi me toucheraient-elles, se dit Albert en se levant. J'ai vécu trop longtemps dans l'orgueil de ma solitude pour m'embarrasser des folies d'une femme nerveuse. »

Il entra dans son cabinet et s'assit devant sa table. « Travaillons, se dit-il en prenant le dossier Gentillau. Morin travaille bien la nuit. »

Il relut un passage de ses notes. Sa fatigue avait disparu. « Je trouverai mieux », songeait-il, comme si des perceptions plus subtiles s'éveillaient dans son esprit un peu excité. Il se rappelait un argument de Gentillau. « C'est une idée ; comment n'y avais-je pas pensé ? » et il relut le contrat. Feuilletant un répertoire, il conçut soudain son argumentation sous une forme nouvelle qu'il nota rapidement.

Il entendit le frôlement d'une main sur la porte, et se retourna. La porte s'ouvrit. Berthe apparut en peignoir vert, le regard ébloui et froid, puis elle se retira.

« Elle n'a pas changé, » se dit-il, et il parcourut

de nouveau son répertoire. Il fut satisfait d'avoir montré un air tranquille et méprisant. « Chenonceaux, » se dit-il en se rappelant un arrêt récent qui confirmait sa thèse ; il feuilleta le carton où il rangeait ses revues. « Vagnièze le retrouvera. Il m'en avait parlé. »

Il lisait un chapitre de son ancien manuel de droit. Il s'efforçait de lire ; mais une sensation de bourdonnement, la fraîcheur nocturne, l'ombre autour du cercle de lumière projetée sur la table, le silence de la maison, l'incommodaient, et il se retournait sans cesse vers la porte. Il lui semblait qu'on marchait dans le couloir ou qu'il sentait le frôlement d'une présence obscure, et que le spectre en tunique verte allait reparaître.

Il se leva, passa dans la chambre, se coucha sans lumière et s'endormit.

*
* *

— Je suis en retard, dit Albert, qui entra précipitamment dans son bureau où Vagnièze attendait. J'ai mal dormi cette nuit.

Il jeta les yeux sur une lettre que lui tendit Vagnièze.

— Je ne recevrai personne ce matin, sauf Violet, dit-il, le regard fixé sur sa lettre. Il doit être arrivé.

J'ai entendu sonner... Dites-moi, Vagnièze, fit-il en pressant ses yeux du bout des doigts. Vous rappelez-vous la vente du château de Chenonceaux? Vous m'en aviez parlé. Tâchez donc de me retrouver l'arrêt. J'aurais besoin d'en causer avec vous.

M. Violet s'assit dans un fauteuil de cuir.

— Je vous écoute, dit Albert.

— Il m'arrive une chose singulière, fit M. Violet en se levant, et il prit un fauteuil plus rapproché d'Albert.

Il parlait en souriant, d'une voix rapide et gracieuse, pour attirer l'attention d'Albert par ce ton dégagé.

En regardant Violet, Albert réfléchissait à l'argumentation nouvelle qu'il avait envisagée cette nuit. Elle lui paraissait maintenant trop subtile. Du moins il faudrait y penser davantage. Il écoutait Violet péniblement, le regard embrumé; une fatigue engourdissante emportait déjà la sensation d'énergie et de rafraîchissement qu'il avait éprouvée en sortant du bain : « Je pourrais rattacher cette idée à mon ancienne conclusion... sans la développer... Simple aperçu... » se dit-il. Il importait avant tout qu'il relût entièrement ses notes. « Dix heures, » songeait-il en jetant sans cesse les yeux sur la table, vers la petite pendule placée auprès de la photographie de Berthe.

— D'abord, constituons un dossier, dit Albert, interrompant M. Violet. Apportez-moi les lettres de madame Vaussan, une copie de la comptabilité, et

je vous donnerai mon opinion. Voulez-vous revenir me voir, mardi... à six heures ? fit-il en parcourant du bout de sa plume la page d'un carnet.

Il accompagna Violet jusqu'à la porte, et entendit la voix de Pernotte dans le cabinet de Vagnièze.

— Un mot, cher ami, dit Pernotte en apercevant Albert. Je pars ce soir pour Vienne.

Pernotte resta une heure. Dès qu'il sortit, Albert prit en hâte la vieille serviette si souvent maniée par son père, et dont le cuir usé semblait sali d'une poudre terreuse. Il passa dans la salle à manger.

— Servez-moi rapidement, dit-il à Hugot, sans regarder Berthe, qu'il sentait encore dans l'état d'esprit de la veille.

Il avait renoncé à modifier sa plaidoirie, quoiqu'elle ne le contentât point sous sa forme primitive. « Il m'aurait fallu une heure de tranquillité », se disait-il. Machinalement, il se répétait une phrase de son discours, mangeant vite, les yeux fixés sur la pendule.

Mais dans l'automobile qui le conduisait au Palais, il regarda les rues par la vitre, l'esprit subitement assoupi et comme vide.

Il gravit d'un pas lourd le grand escalier de pierre. Il se sentait vieux. Il montait avec dégoût, comme vers une cohue de fantômes puérils. « Pourtant je ne l'ai vue qu'un instant aujourd'hui, se disait-il en pensant à Berthe. Pourquoi le souvenir d'un si court moment change-t-il le goût de la journée, et jusqu'à l'aspect du monde? »

Gentillau attendait Albert auprès de la porte d'entrée, assis sur un banc, à côté d'un homme aux fortes épaules. Un avocat en robe, incliné vers un petit homme plein de recueillement, parlait sur un ton de confidence, le geste large, tout en saluant d'un sourire le collègue reconnu. Gentillau regardait les passants sans les voir, puis ramenait ses yeux sur les souliers jaunes de son voisin ; il triturait le manche de sa canne, le cœur serré d'une appréhension indéfinie et oppressante, que réveillaient sans cesse le battement de la porte, le va-et-vient des gens, les rumeurs de l'édifice.

Il aperçut Albert et se leva brusquement.

— Vous allez bien? dit-il, sans songer à ses paroles, fixant sur Albert un regard inquiet.

— C'est à deux heures, dit Albert, qui se dirigeait vers le vestiaire, suivi de Gentillau dont une joue se plissait nerveusement.

Ils croisèrent maître Lacaze avec son ruban rouge sur la poitrine, grimaçant d'un sourire plat, tendu vers les passants où il semblait toujours prêt à saisir une main chaleureuse.

— Je vais à la bibliothèque, dit Albert, je vous rejoindrai tout à l'heure.

Corpulent, drapé, la figure en sueur, maître Guichard parlait d'une voix grasse, qui s'enflait d'élans sonores, et tombait soudain en marmotages traînants quand il cherchait un document dans ses papiers. Porté par le discours, une lettre à la main, il s'avançait peu à peu hors de la rangée des bancs,

et semblait prendre possession du centre du tribunal et de l'attention de tous.

Assis derrière Albert, Gentillau écoutait maître Guichard, avec des hochements de tête, et se dressait vers Albert pour lui passer une phrase écrite en hâte.

Albert avait remarqué Guichard, autrefois, au cours d'Arnozan, et il avait voulu se lier avec ce garçon à grosse tête, un peu rustre, laborieux, et qui semblait le fuir par timidité. Il savait aujourd'hui que cet air réservé cachait de l'aversion pour le fils d'un avocat connu à qui la carrière serait facile. Depuis quelques années, Guichard avait beaucoup engraissé. On l'appréciait au Palais. Il était député.

Tout en notant sans interruption, d'une écriture large, les arguments de son adversaire, Albert apercevait sa nuque épaisse, le geste dont il s'essuyait le front, et tout l'agaçait dans cet homme vigoureux, qu'il sentait content de sa force et de ses succès. Il comprenait le pouvoir d'un argument de bon sens, répété avec énergie, et il sentit que la véritable objection à cette thèse tenait dans le raisonnement entrevu cette nuit. Quand il se leva, avec l'impression que les mots lui viendraient facilement d'un bouillonnement d'idées, il avait résolu d'abandonner la plaidoirie préparée et d'improviser sa réplique sur cette base nouvelle.

Il commença par son ancien préambule, sur un ton très simple, comme pour faire sentir à Guichard la distinction de son débit.

Il voyait sur l'estrade le président Fraudin, un peu penché vers lui, attentif, un crayon à la main, et, sans le quitter des yeux, s'adressant toujours au président, il parlait en réalité pour Guichard, qui connaissait complètement le litige et pouvait apprécier la valeur de sa dialectique.

Mais, poursuivant son discours, les yeux fixés sur Fraudin, tout en cherchant à tâtons dans son dossier le rapport Choinard, qu'il reconnaissait à son épaisseur, il sentit que le président, sans modifier son attitude recueillie, ne l'écoutait plus comme auparavant; et il percevait, à mesure qu'il s'obstinait dans son argumentation, que ses raisons trop subtiles, quoique justes, ne touchaient pas son auditoire.

Guichard renouvela ses affirmations. Albert voulut répondre en utilisant les raisons plus grossières et convaincantes qu'il avait consignées tout d'abord, mais une sorte de lassitude le saisit, comme à l'instant où il montait l'escalier en songeant à Berthe, et il renonça à reprendre la parole.

Il sortit avec Gentillau.

— J'ai glissé une note dans le dossier; ils y trouveront les éléments nécessaires à la rédaction de l'arrêt, dit Albert à voix basse en se heurtant à ses collègues dans l'étroit passage de la porte.

Il remarqua l'air déconfit de Gentillau; aussitôt, il recommença cette argumentation logique, si souvent répétée devant son client, qui chaque fois y puisait du réconfort.

— En somme, que disons-nous ?

Mais Gentillau, soucieux et distrait, l'écoutait maintenant avec indifférence. Il pensait aux juges, dont l'image lui restait dans l'esprit.

— Est-ce que monsieur est chez lui? fit Castagné à mi-voix.

Hugot ouvrit la porte du salon sans répondre, et Castagné entra.

— Albert va venir tout à l'heure, dit Berthe précipitamment. Il plaide aujourd'hui. Il est parti après le déjeuner. Tenez... Il me semble que j'entends le bruit de sa clef... Non. Ce n'est pas lui.

— Vous allez prendre une tasse de thé avec moi, dit Berthe, qui retenait Castagné malgré elle.

Il demeurait immobile, au milieu de la pièce, et dit, sans sourire :

— Non, merci.

Berthe se demandait si elle devait s'informer d'Odette. Elle craignait qu'il ne vît dans cette question une allusion au drame conjugal. Est-ce qu'il supposait qu'Albert était averti? Pour dissimuler sa gêne, elle parlait très vite :

— Eh bien! vous assisterez à mon goûter... Voulez-vous que je demande à M. Vagnièze à quelle heure rentrera Albert?... Si vous le manquez, je lui dirai que vous êtes venu... Il vous écrira...

— Il n'a pas besoin de m'écrire. Je reviendrai demain...

— Vous le trouverez sûrement à cinq heures. D'ailleurs, il vous attendra, puisque je l'aurai prévenu... C'est curieux... En vous parlant, il me semble toujours que je l'entends. Souvent, je l'ai remarqué, je crois distinguer le bruit de sa clef, et je me dis : « Le voici. » Eh bien! non, ce n'est pas encore lui, mais il arrive, et un peu plus tard j'entends réellement le bruit de sa clef.

« Quelle insouciance heureuse dans ce bavardage! songeait Castagné. Elle peut parler de tout ce qui lui traverse l'esprit. Être tranquille, quelle félicité! »

— Vous êtes bien, ici, dit-il en regardant le salon.

Pour la première fois, depuis trois jours, il respirait plus librement dans cette atmosphère de quiétude.

— Quel calme! dit-il en touchant la tapisserie. Ces murs sont épais... Ce sont de vrais murs. Il faut habiter les vieilles maisons.

— Laissez-vous tenter? dit Berthe en soulevant la théière.

— Il faut que je parte. Ensénat m'attend à six heures.

Son mince visage se crispa sous une étreinte subite, à l'idée de revoir le craintif Ensénat, qui allait encore le tourmenter avec ses alarmes et ses avertissements.

— Je reviendrai demain à cinq heures, dit Castagné.

— Voulez-vous venir ce soir, après le dîner?

— Non, fit Castagné en s'éloignant, l'air fébrile. Je reviendrai demain à cinq heures.

Berthe entra dans sa chambre, et s'assit dans un petit fauteuil, près du feu. « Pauvre Odette, je n'ai pas assez pensé à elle. J'irai la voir demain, » songeait-elle en se rappelant le visage glacé de Castagné et ce désœuvrement anxieux d'homme ruiné. Dans sa compassion pour Odette, elle reprit conscience de son propre bonheur. « On se laisse bouleverser par de légers ressentiments, mais que ces tourments sont futiles auprès d'un vrai malheur !... Je l'ai irrité, hier soir, par un vilain soupçon de jalousie que j'ai montré exprès, sans y croire, comme si je voulais le blesser... Je ne sais pas le juger à sa valeur... Je ne sais même plus le voir... C'est de ma faute... Je deviens méchante. »

Elle voulait retrouver son équilibre et ses forces de naguère, et songea à une vie active, en se représentant l'emploi de chaque heure, contente comme autrefois lorsqu'elle épinglait sur le mur de sa chambre d'enfant une page bien écrite, qui devait fixer pour l'avenir le règlement d'une existence réformée.

Et comme au temps où Marie-Louise était assise à ses pieds, devant le feu dans la chambre obscure et pleine du chuchotement sérieux de leurs confidences, elle se penchait vers les flammes qui chauffaient ses bras. Les dernières lueurs du jour coloraient les vitres d'une vapeur verte; la panse vernie d'un bahut brillait sous les reflets du feu.

La porte s'ouvrit, et une vive lumière jaillit des lampes. Albert observa Berthe d'un coup d'œil.

— Viens t'asseoir ici, dit Berthe doucement.

Cet air de repentir toucha Albert.

— Il fait chaud dans cette chambre, dit-il. Tu n'as pas trop chaud ?

— Vois-tu, chéri, dit Berthe gravement, lorsque Albert se fut assis, il ne faut plus que ces vilaines choses recommencent. J'étais nerveuse après cette soirée. J'ai dit une parole absurde, qui t'a blessé. C'est tout naturel.

— Je me suis emporté... Je t'ai répondu sottement, dit Albert, voulant s'excuser à son tour.

— C'est étrange, poursuivit Berthe, qui prenait plaisir à démêler ses sentiments avec sévérité pour se rapprocher plus étroitement d'Albert, on prononce des mots horribles, et ils font mal, et on se croit sincère, et pourtant ils n'ont pas de sens, puisqu'on se déteste ainsi à cause d'un léger froissement d'amour... Tu as raison : je suis trop confinée en moi-même. Je veux vivre différemment. Je me lèverai de bonne heure. Je sortirai davantage... Je reprendrai quelques-unes de mes occupations de jeune fille... Je te demanderai seulement de me donner un peu plus de toi...

— Oui, dit Albert, songeant qu'il ne laissait pas une part suffisante à Berthe dans sa vie. Oui... sûrement.

Comme ils se tenaient les mains, ils s'étreignirent dans un long baiser sur la joue, où se soulevaient et se pressaient leurs âmes remuées par ces luttes,

baignées de tendresse par toutes ces brisures; un baiser doux et fort dont ils ne pouvaient épuiser l'expansion.

Ils passèrent dans la salle à manger. Berthe dit en se mettant à table :

— Castagné est venu te voir. Il reviendra demain à cinq heures.

— Il n'a rien dit?

— Non. Mais son visage en disait long. Je suis étonnée qu'Odette ne soit pas venue me parler tout de suite. J'irai chez elle demain. Elle doit bien supposer que nous sommes prévenus.

— J'ai cru comprendre que Castagné n'était pas rentré chez lui depuis l'événement, fit Albert.

Il songeait à ce mouvement de lâcheté et de lassitude qui l'avait empêché de répondre à Guichard, et ajouta :

— Je ne suis pas content de ma journée. On prend trop vite l'habitude de son métier. On perd de vue sa responsabilité, la valeur humaine de son travail...

Il regarda Berthe.

— J'ai rencontré Pageot, il s'est informé de toi. Ils vont à Biarritz pour Pâques.

Albert avait décidé de renoncer ce soir à sa lecture habituelle; assis dans son fauteuil, il continuait à s'adresser à Berthe. Sentant qu'il s'efforçait de parler, elle passa dans la chambre, laissa la porte ouverte, et commença une lettre à Emma.

Mais elle ne pouvait écrire, et retourna dans le

salon. Elle s'assit sur les genoux d'Albert, silencieuse, alanguie par les émotions passées, et appuya ses lèvres à la bouche d'Albert. Ouvrant les yeux, elle vit le miroitement de son regard tranquille. Il semblait réfléchir.

Elle se redressa, et alla s'asseoir près de la cheminée.

— Tu as raison de penser que les femmes mariées doivent garder quelques relations avec le reste de l'humanité, dit Albert. Il faut sortir, s'intéresser aux choses du dehors... Il n'est pas bon de vivre trop renfermé dans son cœur : les idées se déforment et les sentiments s'aigrissent. En général, l'homme ne peut se passer de communications avec le monde... Je faisais cette remarque en lisant Genévrier. Il a faussé des idées intéressantes à force de les méditer dans sa solitude. Il lui a manqué l'interruption, la parole saine du prenier venu.

« Il a peur que je l'aime trop, » se disait Berthe en reprenant son ouvrage, et elle refoulait, avec un peu de honte, le trouble des chairs qui venait de la surprendre.

*
* *

— Je peux attendre, si je te dérange, dit Castagné en entrant dans le bureau d'Albert.

Albert lui toucha affectueusement le bras.

— Tu arrives à point, dit-il. Je n'ai pas de rendez-vous avant six heures.

— Tu es très occupé?

— Cette année, je suis vraiment débordé, dit Albert en s'asseyant. Vagnièze est un paresseux. J'hésite à le renvoyer...

Il se tut, passa la main sur ses yeux comme pour en détacher les images importunes, puis, avec une attitude recueillie, il fixa son regard sur Castagné.

— Je crois que je suis à peu près au courant de tes ennuis, dit-il doucement.

— Oui... murmura Castagné, le visage contracté.

— Mais, d'abord, dis-moi exactement où en sont tes relations avec Odette.

— Je n'en sais rien... Quand je l'ai vue dans cet état épouvantable, je suis parti. C'est absurde. J'ai été si impressionné que je n'ai pas pu revenir.

— Est-ce par toi qu'elle a été avertie?

— Elle s'en doutait... Cela se voit toujours, ce que je pense... Alors je lui ai tout raconté... J'avais besoin d'en parler...

Albert s'allongea dans son fauteuil et se prit le visage dans une main, en appuyant les doigts sur ses yeux. Il avait l'esprit dispos, le cœur en paix; il lui semblait qu'avec du jugement et de l'énergie on domine l'infortune.

— Voyons! fit-il en saisissant le coupe-papier, il faut arranger ça!

Ce ton de bonhomie vaillante fut un premier soulagement pour Castagné.

— Tu aurais dû m'avertir tout de suite, reprit Albert.

— C'est vrai... J'ai perdu la tête.

— Si tu m'avais prévenu, j'aurais vu Odette et tout serait terminé. L'imagination s'envenime, on se croit un personnage de tragédie, on se laisse éblouir par la situation, et, quoiqu'on sente, au fond, la réalité plus accommodante, on finirait par soutenir jusqu'au crime un rôle extravagant. Bien entendu que tu ne songes plus à madame de Boistelle?...

— Oh!... non! fit Castagné avec un geste accablé, prêt à tous les renoncements pour ôter son souci.

Albert poursuivit :

— Il faut d'abord que je parle à Odette... J'ai un rendez-vous à six heures... Je serai chez toi entre sept heures et sept heures et demie. Je connais Odette... C'est une femme raisonnable... J'ai mon plan.

Il marchait à travers la pièce, parlant sans arrêt. A mesure que le visage de Castagné s'éclairait, il trouvait des arguments plus convaincants, et sentait frémir sous sa force de persuasion l'épanouissement d'aise de cette nature malléable.

— Entrez! fit-il brusquement.

Il fronça les sourcils, suivant d'un regard sévère Hugot qui s'approchait.

— Je ne reçois personne, dit-il en prenant la

carte qu'on lui présentait; sauf M. Chavoix, à six heures.

— Eh bien! mon vieux, fit Albert tout à coup, voyant Castagné ressaisi par son tourment, les choses s'arrangeront ainsi. Tu as pris peur trop vite. Sans doute tu as des torts..., mais avec de la bonne volonté de part et d'autre, ces sortes de torts s'effacent mieux qu'on ne croit. Au moindre choc, la vie semble brisée... Elle a plus de résistance, heureusement. Mais il faut qu'un étranger, une voix du dehors, vous arrache à ces vertiges... Je verrai Odette... Ma tâche sera facile... Elle n'a jamais manqué de jugement... Elle t'aime... Elle adore son fils... C'est entendu, n'est-ce pas? dit Albert en observant Castagné, qu'il avait de nouveau réconforté. Je compte sur toi à sept heures et demie. Si tu veux m'attendre au salon, nous partirons ensemble. Berthe est là.

— Merci, dit Castagné en s'approchant de la porte. Je préfère marcher. Je te retrouverai à la maison.

La porte fermée, Albert reprit une physionomie grave, et alluma l'électricité. Vagnièze sortit de son bureau et entraîna mystérieusement Albert dans l'antichambre.

— Darole est ici, fit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce qu'il veut? dit Albert, regardant la figure inquiète de Vagnièze.

— Il veut vous parler...

— Retenez-le un moment encore. Je le recevrai tout à l'heure. Je tiens à le voir.

— Je crois que madame Pacaris vous cherche, dit Vagnièze, qui boutonna son veston en apercevant Berthe dans le bureau d'Albert.

— C'est Odette qui est ici, dit Berthe à voix basse en s'approchant d'Albert. Tu devrais la voir... Elle fait pitié...

— Qu'elle entre! mais je suis pressé.

— Asseyez-vous là, dit Albert doucement, en conduisant Odette vers le fauteuil qu'il avait rapproché de sa table. Croyez-moi... Ce n'est pas très grave...

Il s'interrompit devant l'air accablé d'Odette.

— Vous ne pouvez pas savoir, dit-elle d'une voix sourde. C'est pire que la mort...

Elle étreignait un petit mouchoir dans ses doigts, comme pour y pétrir des larmes.

— On ne peut pas pleurer... Le passé même est horrible... Il n'y a pas un jour dont je puisse dire : « A ce moment, nous étions heureux. » Je retrouve partout l'homme qui pouvait mentir... puisqu'il est si habile, si mauvais... On se sent salie, honteuse de tout ce qu'on a donné de soi... On n'a même pas envie de mourir...

Albert l'écoutait, surpris par cet accent de douleur. Il la contemplait, un peu incliné vers elle, murmurant : « Je vous comprends, » avec un mouvement de tête pareil à un signe discret de compassion attentive et enveloppante, et il remarquait ses yeux d'un bleu pâle d'ordinaire et que

carte qu'on lui présentait; sauf M. Chavoix, à six heures.

— Eh bien! mon vieux, fit Albert tout à coup, voyant Castagné ressaisi par son tourment, les choses s'arrangeront ainsi. Tu as pris peur trop vite. Sans doute tu as des torts..., mais avec de la bonne volonté de part et d'autre, ces sortes de torts s'effacent mieux qu'on ne croit. Au moindre choc, la vie semble brisée... Elle a plus de résistance, heureusement. Mais il faut qu'un étranger, une voix du dehors, vous arrache à ces vertiges... Je verrai Odette... Ma tâche sera facile... Elle n'a jamais manqué de jugement... Elle t'aime... Elle adore son fils... C'est entendu, n'est-ce pas? dit Albert en observant Castagné, qu'il avait de nouveau réconforté. Je compte sur toi à sept heures et demie. Si tu veux m'attendre au salon, nous partirons ensemble. Berthe est là.

— Merci, dit Castagné en s'approchant de la porte. Je préfère marcher. Je te retrouverai à la maison.

La porte fermée, Albert reprit une physionomie grave, et alluma l'électricité. Vagnièze sortit de son bureau et entraîna mystérieusement Albert dans l'antichambre.

— Darole est ici, fit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce qu'il veut? dit Albert, regardant la figure inquiète de Vagnièze.

— Il veut vous parler...

— Retenez-le un moment encore. Je le recevrai tout à l'heure. Je tiens à le voir.

— Je crois que madame Pacaris vous cherche, dit Vagnièze, qui boutonna son veston en apercevant Berthe dans le bureau d'Albert.

— C'est Odette qui est ici, dit Berthe à voix basse en s'approchant d'Albert. Tu devrais la voir... Elle fait pitié...

— Qu'elle entre! mais je suis pressé.

— Asseyez-vous là, dit Albert doucement, en conduisant Odette vers le fauteuil qu'il avait rapproché de sa table. Croyez-moi... Ce n'est pas très grave...

Il s'interrompit devant l'air accablé d'Odette.

— Vous ne pouvez pas savoir, dit-elle d'une voix sourde. C'est pire que la mort...

Elle étreignait un petit mouchoir dans ses doigts, comme pour y pétrir des larmes.

— On ne peut pas pleurer... Le passé même est horrible... Il n'y a pas un jour dont je puisse dire : « A ce moment, nous étions heureux. » Je retrouve partout l'homme qui pouvait mentir... puisqu'il est si habile, si mauvais... On se sent salie, honteuse de tout ce qu'on a donné de soi... On n'a même pas envie de mourir...

Albert l'écoutait, surpris par cet accent de douleur. Il la contemplait, un peu incliné vers elle, murmurant : « Je vous comprends, » avec un mouvement de tête pareil à un signe discret de compassion attentive et enveloppante, et il remarquait ses yeux d'un bleu pâle d'ordinaire et que

carte qu'on lui présentait; sauf M. Chavoix, à six heures.

— Eh bien! mon vieux, fit Albert tout à coup, voyant Castagné ressaisi par son tourment, les choses s'arrangeront ainsi. Tu as pris peur trop vite. Sans doute tu as des torts..., mais avec de la bonne volonté de part et d'autre, ces sortes de torts s'effacent mieux qu'on ne croit. Au moindre choc, la vie semble brisée... Elle a plus de résistance, heureusement. Mais il faut qu'un étranger, une voix du dehors, vous arrache à ces vertiges... Je verrai Odette... Ma tâche sera facile... Elle n'a jamais manqué de jugement... Elle t'aime... Elle adore son fils... C'est entendu, n'est-ce pas? dit Albert en observant Castagné, qu'il avait de nouveau réconforté. Je compte sur toi à sept heures et demie. Si tu veux m'attendre au salon, nous partirons ensemble. Berthe est là.

— Merci, dit Castagné en s'approchant de la porte. Je préfère marcher. Je te retrouverai à la maison.

La porte fermée, Albert reprit une physionomie grave, et alluma l'électricité. Vagnièze sortit de son bureau et entraîna mystérieusement Albert dans l'antichambre.

— Darole est ici, fit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce qu'il veut? dit Albert, regardant la figure inquiète de Vagnièze.

— Il veut vous parler...

— Retenez-le un moment encore. Je le recevrai tout à l'heure. Je tiens à le voir.

— Je crois que madame Pacaris vous cherche, dit Vagnièze, qui boutonna son veston en apercevant Berthe dans le bureau d'Albert.

— C'est Odette qui est ici, dit Berthe à voix basse en s'approchant d'Albert. Tu devrais la voir... Elle fait pitié...

— Qu'elle entre ! mais je suis pressé.

— Asseyez-vous là, dit Albert doucement, en conduisant Odette vers le fauteuil qu'il avait rapproché de sa table. Croyez-moi... Ce n'est pas très grave...

Il s'interrompit devant l'air accablé d'Odette.

— Vous ne pouvez pas savoir, dit-elle d'une voix sourde. C'est pire que la mort...

Elle étreignait un petit mouchoir dans ses doigts, comme pour y pétrir des larmes.

— On ne peut pas pleurer... Le passé même est horrible... Il n'y a pas un jour dont je puisse dire : « A ce moment, nous étions heureux. » Je retrouve partout l'homme qui pouvait mentir... puisqu'il est si habile, si mauvais... On se sent salie, honteuse de tout ce qu'on a donné de soi... On n'a même pas envie de mourir...

Albert l'écoutait, surpris par cet accent de douleur. Il la contemplait, un peu incliné vers elle, murmurant : « Je vous comprends, » avec un mouvement de tête pareil à un signe discret de compassion attentive et enveloppante, et il remarquait ses yeux d'un bleu pâle d'ordinaire et que

la souffrance colorait de lueurs sombres et brillantes.

Hugot annonça M. Chavoix.

— Faites-le attendre, dit Albert sans se détourner.

— Je vous dérange, pardon! dit Odette avec une humilité de femme malheureuse. Vous êtes si bon...

— Enfin, que pensez-vous faire?

— Divorcer, dit-elle avec force.

— Divorcer? C'est aller bien vite... Est-ce que vos parents sont prévenus?

— Je voudrais leur cacher ce malheur... Mais avec un mari qui n'est pas rentré chez lui depuis trois jours...

— Il reviendra ce soir.

— Ça ne changera rien! Il peut revenir.

— C'est moi qui le lui ai demandé, dit Albert. Et maintenant, pour rendre mon rôle un peu plus facile, je vous demande une promesse. Lorsqu'il rentrera, ne lui adressez aucun reproche, parlez-lui sur un ton indifférent, habituel... Bien entendu, vous conservez votre liberté pour plus tard; cette attitude, qui n'aura aucune influence sur la décision que vous prendrez ensuite, et dont nous reparlerons, je vous demande de la garder ce soir, seulement ce soir... Je lui ai promis que j'irais chez vous à sept heures. Je m'aperçois qu'il est trop tard. Lorsqu'il arrivera vers sept heures et demie, dites-lui simplement que vous m'avez vu, que je viendrai dans la soirée, et parlez d'autre

chose, ou ne dites rien. Cela vous paraît difficile? Non... Vous verrez... Il était là, à cette place, il y a un moment, et il me parlait de vous. Il vous aime plus que vous ne pensez. Cette histoire, nous la connaissons fort mal... Je m'aperçois qu'il m'en a parlé très peu. Tout cela est loin de son esprit. C'est à vous qu'il pense. Vous me direz qu'il a tout avoué? Mais quoi? Nous n'en savons rien... Non, Odette, vous n'en savez rien. Il est parti, quand il vous a vue en larmes... Ce n'est pas très courageux... Voyez-vous, il est surtout un enfant.

— Non, ce n'est pas un enfant! L'homme qui peut faire souffrir, qui peut mentir avec cet air souriant... je dirais... amoureux...

— Justement, un homme léger ne ment pas comme vous croyez. Il ne sait pas qu'il ment. Mais n'importe. Je vous demande d'attendre un peu, d'y voir plus clair, et pour cela il faut que vous preniez une apparence de vie normale, devant les domestiques, devant vos parents, pour quelques jours...

— Mais pourquoi faire? Vous ne sentez pas combien tout cela est grave... Je verrai toujours, dans ce visage, une affreuse expression...

— Écoutez-moi, dit Albert, et il prit les mains d'Odette en regardant ses yeux. Écoutez... Vous agirez comme vous l'entendrez, plus tard; je vous demande seulement quelques jours, pour moi, pour me faire plaisir...

— Pourquoi?... Il est trop tard...

— Odette, dit Albert en se levant, vous ne voulez pas me comprendre. Peut-être bien que tout est fini... Mais il faut s'en assurer... Je vous demande...

Il marchait à travers la pièce, parlait d'une voix pressante et chaude, attaché à son idée, sans motifs, parce qu'il avait pris cette décision tout à coup.

Elle dit enfin, vaincue :

— Comme vous voudrez... Je n'ai plus de force... Plus de pensées... On se sent si diminuée... si désorientée par ces souffrances... si seule... On aurait besoin d'être conduite... portée à travers tout cela... et on ne peut en parler à personne...

Albert reprit la main d'Odette. Comme pour l'aider à se soulever, il l'entoura de son bras.

— Ce soir, fit-il avec douceur en l'accompagnant vers le salon. Attendez-moi... Soyez raisonnable...

III

Pour se détacher de l'obsession d'elle-même, Berthe était décidée à se promener, à lire, et même à travailler comme autrefois. Elle étudiait son piano; Alice Bonifas lui donnait des leçons. Un jour, elle entra dans cette salle de la Sorbonne, où naguère elle suivait le cours d'Hoffé. Elle y retourna plusieurs fois.

Elle arrivait en retard, s'asseyait très vite au bout d'un gradin, les yeux fixés sur le professeur, puis regardait le vaste amphithéâtre à demi vide. Elle observait une jeune fille au visage attentif, dont elle avait remarqué le petit chapeau en plume, et, tout à coup, essayait d'écouter, sans pouvoir ressaisir le sens des paroles.

Autrefois, elle emplissait des pages de son écriture rapide, l'esprit actif. Elle se sentait capable de tout comprendre, elle étudiait ses leçons, elle

se croyait savante, parce qu'Albert l'admirait. Maintenant ils se voient de trop près, dans une lumière qui les dénude. Elle ne pourrait rien changer à l'apparence de sa nature. Il la connaît.

Cette salle, ce vieillard à voix morne, encaissé dans sa tribune, cette jeune fille si studieuse, lui semblaient un spectacle vain où elle s'était égarée par hasard, et qui n'était plus de son âge.

Ce jour-là, après le déjeuner, le temps lui parut trop beau pour aller à son cours. Elle se sentait contente. Elle voulait mettre une robe neuve. « J'irai voir Odette, » se dit-elle.

Devant la fenêtre ouverte, remplie d'air doux et d'une clarté bleue sur un toit d'ardoises, elle goûta, un moment, ce retour du printemps à quoi on n'est jamais préparé, qui est pour nous toujours une nouveauté, un étonnement.

Son ombrelle et ses gants posés sur le lit, elle défit sa robe, et, songeant à sa jolie toilette, elle marchait dans la chambre, un peu rêveuse, prenant au passage une lime à ongles, un peigne, allant de sa glace à la fenêtre ouverte, où un souffle tiède frôlait ses épaules nues. Elle se disait qu'elle verrait madame Lamorlette ce soir; à cinq heures, elle prenait le thé avec Albert; demain, elle irait chez les Sénégali; et tout ce qui lui venait à l'esprit semblait agréable à penser, coloré d'un reflet brillant; et la sensation de sa jeunesse, le plaisir de sa robe, cet air de printemps, le sentiment que la vie lui réservait encore des choses inconnues

et heureuses, gonflaient son cœur d'une joie subite, comme une envie de chanter.

— Comment? madame est sortie? Quel dommage! dit Berthe en entrant dans le salon d'Odette, pendant que le domestique retirait le plateau du café.

— Je vais lui écrire, dit Berthe, qui s'assit devant le bureau d'Odette. N'est-ce pas? dit-elle en regardant le domestique, vous direz à madame que j'ai laissé un mot pour elle sur son buvard.

Il semblait qu'un vent de désordre avait traversé l'appartement; par les portes ouvertes on apercevait une suite de pièces jusqu'au cabinet de Castagné. « C'est étrange, elle est toujours sortie, » se disait Berthe, qui écrivait rapidement sans poser les yeux autour d'elle, comme si elle craignait de surprendre le secret de ces chambres désertes.

Le petit Michel sembla surgir d'un meuble.

— Te voilà! dit-elle en passant les mains sur la tête de l'enfant, dont on venait de couper les boucles... Tu n'as plus de cheveux? Qu'est-ce que tu fais ici? Tu es seul dans le salon? Ta gouvernante n'est pas là? tu devrais sortir par ce beau temps.

Michel s'échappa sans répondre et se glissa derrière une tenture. Berthe sonna le domestique pour demander l'heure.

« Trois heures et demie, se dit-elle en descendant l'escalier. Albert m'attend à cinq heures. J'irai à

pied jusqu'à l'avenue de l'Opéra. » Songeant à ce ménage qu'Albert avait réconcilié, elle se rappela sa dernière visite à Odette, et se dit : « Elle n'avait pas un air naturel. Elle parle de son bonheur retrouvé avec une emphase bizarre, un regard changé, fixe, fiévreux. »

« Est-ce qu'il va pleuvoir ? » se dit Berthe en remarquant un enfant avec un petit manteau blanc, que sa bonne emmenait vivement par la main. Elle leva les yeux vers un nuage noirâtre comme une goutte boueuse prêt à se détacher du ciel bleu ; puis son regard suivit la blonde rangée des platanes. Les premiers bourgeons formaient, autour des branches, un voile grenu et léger, qui se prolongeait entre les maisons ainsi qu'une traînante fumée fauve et beuâtre. Une automobile passa. Berthe regarda l'hôtel des Solanet.

Elle traversa une place, suivit un quai, longea les baraquements d'une exposition de fleurs. Devant l'entrée, elle regarda l'affiche. « Je devrais visiter cette exposition, » se dit-elle.

Une voiture s'arrêta contre le trottoir. Un jeune homme en descendit et regarda Berthe. Elle s'approcha de l'affiche, qu'elle semblait lire attentivement, et sentit que le jeune homme continuait à l'observer. Avant d'entrer dans la salle, il se retourna vers elle.

Berthe poursuivit sa route et songea : « J'aurais l'air étrange, si je regardais ces fleurs, toute seule. »

Dans la glace d'une boulangerie, sur un fond

miroitant de verdure et de ciel, elle vit sa robe bleue éclairée de garnitures blanches. Elle se souvint qu'autrefois, lorsqu'elle quittait la maison pour retrouver Albert, elle s'arrêtait ainsi devant une glace de boutique, et jugeait une dernière fois son costume. Alors, elle sentait sur elle ce regard d'Albert qui allait l'accueillir; elle voyait cette façon qu'il avait de lui prendre les mains, comme avec précaution, en la tenant d'abord un peu écartée de lui, pour la voir tout entière, avec son chapeau, l'arrangement nouveau, les détails de sa toilette, où il semblait la respirer, les yeux ravis.

« Quatre heures et demie, » se dit Berthe en remarquant une pendule dans une bijouterie. Elle aperçut encore sa robe printanière. « Jolie robe, se dit-elle; il n'y fera pas attention; tout cela est perdu. C'est dommage. Ce n'est plus moi qu'il regarde, mais je ne sais quoi en moi. »

Elle traversa la place de la Concorde, prit la rue Royale, et songeait : « Il a cru me faire plaisir quand il m'a dit : « Nous prendrons le thé comme « de jeunes amoureux ! » Il se force dans ce rôle; il me traite en petite fille. Est-ce qu'il se figure que je ne le sais pas? On voit si loin dans la pensée de l'autre, quand on vit ensemble. »

Dans le jour encore clair, mais obscurci d'ombres orageuses et crépusculaires, les vitrines étincelaient de feux jaunes. L'enchevêtrement vibrant et serré des voitures obstruait les rues. Berthe poursuivait sa course, comme pour échap-

per aux regards, aux frôlements de ce cortège qui l'accompagnait de son piétinement pressé. Elle voulut s'arrêter devant une vitrine, mais elle se dit qu'elle serait tout de suite remarquée, surveillée; et elle continua à marcher vite, d'un pas égal, sans rien voir, l'air abstrait, fermé, fuyant l'interrogation furtive partout dardée sur elle.

Elle monta un petit escalier qui menait à une salle silencieuse et vide. Un homme et une femme, assis à la même table, parlaient à voix basse dans un coin de la pièce. L'homme, à figure rouge, se penchait vers la femme, et tous deux restaient absorbés dans un colloque murmurant, et qui paraissait tendre, pressant, sans fin. Une fois, l'homme tourna son visage vers Berthe, mais sans la regarder, sans rien distinguer autour de lui, et il se replongea dans leur chuchotement.

On dominait la rue par des fenêtres cintrées, au ras du sol. Des parapluies s'ouvraient, bordant la chaussée d'un long troupeau onduleux et noir; l'ondée, invisible dans le jour sombre, luisait sous la lumière des vitrines.

Albert monta l'escalier.

— C'est charmant ce petit local, dit-il, en pressant les doigts de Berthe.

Il s'assit auprès d'elle, le regard vif et encore échauffé par l'entretien qu'il venait de terminer. Il posa sur une chaise son chapeau taché de pluie et releva une mèche de cheveux; son visage brouillé, marqué de rides, était comme sali par les traces du travail.

— Quel temps affreux ! J'espère que tu ne m'as pas attendu longtemps ?

— Mets donc ton parapluie à l'entrée, dit Berthe à voix basse.

— Je n'ai rien commandé. Veux-tu du thé? dit Berthe lorsque Albert eut regagné sa place.

— C'est cela ! du thé, dit Albert en s'adressant à la demoiselle qui se tenait debout près de lui : Donnez-nous du thé et des toasts.

— Je préfère des gâteaux, murmura Berthe.

— Eh bien ! mademoiselle, apportez-nous du thé, des toasts et des gâteaux. Mais servez-nous vite.

— Ne parle pas si fort, dit Berthe.

— Cet endroit me plaît beaucoup, dit Albert, à mi-voix, en parcourant la salle de ses yeux souriants et préoccupés. Je ne le connaissais pas... Il n'y a personne... C'est délicieux... J'avais un rendez-vous avec Pernotte, à cinq heures, justement; je lui ai fait dire d'attendre. Il peut attendre un moment... Ça n'a aucune importance. Tiens ! tu as une robe que je ne connaissais pas. Elle est très bien.

Il se tourna vers une porte et répéta :

— Ça n'a pas d'importance.

— Alors tu as manqué ton cours aujourd'hui ? dit Albert avec entrain, en ramenant son attention sur Berthe. Les poètes du XVIIIe siècle...

— Les poètes secondaires du XVIIIe siècle.

— Ah oui ! Parny... Parny. Tu vas devenir

pédante. En somme, c'est un excellent prétexte pour sortir. L'essentiel est de se créer d'honnêtes buts de promenade... J'ai eu tort de commander du thé, dit-il en se retournant sur sa chaise avec une expression de malaise.

— Tu ne sais jamais ce que tu veux dans un restaurant, dit Berthe.

— J'aimerais mieux du porto. Crois-tu qu'on serve du porto dans un endroit si convenable? Qu'est-ce qu'ils prennent, ces gens-là? fit-il à voix basse en se penchant vers Berthe, les yeux fixés sur le couple chuchoteur.

— *Mind, they can hear*, dit Berthe.

Albert se tourna vers la porte.

— Ici, les jeunes filles accourent pour enregistrer vos désirs, et puis elles ne reviennent plus.

— Oui. C'est toujours long.

— Quel temps! dit Albert en regardant, par le vitrage cintré et bas, comme dans un hublot, la rue emplie d'un flot d'ombres hâtives, mêlé de scintillements.

— Je crois que cette jeune fille nous a oubliés, dit-il après un silence.

— Tu n'es pas pressé, puisque tu ne prends pas de thé.

— C'est pour le principe; une table vide est irritante. Est-ce que tu rentres à la maison? Je peux t'emmener dans ma voiture.

— Je vais faire une visite, dit Berthe. Si tu étais gentil, tu me laisserais ta voiture.

— Je serai gentil, dit Albert.

Après un silence, il reprit :

— J'ai besoin de me commander un costume. Je crois que je choisirai une étoffe grise... C'est Carrier qui m'a fait ce veston l'année dernière. Il va bien encore, mais la couleur est passée... Tu ne peux pas t'en rendre compte à la lumière, dit-il en regardant sa montre. Je sais ce qui manque ici, poursuivit Albert pendant que Berthe versait son thé. C'est de la musique... Le silence est trop solennel. On n'ose pas parler.

Des cris d'accueil et de gaieté saluèrent Berthe, quand elle entra dans le salon de madame Lamorlette.

— Ma chérie! j'ai été vous voir avant-hier! dit madame Lamorlette. Comment voulez-vous que je me souvienne de ce troisième mercredi! Vous voyez, on me trouve tous les jours, c'est beaucoup plus simple... Quel amour, cette robe! fit-elle; et, l'entourant de ses regards, elle conduisit Berthe par les mains, au milieu du salon. Tenez! voici Boby! il sera content de vous voir...

— Ah! Le Couais! cher ami. Je vous prenais pour Boby... Je crois que vous connaissez madame Pacaris... Le Couais! dit madame Lamorlette en s'asseyant, cela m'amuse de vous revoir! Vous étiez si comique!

— Madame, ces folies sont passées, dit Le Couais gravement. Vous n'êtes pas fatiguée?

— Moi, rien ne me fatigue. Et puis, j'ai dormi

très tard, mais ce pauvre Boby s'est levé à sept heures.

Elle se tourna vers Berthe.

— Nous sommes allés hier au bal des Barancy. M. Le Couais était déguisé en quaker, avec des cheveux plats, des lunettes, une Bible sous le bras, et une dent noire! Il disait des absurdités follement drôles! Montrez vos dents, Le Couais, dit-elle en le regardant avec un sourire qui entr'ouvrait sa grande bouche. Il me semble que vous aurez toujours ce trou noir...

Berthe regarda les lèvres de Le Couais ; il conservait une attitude sérieuse, comme pour écarter de son visage ce masque ridicule.

— J'étais habillée en Pompadour et Boby en clown, dit madame Lamorlette. C'était très gai. Vous savez, chez les Barancy, les bals sont un peu extravagants. Ce pauvre Castagné!... Vous souvenez-vous de Castagné ! dit-elle en se penchant vers Le Couais avec un rire jaillissant. Figurez-vous, Berthe, qu'il était tout à fait ivre. Mais si gentiment! Il est monté sur une fenêtre au milieu des plantes, et il est resté là, immobile, avec des yeux ingénus, extasiés, comme diaphanes, et il répétait sans cesse, d'une voix pathétique, quand on s'approchait de lui : « Croyez-vous que ce soit le vin, et puis la lie... » Et puis, je ne sais quoi. Moi j'adore Castagné!... Si vous aviez vu de quel air d'enfant il m'a dit : « Je voudrais inviter madame de Boistelle pour le souper. » Je lui ai répondu : « Mon petit, si votre femme le permet, ne

vous occupez pas des autres. » N'est-ce pas que j'ai raison, Le Couais? Moi, je dis : « Il faut faire ce qu'on juge bien, et aller droit son chemin, sans se soucier de l'opinion des gens. »

— Sa femme était là? dit Berthe.

— Que vous m'amusez, avec vos airs effarouchés! dit madame Lamorlette.

Elle toucha la main de Berthe et s'adressa à Le Couais en regardant Berthe.

— N'est-ce pas qu'elle est exquise?... Oui, ma chérie, sa femme était là. Elle ne le quitte jamais, mais cette passion lui est venue trop tard. Dieu! que cette femme est ennuyeuse avec son regard absent.

Madame Lamorlette se tourna vers Le Couais, dont les yeux se posaient discrètement sur Berthe.

— Je suis sûre que madame Castagné vous plaît, Le Couais? Vous avez soupé à côté d'elle. Vous aimez à troubler les femmes incorruptibles.

— Je vous en prie, madame, dit Le Couais à Berthe, ne prenez pas garde aux sarcasmes de madame Lamorlette; nous sommes de vieux ennemis.

Il poursuivit sur un ton lent, avec un air de respect :

— Je crois que je vous ai aperçue, dimanche, madame.

— Avez-vous remarqué que j'ai changé la place du canapé? dit madame Lamorlette.

— Oui, fit Le Couais, qui se tourna vers le fond du salon avec une certaine raideur dans la nuque, c'est beaucoup mieux.

Puis, s'adressant à Berthe, il reprit :

— Vous étiez au concert Colonne.

— C'est là que je voulais mettre l'estampe que Tirard me promet depuis un an, poursuivit madame Lamorlette. Il me l'a donnée enfin. Vous ne la connaissez pas ? Je vais vous la montrer. C'est d'une telle indécence que j'ai dû la cacher dans mon armoire.

— J'étais au concert, en effet, dit Berthe lorsque madame Lamorlette eut quitté le salon.

— Je vous ai regardée, dit Le Couais. Vous aviez une expression si animée, si réfléchie...

— C'était un beau concert n'est-ce pas ?

Elle ne voyait plus la laideur de Le Couais, et remarquait son air de distinction.

— Vous avez souvent un visage méditatif, reprit Le Couais. Je me souviens que lorsque je vous ai vue pour la première fois, chez Caro Delvaille, je me suis dit : « Voilà une jeune femme qui pense trop. » Pendant que madame Lamorlette bavardait, je vous observais... Tout à coup, votre visage a pris une expression de songerie profonde... C'est très rare un visage qui a de la pensée.

— Je suis quelquefois distraite, dit Berthe.

Dans ce moment, elle était pour cet homme un être indéfini, plein d'inconnu, d'une valeur mystérieuse ; et ce regard fixe, incertain, enveloppant,

qui cherchait à la comprendre, réveillait en elle une vague impression oubliée.

— N'est-ce pas, dit madame Lamorlette en rentrant dans le salon, je ne peux pas garder cela chez moi ? Castagné connaît un Périgourdin qui me l'achètera. C'est une estampe de Rops. Il paraît qu'elle est admirable.

Le Couais jeta un coup d'œil sur le dessin et le posa sur un guéridon.

— Cette fois, c'est Boby ! dit madame Lamorlette en se précipitant vers son mari.

Elle versa du thé dans une tasse, et ne songeait plus qu'à M. Lamorlette, qui restait assis avec gravité près du guéridon. Il avait une barbe très noire, qui semblait absorber l'expression et la couleur de son visage rigide et pâle.

Lorsque Berthe sortit, il pleuvait encore. Elle s'arrêta sous le porche des Lamorlette et aperçut Le Couais qu'elle croyait parti.

— J'ai pensé que vous ne trouveriez pas de voiture, dit-il. Je me suis permis de retenir une automobile pour vous.

Il ouvrit son parapluie et conduisit Berthe jusqu'à la voiture.

— Merci, dit Berthe en fermant rapidement la portière.

« Je l'ai sûrement froissé, se dit-elle. Je l'ai remercié avec brusquerie... C'était tout naturel qu'il me cherchât une voiture... » Elle songeait, regardant les vitres brouillées de pluie, éclairées

du dehors par des feux multiples : « qu'il est difficile de se conduire au milieu des hommes ! Il faut se garer, se refermer sur soi, traverser la rue et les salons, sans plaisir, avec un air de froideur, un air sage, que nous gardons instinctivement, parce que nous sommes bien élevées par nos parents et par notre mari. »

*
* *

— Les soirées reviennent vite ! et on n'a rien fait, dit Albert en prenant un livre sur la table.

La tâche qui remplissait sa journée lui paraissait un peu vaine, parce qu'elle devenait habituelle et facile. On eût dit que son devoir principal, le seul qui mît sa conscience à l'aise, consistait à poursuivre cette pénible lecture du soir dont il était constamment détourné.

— Tu as été voir madame Viguier ? dit-il.

— Oui, j'ai vu madame Viguier et madame de Solanet.

— Il me semble que tu as meilleure mine depuis que tu sors davantage.

— Eh bien ! ma mine te trompe. Je suis fatiguée. Ce matin j'ai ressenti un malaise étrange. En me coiffant, ma main est restée attachée au peigne, comme par une force électrique. Je ne pouvais plus ouvrir les doigts. Mes paupières me brûlaient.

— C'est vrai. A présent, je m'aperçois que tu as un peu changé. Tes joues sont roses, mais tu

as maigri. Veux-tu consulter Natte?... Tu devrais te promener tous les jours; il faut marcher sans but, dans une avenue aérée.

Berthe s'installa près de la cheminée, étendit ses jambes sur une petite banquette en tapisserie, prit son ouvrage, et dit :

— Madame Viguier nous invite à dîner la semaine prochaine. Il y aura les Hériard.

— Nous sortons trop souvent. C'est cela qui te fatigue. Si Ensénat ne venait pas ce soir, je me coucherais de bonne heure, dit Albert.

Il ouvrit son livre, comme pour se ressaisir dans cet envahissement de futilités, puis il dit :

— Est-ce que tu as rencontré madame Lamorlette ces jours-ci ?

— J'ai goûté avec elle au Ritz, aujourd'hui.

— Je m'en doutais. Quand tu as vu madame Lamorlette, on sent à ta façon de juger... à ton air... la marque imperceptible de son influence.

Il posa son livre sur la table, et reprit :

— Tu aimes beaucoup Charlotte Lamorlette?

— Je la trouve amusante, dit Berthe, qui pencha la tête en coupant attentivement un fil de soie.

— Je ne comprends pas que la sottise puisse amuser.

— Charlotte n'est pas plus sotte que madame de Solanet.

— Vraiment? fit Albert d'une voix lente, en observant Berthe. Vraiment? tu ne sens pas que cette femme est sotte?

Il fixait sur Berthe un regard si pénétrant qu'elle

se souleva de son fauteuil en posant les ciseaux sur la cheminée, et jeta un coup d'œil dans la glace.

— Tu sais reconnaître l'intelligence d'Ensénat, reprit Albert, et tu ne vois pas comme une chose éclatante, horrible, la sottise de Charlotte Lamorlette?

— Tu juges les gens d'un seul point de vue, dit Berthe. Elle est un peu frivole... mais son insouciance fait plaisir, et elle est très bonne.

Berthe se pencha sur son ouvrage, les jambes étendues, et Albert remarqua les contractions de son pied sous le mince cuir du soulier.

— Elle a un joli rire, dit-il.

Les yeux fixés sur le soulier de Berthe, il poursuivit :

— C'est curieux, les femmes apprécient l'intelligence, mais elles sont désarmées devant la bêtise. Elles ne savent pas la distinguer. Elles s'en accommodent fort bien.

— Charlotte est gaie, dit Berthe avec vivacité. Voilà ce que tu ne lui pardonnes pas. Toi, tu raisonnes, tu analyses... Tu vois la vie d'un côté grave — du moins quand il s'agit de moi. On respire, ici, je ne sais quoi de desséché et de lourd qui fait mal. Si la sagesse est si étouffante, je préfère les fous et les sots qui rient.

Albert marchait à travers la pièce, à grands pas, en réfléchissant.

— Je te ferai remarquer, d'abord, que si tu étouffes ici, ce n'est pas de ma faute. Je t'ai pro-

posé des distractions. Il est mauvais de vivre trop replié sur soi... Je l'ai dit souvent. Quant à madame Lamorlette, elle peut rire. Il ne s'agit pas de gaieté, ni même de bonheur... Est-ce qu'un individu, qui a un peu de cervelle, est capable de cette insouciance d'oiseau? Voilà le problème. Je réponds : Non.

— Mais qu'est-ce qu'il te donne ton grand esprit critique? Tu ne veux pas qu'une femme pense à son bonheur? A quoi penserait-elle donc?

— Évidemment! On réclame d'abord le bonheur à la vie. Elle nous le doit. Je suppose qu'elle le doit conforme aux rêves de chacun, même stupides. Mais il n'est pas surprenant que l'existence déconcerte, quand on l'aborde avec de telles sottises en tête! poursuivit Albert en gesticulant.

— Voilà! tu t'emportes! Tu as l'habitude des raisonnements. Tu as la voix forte! Tu peux me prouver ce que tu voudras... Je ne te convaincrai jamais, parce que je suis ta femme! Tu ne me laisses même pas parler... Ah! si un de tes amis te répondait à ma place, avec quels ménagements tu l'écouterais!... Il n'y a pas d'homme plus patient que toi avec les autres, plus doux, plus flatteur! Mais moi, j'ai toujours tort; dès que je ne t'approuve pas, je suis tout de suite écrasée. Tu ne me réponds même pas sincèrement; tu tranches, avec un esprit de tyrannie et d'exaspération...

— Non, dit Albert en baissant la voix, écoute-moi...

Il s'assit à côté de Berthe.

— Je te dis ma pensée sincère... Je sais bien qu'on prend souvent pour des opinions une forme passagère de notre esprit, qui veut dominer, ou séduire, ou blesser... Des mobiles de rancune ou de vanité, de lointaines réactions de la sensibilité agissent sur nos jugements... Les tempéraments se heurtent derrière les idées. Souvent, je me suis demandé quelle pensée m'appartenait vraiment parmi des influences si fortes... Eh bien! lorsque je te parle... ou, plutôt, lorsque je me parle à moi-même auprès de toi, je sens que mon esprit se dégage de ces reflets troubles; il s'apaise, il s'éclaire jusqu'au fond de moi... le fond solide. Je me trouve, par toi.

Il regarda Berthe et dit avec douceur :

— Tu peux me croire.

Après un silence, il reprit :

— Nous parlions de Charlotte... Tu penses que je veux t'imposer un chemin aride. Que je te défends... Non, je ne défends rien. Je dis que par une exigence de l'être — exigence qui tient à l'intelligence et au cœur — par une certaine finesse de tact, on repousse la vulgarité, la médiocrité, le mensonge — même le mensonge des illusions. C'est un mouvement naturel à l'âme saine et délicate, qui respire à l'aise dans un air pur... Je me souviens que Maurisset nous racontait autrefois ses procédés de travail. Il imposait à son style des restrictions qui étonnaient mes parents, et n'employait que les mots d'un

vieux dictionnaire. Ma mère lui disait : « Vous étouffez votre talent. » Eh bien! il avait raison, cet homme, avec son dictionnaire. Nous regardions, comme des entraves futiles, l'exigence d'un instinct créateur qu'il contentait avec joie. Par cet effort gêné et redoublé, il imprimait à son œuvre une vitalité profonde. Il ne sentait pas l'étroitesse des règles, mais la plénitude d'un ouvrage plus parfait... Il me semble que ce qu'on nomme le bien...

Berthe restait penchée sur sa broderie, songeant : « Il me raconte tout cela, parce que ça l'ennuie que je voie Charlotte. »

Albert ouvrit son livre à la place marquée. Il parcourut des yeux plusieurs lignes, et s'aperçut qu'il était distrait. Il relut le passage en fixant fortement son attention; mais, comme il avait oublié depuis deux jours le sens de la page précédente, il reprit sa lecture de plus haut.

— Lorsque tu réfléchis ainsi sur ton livre, pourquoi ne penses-tu pas à voix haute? dit Berthe. Je pourrais te suivre dans ta lecture.

— Mes réflexions sont très vagues, dit Albert en posant le volume sur ses genoux, heureux d'interrompre un passage fastidieux. Elles n'auraient guère de sens hors du livre. Cet ouvrage est assez ardu; il te manquerait quelques notions de philosophie.

— On a sonné, dit Berthe en retirant ses jambes de la banquette.

Albert regarda sa montre.

— C'est Ensénat, dit-il.

Ensénat s'assit dans un fauteuil, tout près de Berthe, comme distraitement, puis se releva aussitôt et s'assit sur une chaise à côté de la table.

— Vous avez des nouvelles de Castagné? dit-il.

— De mauvaises nouvelles, dit Albert. Ce n'est pas facile de réconcilier les gens. Elle ne renonce pas à son mari; lui, me paraît tenir à l'une et à l'autre. Séparation passagère, reprise exaltée, beaucoup de scènes... Je n'aurais jamais supposé tant de passion chez une jeune fille si tranquille.

— C'était bien mon sentiment, dit Ensénat en touchant un livre sur la table.

Il ouvrit le livre, puis ajouta avec un accent amer et comme de rancune :

— Ils n'étaient pas mauvais l'un et l'autre. Le mariage en a fait deux monstres.

Le regard lointain, il paraissait réfléchir sur tous les objets où se posaient ses yeux. Après un silence, il dit :

— Ce livre-là est bien fatigant et inutile.

— Je sais que tu préfères un ordre d'idées plus consolantes, dit Albert en se levant. Mais, moi, je les trouve trop consolantes, trop bien conformées à nos besoins, trop utiles, pour les admettre dans un domaine qui justement nous surpasse.

— On a tort de parler des consolations de la religion, dit Ensénat.

Il ajouta, lentement, à voix basse :

— On doit dire : les terribles vérités chrétiennes.

Puis, se parlant à lui-même, sur le même ton lent, les yeux fixes, le visage comme émacié tout à coup et creusé d'ombres, il répéta :

— Il faut bien que ce soit la vérité.

Lorsque Albert s'entretenait de ces sujets avec Ensénat, il sentait ses opinions, d'ordinaire très flottantes, se raffermir sur l'argument adverse et s'imposer à lui avec l'éclat de la certitude. Ce soir-là, pressé de terminer la conversation, il dit d'un ton négligent, pendant qu'il regardait sa montre derrière le fauteuil d'Ensénat :

— Tu dis : la vérité. Est-ce qu'il s'agit réellement de vérité, même pour toi?... C'est plutôt une volonté...

— Tu crois à la vie, dit Ensénat, sans tourner la tête vers Albert. Je te donne cinq ou six ans. Un jour, ce qui te plaît encore ne t'amusera plus, et les hommes t'ennuieront. Un autre jour viendra où toutes ces choses passées, et ton pauvre amour de la vie, seront comme s'ils n'avaient jamais été. Entre deux néants, tu auras peut-être le loisir de contempler, au moment de mourir, la duperie de ton existence. Eh bien! s'il y a une idée qui garde alors sa substance, qui ne s'éteigne pas dans ce passage, je dis qu'elle seule compte dans l'homme, et dès maintenant.

Il remarqua Berthe qui prenait doucement un verre sur le plateau, et il sourit en la regardant, pour s'excuser d'un discours si sérieux; mais elle

posa le verre auprès de lui, avec gravité, et comme tout absorbée par cet entretien.

— Ensénat est un homme bien sympathique, dit Berthe, qui s'arrêta d'un air songeur au milieu de la chambre.

Albert ferma la fenètre et se laissa tomber sur une chaise longue, où il demeura étendu, les yeux clos.

Berthe dénouait ses cheveux devant la glace. D'un geste machinal, répété chaque soir, elle avançait la main vers une coupe de métal où les épingles tintaient une à une. Soudain, elle se regarda fixement dans les yeux, et elle se vit, à la fois enfant et vieille, dans un tourbillon de vapeurs.

— On pense à la vie tout à coup, comme dans un vertige, dit-elle, tournant vers Albert son visage encadré de cheveux défaits, qui donnaient une étrange expression enfantine à ses traits marqués.

Albert se redressa sur la chaise longue et se mit à délacer ses chaussures.

— Toi, tu ne penses jamais à la vie, dit Berthe. Je veux dire à ses profondeurs... à la mort. Les hommes appellent vie, tout ce qui remplit leur journée : les occupations, les paroles...; si tu savais combien la journée d'une femme est peu de chose!

Elle se tut, s'assit au bord du lit, puis reprit :

— Quelquefois, j'ai envie d'un livre... Un livre qu'on ouvrirait souvent... qui ne serait pas fini, quand il est lu...

— On peut trouver un livre. Je t'en ai apporté plusieurs.

— Non... Je voudrais un livre qui me parle de moi...

— Il faudrait chercher parmi les moralistes, dit Albert.

Il passa au salon; marchant sans bruit dans ses chaussettes, il alluma l'électricité. Devant la bibliothèque, il parcourut des yeux une longue suite de titres qu'il repoussait l'un après l'autre. Enfin, il prit un volume au hasard. Il éteignit la lumière, et chercha le loquet de la porte à tâtons.

— Voilà; je crois que c'est bien, dit-il.

— Je l'ai lu, dit Berthe en jetant les yeux sur le volume.

— Alors, je vais te donner l'*Imitation*.

*
* *

Auprès de la fenêtre ouverte, assise devant son petit bureau, un rayon de soleil sur son papier, Berthe recommençait une addition, lorsqu'on sonna.

Odette entra dans le salon et regarda Berthe de ses grands yeux un peu inquiets.

— Je passais devant ta maison, dit-elle. Veux-tu sortir avec moi? J'ai une course à faire aux Champs-Élysées. Le temps est magnifique... Nous pourrions aller jusqu'au Bois. Il est dix heures.

— Je veux bien, dit Berthe. Je mets mon chapeau.

— Tu ne sors jamais, le matin? dit Odette en se regardant dans la porte de l'armoire à glace, que Berthe tenait ouverte pour prendre ses gants. Bientôt on ne pourra plus se promener seule. Les hommes vous suivent... L'as-tu remarqué?

Berthe s'assit et tendit sa jambe à Élisabeth, qui venait d'apporter ses bottines.

— Tu as une cheville que j'admire toujours, dit Odette.

Regardant ses pieds, elle ajouta :

— C'est Fourcade qui m'a fait ces souliers : soixante francs. Ils sont bien, n'est-ce pas? Les chaussures, les bas et les jupons sont une de mes coquetteries.... Aimes-tu cette veste?... Elle est un peu étrange. C'est la mode. J'aime beaucoup ces formes ajustées, la taille à sa place, les jupes amples...

— Ton mari est sorti? dit Odette en touchant un miroir sur la commode.

— Albert est parti de bonne heure ce matin. Il ne revient pas déjeuner. Tu voulais lui parler?

— Je lui aurais demandé un renseignement.

— Tu es venue hier soir?

— Non.

Berthe ouvrit la fenêtre et sortit de la chambre, derrière Odette.

— La concierge m'avait dit...

— Ah! c'est vrai! fit Odette avec une exclamation forcée. Je n'y songeais plus... Vous étiez sortis.

— Moi, j'étais rentrée. Maintenant je rentre toujours à six heures. Je trouve qu'il vaut mieux se reposer avant le dîner.

Sous les marronniers, des femmes en toilettes fraîches passaient d'une nappe d'ombre à une clarté de soleil. Dans la pénombre des toiles, à la devanture d'une boutique, des chatoiements coulaient sur les cuivres et les vitres. Au mouvement des voitures comme plus facile, joyeux et brillant, aux regards, à une ombrelle vive, on sentait s'épanouir ce printemps de la ville, qui est dans le cœur.

— Tes parents ne savent rien, dit Berthe.

— Mon frère seul a compris. Je ne croyais pas si facile de cacher un tel drame à ses parents. J'attends. Il vaut mieux attendre. Philippe n'a jamais été plus charmant. Nous avons l'air d'avoir tout oublié. Nous vivons dans un mensonge qui ne trompe ni l'un ni l'autre.

— Il ne continue plus à la... voir? dit Berthe à mi-voix, écartant de la main une fillette qui leur offrait des bouquets.

— Vois-tu, répondit Odette avec une exaltation soudaine, les hommes sont abominables!... Tous!... Tu m'entends!... Tous!... On croit les connaître!

— Autrefois, avant de découvrir... Tu n'as rien soupçonné?... Est-ce qu'il paraissait préoccupé, silencieux?

— Tu nous as vus! dit Odette. Étions-nous un ménage assez uni! pas un désaccord, pas

un nuage pendant cinq ans. Il avait pour moi des attentions exquises. Il ne pouvait pas me quitter deux jours! Si tu lisais les lettres qu'il m'a écrites de Valence!... Je sais bien qu'il m'aime! au fond, il n'aime que moi. Et pourquoi ne m'aimerait-il pas? dit-elle tout à coup, détournant vers un passant ses yeux mobiles et un peu hagards. Est-ce que je ne suis pas belle? Ah! si j'écoutais les autres!

— Quelles raisons donne-t-il? dit Berthe. Il doit bien essayer de se justifier.

— Il dit que je ne pensais pas assez à lui, à son art, que je le délaissais...

— Ah! fit Berthe avec intérêt, le visage sérieux et méditatif, parce qu'elle songeait à Albert. Il dit...

— Ce sont des raisons ridicules! fit Odette avec emportement. Des raisons inventées. Les hommes sont très habiles pour trouver de belles excuses à leur ignominie. Ils emploient tout leur esprit à dissimuler leur vraie nature. On dirait même qu'ils n'ont d'esprit que pour se cacher.

Berthe aurait voulu ressentir plus de pitié, et trouver au moins une parole consolante pour sa cousine, qu'elle ne reconnaissait plus avec cette exaltation fantasque, ces accès de désespoir et de haine, soudain interrompus par un air de défi, de hauteur, de contentement; mais auprès de cet être en désarroi, elle éprouvait un sentiment d'insécurité qui la glaçait.

Cette promenade lui pesait, mais elle continuait à questionner Odette.

— Est-ce que Philippe sort, le matin?

— Il est sorti ce matin. Il est allé chez Naudin.

Elle répéta, comme se parlant à elle-même :

— Il m'a dit qu'il allait chez Naudin.

Soudain, l'air inquiet et distrait :

— Je crois que je n'irai pas au Bois, dit Odette... Je n'ai pas le temps... Que je suis sotte! reprit-elle sur un ton subitement simple et enjoué, ce matin Marguerite m'attend. Tu m'excuseras. Crois-tu que je suis étourdie! dit-elle en levant son ombrelle pour arrêter une voiture. Justement, elle m'a dit hier qu'on opérait sa mère.

Odette expliqua longuement à Berthe par quelle suite de circonstances elle devait voir Marguerite. On sentait qu'elle imaginait tous les détails; et Berthe remarqua cette étrange disposition au mensonge qui se manifestait depuis quelque temps chez sa cousine.

Berthe continua sa promenade jusqu'au Bois de Boulogne.

Elle longeait un chemin de terre molle, et se retourna en entendant le trot d'un cheval. Elle traversa l'allée des voitures et suivit un sentier parmi les arbres. Un couple de promeneurs la précédait. L'ombrelle rouge de la femme s'élevait dans les feuillages avec un mouvement altier, et l'homme marchait sur le bord du sentier, à pas discrets, attentif, la tête un peu inclinée. Berthe s'assit sur

un banc. Des taches de soleil brillaient sur les fourrés menus ; on apercevait à travers les branches une file d'attelages mouvants. Elle reprit sa promenade. Une pièce d'eau miroitait entre des troncs nus. Au détour d'un chemin, elle reconnut la haute ombrelle rouge, dominatrice, et la démarche recueillie des amoureux. Le sentiment de tristesse qui lui venait de sa conversation avec Odette s'accrut pendant qu'elle regardait ce couple.

Elle avait vu, chez un homme, ce visage doux, coquet, ce pas soumis, et elle avait connu cet éclat, cette confiance légère que donne la sensation de charmer. « Maintenant, se dit-elle, je suis appauvrie, usée par un regard impitoyable. Ces mêmes yeux, que j'ai vu éblouis de moi, qui m'avaient parée, me scrutent, comme pour défaire leur œuvre, chercher ma faiblesse, et me rejeter au plus bas de moi-même. »

Elle s'assit, songeant :

« Autrefois, il me disait : « Que vous êtes forte ! » Mais c'est lui qui est fort, jusqu'à la cruauté. Sa vie lui suffit. Il n'a pas besoin de moi. Je lui pèse peut-être. C'est moi qui suis faible, et qui demande du secours. Comment pourrait-il m'aimer encore, quand je suis si différente ? »

Elle se leva et revint sur ses pas. Mais elle quitta le chemin qui longeait la grande allée, comme si la vue des passants lui était pénible ; elle prit un sentier à travers le bois, atteignit une pelouse où jouaient des enfants, et s'arrêta un moment pour contempler les plus petits, qui sont

dans un autre monde; puis elle retourna à la maison.

Elle déjeuna seule.

Après son repas, elle resta dans le salon, regardant autour d'elle. Elle ôta du doigt un peu de poussière au bord d'un vase, souleva un coussin... Cette pièce lui déplaisait.

Elle sonna Hugot.

— Vous déjeunez? dit-elle en l'apercevant. Puisque vous êtes là... attendez...; voulez-vous simplement porter le canapé dans ce coin...

— C'est cela... fit-elle, suivant le meuble que le domestique transportait et qu'elle touchait du bout des doigts comme pour aider à le soulever. Voilà... allez déjeuner... Merci.

Mais elle fit encore pousser la table contre le mur, déplacer le tapis, rapprocher deux fauteuils de la cheminée.

— Très bien... Merci... Allez déjeuner.

Elle s'assit sur le tabouret du piano et regarda le salon.

Elle remarqua un vide sous le portrait de M. Pacaris et y plaça une petite table avec un vase bleu. « Trop maigre, » se dit-elle.

Les meubles avaient plus d'importance dans un endroit nouveau, et elle voyait leur laideur. « Et puis ces grandes portes stupides! Avec ces grandes portes, il n'y a rien à faire!... C'était mieux avant, » se dit-elle, marchant à travers le salon en désordre, et elle passa dans sa chambre.

En ouvrant son armoire, elle fit tomber une

boîte d'épingles. Elle s'assit sur son lit et versa le contenu de la boîte sur le couvre-pied. Elle prenait les épingles une à une et les plaçait selon leur dimension dans de petites cases, songeant : « Il me manque une amie... J'aime beaucoup Alice, mais elle n'est pas mariée. Elle ne me comprendrait pas ; elle serait seulement curieuse... Odette ?... Elle reconnaîtrait tout de suite son propre malheur, en triomphant... Avec les autres femmes, même Charlotte si gentille, on sent qu'il faut surveiller ses paroles ; il faut taire, surtout, le grand secret de la maison. Toutes vous épient, sans le vouloir, avec des airs affectueux. Un mot sincère, un regard un peu triste, est recueilli avidement, presque avec joie, comme un aveu de défaite, une sorte de honte. »

Elle s'assit devant sa table à écrire pour noter les sortes d'épingles qui lui manquaient. En feuilletant un carnet, elle s'aperçut que madame Roinart recevait ce jour-là. Elle ouvrit son tiroir jusqu'au fond et commença à ramasser des timbres éparpillés.

Il lui semblait qu'elle éprouverait un grand repos à ranger sa chambre tout le jour, mais il fallait rendre visite à madame Roinart. Elle se leva pour appeler Élisabeth. Quand elle fut debout, elle se sentit lasse, et décida de rester à la maison. Elle ôta sa robe et se couvrit les épaules d'un mantelet de dentelle ; puis elle ouvrit son armoire à glace, prit un coffret, en sortit tous ses gants et tria les meilleures paires.

Une tasse était restée sur la table. Machinalement, elle emporta le plateau dans la cuisine, comme faisait madame Degouy, qui remettait ainsi les objets à leur place. Berthe reconnut le geste maternel inconsciemment reproduit et songea : « Pauvre maman ! Je l'ai souvent tourmentée, et voilà que je lui ressemble. »

Berthe n'avait pas vu sa mère depuis plusieurs jours. « Je vais aller chez maman, aujourd'hui, » se dit-elle en se promettant de lui faire une longue visite, d'être bonne, pour racheter ses duretés d'enfant.

Elle résolut d'aller d'abord chez madame Roinart et puis chez Prom. « J'irai aussi chez Viel pour le parfum, » se dit-elle en consultant un calepin.

Devant la psyché, elle fut surprise par sa pâleur. « Est-ce que je ne suis pas changée, moins jolie ? » se dit-elle en approchant son visage de la glace. Elle tâchait de se détacher de son impression coutumière, de se voir comme une étrangère qu'elle apercevrait tout à coup. D'une main, elle abaissa ses cheveux sur son front, imitant la coiffure qu'elle portait l'année dernière, et, les yeux à demi fermés, s'éloignant un peu, comme pour reculer dans le passé, elle cherchait à ressaisir l'image qu'elle voyait autrefois dans ce miroir.

Puis, assise devant sa coiffeuse, avec un air sérieux, elle passa un morceau de ouate humide sur sa figure.

— Vous me donnerez mes bottines beiges, dit-

elle à Élisabeth sans se retourner, en effaçant la poudre sur ses joues.

Les bras nus, elle mettait son chapeau, arrangeait une mèche, les yeux toujours fixés sur la glace, et, par ces soins, sous les reflets de la toilette, elle reprenait confiance dans sa beauté.

« Est-ce possible que madame Roinart ait eu un amant ! songeait-elle. Son mari n'a rien su... Cette vieille dame, si vénérable dans son beau salon ! » Et elle se rappelait avec quel accent de respect on disait chez les Quatrefage : « Madame Roinart. »

*
* *

Encore pénétré d'un rêve dont il venait de s'éveiller, un matin, à huit heures, Albert déjeunait dans sa salle à manger, la fenêtre ouverte. Il voyait sur une vitre le soleil se refléter, avec l'image du domestique des Cachin, qui ouvrait les volets de l'hôtel. Il avait rêvé qu'il était écolier et que l'année finissait sans qu'il eût préparé son examen. Même éveillé, il conservait, de cette inquiétude ancienne, un sentiment de remords. « Que l'enfant est vivace en nous ! » se dit-il. Il lui semblait, en ce moment, qu'il n'avait rien accompli de sérieux depuis l'âge des examens, et que son temps se passait dans le jeu et une fantaisie cou-

pable. Pourtant, on lui attribuait une grande situation. Blanchemin lui disait : « Vous serez bâtonnier ! » « Il faut qu'on me le dise ! pensait Albert. Il me semble que tout cela s'est réalisé en dehors de moi, et presque malgré moi. »

Quand il entra dans son bureau, situé au nord et très sombre, il respira avec lassitude l'odeur écœurante et froide du travail. Il s'assit devant sa table, l'air pressé, serra la main de Vagnièze du bout des doigts, et jeta les yeux sur un amas de lettres.

— Allons ! travaillons ! fit-il, et il plissa son front, avec une expression d'effort, pour noyer dans l'action ce dégoût matinal.

Mais il se leva aussitôt.

— Dites-moi l'essentiel, fit-il.

Il ne parvenait à fixer son attention qu'en parlant ou en écoutant, très prompt d'ailleurs à saisir l'idée utile, tandis qu'il marchait dans la pièce en se représentant le visage d'un juge qu'il croyait connaître.

— Nous n'avons pas de rendez-vous ce matin ? dit-il.

Il pensait à la belle matinée entrevue en déjeunant, et songea à se délasser par une flânerie sur les quais.

— Téléphonez à la banque Parisienne ; vous demanderez si Hogaire peut me recevoir.

— Il paraît qu'il sera ministre, dit Vagnièze.

— On le dit, fit Albert, qui prit une cigarette, quoique d'ordinaire il évitât de fumer le matin.

Il se dirigeait vers la Seine. La journée s'annonçait chaude.

A vingt ans, par des matinées semblables, il avait souvent quitté son travail pour humer à travers les rues l'approche de l'été et une senteur d'amour, dans la première verdure des jardins, les petites charrettes de narcisses, les passantes. Cette jeune ardeur des sens, transformée en activité, se concentrait aujourd'hui sur son entretien avec Hogaire, qu'il évoquait par avance, marchant toujours plus vite, sans rien voir autour de lui ; il sauta dans une automobile qui ralentissait, et donna l'adresse de la Banque.

*
* *

Un dimanche, après une promenade, Albert se lavait les mains en se regardant dans la glace, les sourcils froncés. Il sortit de nouveau pour chercher le feuilleton de Faguet, et retourna au salon.

— Je vois que tu ne penses pas à ce que tu lis, lui dit Berthe.

— C'est vrai, je pense à la mort de ce pauvre Saviot.

— Tu l'avais connu autrefois? dit Berthe.

— Je l'avais connu au lycée. Tu l'as vu chez les Blanchemin. Ce jour-là, je lui ai dit : « Prenez garde, ces machines sont dangereuses. » Il se croyait prudent... La vérité, c'est qu'il ne songeait pas à la mort.

Albert se leva et s'approcha de la bibliothèque.

— Je voudrais trouver une phrase de Schopenhauer... Elle me plaît beaucoup... La voilà, dit-il en s'asseyant dans son fauteuil, et, cessant de feuilleter le volume, il lut : « Voyez votre chien, « comme il est là, devant vous, paisible et joyeux! « Des milliers de chiens ont dû mourir pour que « celui-là pût vivre. Mais la mort de ces milliers « n'a entamé en rien l'idée de l'espèce. Voilà pour- « quoi ce chien est si vif, si plein de force, qu'il « semble que ce soit son premier jour et qu'il n'en « aura jamais un dernier, et que dans ses yeux « brille le principe indestructible qui est en lui. « Ce qui est mort n'est pas le chien; c'est son « ombre, son image, telle que les conçoit notre « manière de connaître, soumise aux conditions du « temps. »

Après un silence, Albert abaissa le volume sur ses genoux et dit :

— Ceci doit nous suffire... On le sait, dans la force de l'âge, dans ces minutes où la vie, à son plus haut degré, nous découvre son éternité en travail... Mourir, qu'est-ce donc?

Il appuya sa tête au dossier du fauteuil, ferma les yeux, et dit :

— Oublier...

— Tais-toi! dit Berthe en couvrant de ses doigts les yeux d'Albert, pour effacer cette image effrayante. Mon Dieu! si cela arrivait!... Mais je mourrais!... Tu es ma vie!...

A demi agenouillée, elle se penchait sur Albert et touchait ses bras, son épaule, comme pour mieux s'assurer de sa présence.

— Nous sommes si unis! dit-elle; si tu mourais... mais, tout simplement, je ne pourrais plus respirer... Ce n'est pas de chagrin que je mourrais... Je ne penserais plus... Je n'existerais pas.

Elle pressait les mains d'Albert en le regardant avec une expression ardente et un peu inquiète, et reprit :

— C'est étrange... Tu es mêlé à moi si complètement que je ne pourrais plus vivre hors de toi, et pourtant il me semble par moments que je ne t'ai jamais bien tenu dans mes bras... Jamais bien regardé dans les yeux... La journée passe... On songe à une note à payer, à une lettre en retard, on sort... Il faudrait s'arrêter quelquefois... Sentir qu'on s'aime... le dire... Dire une phrase vraiment intime qui contienne tout l'amour, qui donne tout le cœur, qui vous lie par-dessus la vie... Sans cela, on doute... Nous vivons un peu comme des gens qui ne s'aimeraient pas... Je ne suis même pas sûre que tu sois heureux... Non! tu n'es pas heureux!... Tu n'aurais pas pu me parler ainsi de ta mort! Vois-tu, si tu mourais, cette pensée me resterait, cette torture... Je me dirais : « Je ne l'ai pas rendu heureux!... »

— Je te parle de ma mort, dit Albert en baissant les yeux, et tu ne penses qu'à toi, à mon amour pour toi.

— Que veux-tu dire?

— Rien, dit Albert, en se levant.

— Où vas-tu? Attends. Nous allons prendre le thé. Tu peux bien rester avec moi le dimanche?

Albert s'assit; Berthe approcha un fauteuil et reprit :

— Je pensais... c'est une réflexion d'Odette qui m'est revenue à l'esprit, ce matin... Il me semble que nous sommes séparés — matériellement séparés — par des intérêts trop différents. Tu as ton travail, qui est très captivant... Je ne te le reproche pas... Mais pourquoi la femme est-elle tenue éloignée des préoccupations continuelles de l'homme, de tout ce qui remplit sa journée, sa pensée, son regard? Oui, quand tu me regardes, je devine tes yeux distraits par un souci que je ne connais pas. Raconte-moi tes affaires...

— Mes affaires sont très spéciales, dit Albert avec une grimace. Il faut être un homme, un pauvre homme abruti, pour s'y intéresser.

— Ce qui t'intéresse ne m'ennuiera jamais... Tu n'as pas besoin de me parler de tous tes procès, mais il y en a beaucoup que je comprendrais... Je suis sûre que je t'aiderais quelquefois... Les femmes ont souvent plus de jugement que les hommes, plus d'intuition. On dit qu'elles sont frivoles...

Berthe s'interrompit en voyant Hugot entrer dans le salon. Il apportait le plateau du thé, qu'il posa sur la table, doucement, avec gravité.

Berthe reprit :

— On confine les femmes dans le ménage, les visites, les toilettes... Chacun vit dans sa propre sphère impénétrable.

— Tu te figures que mon métier m'amuse! dit Albert; laisse-moi l'oublier. Allons! fit-il en se redressant dans son fauteuil pour prendre la tasse que lui tendait Berthe, ne gâtons pas ce bon goûter avec des souvenirs de jurisprudence.

Il porta la tasse à ses lèvres.

— Ce n'est pas le même, fit-il, le regard réfléchi. Je suis sûr qu'on ne l'a pas acheté au Royal.

— Si, c'est le même.

— Les Quatrefage ont un thé délicieux, dit Albert en étalant la confiture d'oranges sur un biscuit beurré, qu'il savourait par avance, la bouche entr'ouverte.

Ranimé par cette collation, instinctivement, il se leva et se dirigea vers la porte de son bureau.

— Tu vas travailler?

— Oui, un moment, avant le dîner...

— L'affaire Panthèse, dit Berthe.

— Comment connais-tu l'affaire Panthèse?

— Tu en as parlé pendant une heure avec Marion devant moi.

Elle ferma la porte et reprit :

— Eh bien! raconte-moi l'affaire Panthèse.

— Tu es ridicule, dit Albert en souriant. C'est une histoire très compliquée. Il me faudrait deux heures pour t'expliquer cet embrouillamini.

— Raconte-moi cette histoire, tout bonnement, comme si j'étais un homme.

— Eh bien! voilà! dit Albert sur un ton rapide et indifférent. Madame Panthèse était orpheline avant son mariage. Ses parents lui avaient laissé une fortune de deux cent mille francs, qu'elle apporta en dot à son mari. Panthèse a placé cet argent dans une petite industrie de gravures, que son frère, Paul Panthèse, possède en Russie. J'ai oublié de dire que madame Panthèse s'était mariée sans contrat.

— Tu disais à Marion qu'il avait emmené sa femme à Vienne.

— C'est un détail, fit Albert avec impatience; laissons cela, veux-tu ; j'ai besoin de travailler.

— Je t'assure que l'histoire est très claire jusqu'ici.

— Certainement tu comprendras sans difficulté l'anecdote des fourrures et les malheurs de madame Panthèse.

— Ne cherche pas ce que je comprends... Raconte, dit Berthe, en ramenant Albert vers son fauteuil.

Il reprit son récit. Berthe l'écoutait attentivement avec un petit mouvement de tête approbatif. Mais, en parlant, il se souvint de l'objection de Marion au sujet du privilège. Il savait que si Berthe entendait le sens des mots, elle ne pouvait en percevoir toute la portée. Il fallait connaître la thèse de Catois, le jugement de la sixième chambre, la discussion Vergniol et Ques-

nel, et considérer la question, comme lui, à travers une suite de textes et de controverses qui en modifiaient les éléments.

— Nous sommes ridicules, dit-il.

— Je comprends très bien.

— Non. Tu ne peux pas me comprendre. C'est d'ailleurs tout naturel.

— Je te répéterai mot pour mot ce que tu m'as dit : « M. Panthèse a mis les deux cent mille francs de sa femme dans la Société Paul Panthèse. La Société a été dissoute à l'amiable, avant la demande en divorce de madame Panthèse. M. Paul Panthèse s'est reconnu débiteur de deux cent mille francs, et il a donné en garantie son fonds de commerce. »

— Tu répètes des paroles qui n'ont aucun sens pour toi.

— Tu es vexé, parce que tu vois que j'ai compris...

— Non, fit Albert d'un ton irrité, tu n'as rien compris parce qu'il te manque des notions indispensables sur le privilège, la vente, les formalités de nantissement. C'est tout naturel. Je te reproche seulement ton air d'assurance. Je vais te dire le point intéressant de toute cette affaire, où tu ne vois que des déboires conjugaux : peut-on soutenir que le privilège est valable?

— Oui, le privilège est valable.

— Crois-tu m'impressionner avec ces façons imperturbables! cria Albert en marchant à travers la pièce. Il y a des moments où tu me parais sotte!

Il s'arrêta, les poings crispés, le visage douloureux, et dit, la voix sourde et rageuse :

— Je ne peux pas supporter que tu sois sotte!

Il reprit sa marche, puis s'assit au fond du salon. Comme s'il s'adressait à un témoin de cette scène, il se tourna vers une chaise, et dit, avec des gestes passionnés :

— On pardonne une sottise à un ami. Mais on ne pardonne rien à sa femme. On veut qu'elle soit un monde, votre monde! On veut qu'elle partage même vos idées! On ferait plutôt éclater sa petite tête!... J'ai connu un professeur de droit constitutionnel qui a rendu sa femme folle, littéralement folle, en la gavant d'histoire constitutionnelle. Si on épousait une paysanne, on ne lui demanderait rien. On ne lui parlerait pas... On serait moins seul.

Il se leva et poursuivit :

— L'ignorance d'une femme ferait frémir, si on pouvait la concevoir... On n'ose pas soulever le voile. Il faudrait poser une question trop simple. Je n'en vois pas d'assez facile... Voyons... Une question pour un enfant... Que disait M. Jourdain? « Apprenez-moi quand il y a lune et quand il n'y en a point. »

Albert s'approcha de Berthe, qui reculait vers la fenêtre.

— C'est cela, apprends-moi pourquoi la lune n'est pas toujours ronde?

Berthe haussa les épaules et passa derrière le canapé.

— Je parle sérieusement. Je suis persuadé que tu n'en sais rien.

Il se rapprocha encore de Berthe, qui détourna la tête, les yeux baissés.

— C'est une expérience, dit-il. Je serais curieux de savoir ce que tu peux supposer.

Berthe s'arrêta devant la cheminée. Elle faisait effort pour écouter le bruit de la pendule. « Je serai calme, se disait-elle, fixant sa pensée sur les idées qui lui traversaient la tête, pour éviter d'entendre la voix d'Albert. Chez les Quatrefage, c'est un horloger qui règle les pendules tous les quinze jours... Les Bonifas n'ont pas vendu la pendule de leur salon... Ils auraient pu la vendre très cher. »

— Tu as bien remarqué qu'il y a des nuits sans lune?

— Je ne te connaissais pas tant de goût pour l'astronomie, dit Berthe doucement, en touchant la surface froide du marbre.

Elle se dit : « Je serai calme...; l'année dernière je n'aurais pas été si patiente... J'aurais déjà lancé ce vase. » Mais aussitôt, comme si cette image eût déterminé une explosion nerveuse, elle cria :

— Tu m'ennuies!... idiot!...

Et, se jetant dans un fauteuil, elle cacha son visage dans ses mains.

— Ton procès m'est bien égal! dit-elle entre ses sanglots. Je t'en parlais pour te faire plaisir...

— Pardon, dit Albert vivement, en l'entourant de ses bras. J'ai été brusque... absurde... Je plaisantais... Tu avais un petit air qui m'agaçait... Ce n'est rien... J'ai dit n'importe quoi... Vraiment, je ne sais plus du tout ce que j'ai dit...

Étouffée de larmes, elle reprit son souffle pour crier :

— Je ne suis pas savante!... je le sais bien!

— Qu'est-ce que cela fait, dit Albert avec tendresse, en la prenant sur ses genoux, ce que tu sais... ce que tu dis... ce que nous disons...

Avec une recrudescence de désespoir, une plainte aiguë d'enfant effrayé par sa blessure, elle s'écriait :

— Moi... je n'avais que mon cœur!... mon amour!

Il la berçait en caressant sa tête, sans pouvoir endormir ce chagrin inconsolable.

— Ce que j'aime en toi, dit-il, c'est tout autre chose... c'est bien davantage...

Il voulait expliquer son amour, mais il ne trouvait que ces mots :

— C'est la femme que tu es.

*
* *

Attendant Aimé Chérix, qu'il devait rejoindre à deux heures, Albert entra dans la bibliothèque du Palais et tira de sa serviette les notes qu'il

écrivait en lettres bien formées, pour les distinguer de loin, et qu'il gardait devant lui en plaidant, quoiqu'il n'y posât jamais les yeux. Il replia ces papiers et aperçut Guillemot qui s'avançait vers lui.

— Une belle dame vous demande, dit Guillemot à voix basse, en essuyant l'intérieur de son faux col avec son mouchoir parfumé.

— Une belle dame? dit Albert.

— Madame Castagné. Elle vous attend dans le vestibule.

Odette se tenait près d'une fenêtre, très droite, l'air tragique avec son maintien plein de réserve.

— Est-ce que je peux vous parler? dit-elle rapidement, sans sourire, en jetant autour d'elle un regard préoccupé.

— Nous trouverons un banc dans le couloir, dit Albert, qui s'arrêta près de la porte pour laisser passer Odette.

— C'est un monde, ce bâtiment, dit Odette sur un ton subitement gracieux et léger. Je passais par le boulevard Saint-Michel, et j'ai pensé que vous étiez peut-être au Palais... J'ai rencontré M. Guillemot, qui m'a proposé très gentiment de me conduire, et nous vous avons cherché dans tous les coins... C'est curieux de voir ces hommes en robe... Il fait frais, ici, quand on vient du dehors...

Odette s'assit sur un banc, auprès d'Albert.

— Je ne vous avais jamais vu dans ce costume,

dit-elle, les yeux baissés... Il vous va très bien... On ne vous trouve plus chez vous...

— Je suis presque tous les jours chez moi à cinq heures, dit Albert. Hier, en effet, je suis rentré tard... Je crois que vous êtes venue?

— Je voulais vous demander un conseil pour mon divorce, dit Odette vivement.

— Vous êtes résolue à divorcer?

— Je veux me renseigner d'abord. Je n'ai aucune idée des formalités.

— Je crois que vous prenez là un bon parti, dit Albert en adressant un sourire à Aimé Chérix, qui l'observait de loin.

— Vous trouvez cela juste! fit Odette, agitant son ombrelle d'une main fébrile. Moi, je serai condamnée à la solitude! à la pauvreté! Suis-je donc la coupable, pour être punie?

— Est-ce que vous aimez encore votre mari? dit Albert.

Odette regarda Albert avec une étrange expression fixe, et comme souriante.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-elle lentement.

Puis elle abaissa les yeux, d'un air songeur, et regarda le pantalon d'Albert qui apparaissait entre les pans de sa robe.

Il murmura d'une voix un peu troublée :

— Je vous le demande... parce que c'est un point de vue à considérer...

Il reprit, sur un ton dégagé et net :

— D'abord, il faut obtenir l'autorisation du pré-

sident du Tribunal civil. Vous présentez votre requête, personnellement, au président.

— Il faut voir le président? dit Odette, d'un air distrait, en observant deux avocats qui causaient avec une jeune femme.

Elle ajouta :

— Il y a beaucoup de femmes ici...

— Il y a même des femmes qui plaident.

— Elles ont raison. Il faut apprendre à se passer des hommes... M. Guillemot m'a dit que vous étiez un avocat remarquable. Cela m'amuserait de vous entendre. Où plaidez-vous?

— Cela dépend des jours. Tout à l'heure, je vais plaider à la troisième chambre... Cette porte, là-bas, où vous apercevez le monsieur qui vient de passer devant nous.

— Il nous regarde... Il a l'air de vous attendre.

— Oui. C'est mon client.

— Je vous retiens, pardon, dit Odette en se levant. Alors? Je pourrai entrer dans cette salle? Je vous entendrai?

— Je vous assure que ce n'est pas intéressant...

— Si, cela me fera plaisir. Je ne suis pas sûre de vous revoir, parce qu'il faut que je parte à quatre heures... Ah! dites-moi, fit-elle en retenant la main d'Albert dans la sienne, nous allons à la générale de Nicollier. Il paraît que sa pièce est très bien. Nous avons deux places pour vous dans notre loge... Venez... Je serai contente de vous voir... C'est lundi, à deux heures.

— L'après-midi, chère amie, je suis un captif.

— Pas un jour de répit!

— Quel est le numéro de votre loge?

— Je ne m'en souviens plus... Écoutez... Je passerai chez vous demain soir... Ce n'est pas la peine d'en parler à Berthe... Je préfère le lui demander moi-même... Ne dites pas que je vous ai vu... C'est inutile...

Elle ajouta en souriant :

— Je vous expliquerai... de petites choses...

Et elle s'éloigna rapidement, jetant les yeux vers Aimé Chérix.

Quand il eut achevé sa plaidorie, debout à son banc, Albert tourna la tête vers le fond de la salle, et s'aperçut qu'Odette venait de partir. Il rangea les pièces de son dossier et retira certains documents qu'il jugeait inutile de remettre au président. Aimé Chérix s'approcha d'Albert et lui serra la main; sans parler, les deux hommes quittèrent la salle.

— Nous aurons le jugement vendredi, dit Albert, lorsque la porte se referma derrière eux. J'ai insisté, lorsque j'ai vu qu'il devenait mordant...

Il s'interrompit pour répondre à la question d'un collègue, qui l'arrêtait en lui serrant la main; et il s'appesantit sur le renseignement qu'on lui demandait, avec une grande abondance de paroles, les yeux brillants, encore échauffé par l'excitation d'un discours dont il était satisfait.

Devant la porte du vestiaire, Aimé Chérix lui dit :

— Est-ce que je peux vous offrir ma voiture?

— Merci, je préfère rentrer à pied.

En chemin, il songeait à Odette. « On la sent inquiète, se disait-il ; quel singulier regard farouche et fiévreux... Elle n'avait rien à me dire, en somme... On ne reconnaîtrait jamais la jeune fille, autrefois si timide, si froide même, ni la femme si passionnément maternelle de l'année dernière. »

Il marchait plus vite, et continuait à penser à Odette en formulant des réflexions qu'il voulait dire à Berthe : « Elle a été secouée par le désespoir. Les larmes, la jalousie, un remous dans les bas-fonds du tempérament et des sens, ont fait surgir une passion tardive pour son mari... C'est une passion trouble, versatile, féroce, aigrie. Elle l'adore et le hait. Elle le tuera peut-être. Elle est comme étourdie par cette révolution de sa nature... Son regard s'est éclairé d'une expression bien captivante... Un homme y verrait facilement de l'amour... Inconsciemment, elle est prête à reporter sur le premier venu un sentiment mal fixé, plein d'ardeur et de sursauts. Ces deux êtres seraient liés par une méprise bizarre. »

Lorsque Albert entra dans le salon, Berthe écrivait une lettre. Elle se tourna vers lui et dit en souriant :

— Je réponds aux Dutrieux que nous n'irons

pas chez eux. Je dis que je suis fatiguée, tout simplement.

— Réponds la même chose à madame de Solanet, dit Albert en jetant les yeux sur le buvard de Berthe. J'ai vu Odette aujourd'hui.

— Tu as vu Odette? dit Berthe avec une légère contraction du visage.

Elle rangea lentement des papiers sur son bureau, la tête un peu penchée.

— Oui, j'ai vu Odette, dit Albert, en cherchant du regard les yeux de Berthe.

— Où l'as-tu rencontrée?

Elle toucha le couvercle de l'encrier, les yeux baissés.

— Elle est venue au Palais.

— Elle pourrait te voir ici. Elle vient assez souvent.

Albert s'approcha de Berthe, qui détourna la tête pour essuyer sa plume, l'air absorbé, fuyant, et comme honteux.

— Elle a besoin de me parler pour son divorce. C'est tout naturel.

Les yeux fixés sur Berthe, et comme pour défier le sentiment qu'il devinait en elle et qui l'irritait, il dit sèchement :

— Elle m'a proposé deux places dans leur loge pour la pièce de Nicollier. La générale est lundi, à deux heures. D'ailleurs, elle viendra demain te les offrir.

— Je n'y tiens pas. Je ne veux pas aller au théâtre sans toi.

— J'irai peut-être, dit Albert.

— Tu es libre, dans la journée? C'est la première fois, je crois, depuis notre mariage.

— Cet événement n'a pas l'air de te réjouir. La pièce de Nicollier est très belle. Lundi, j'ai peu de travail.

Il s'assit dans un fauteuil, l'air sombre.

Il découvrait subitement le caractère équivoque de ses relations avec Odette, et il constatait le merveilleux instinct de l'amour inquiet, qui le perçait toujours. Mais il considérait seulement l'exaspération que lui causait ce soupçon et le retour de cette susceptibilité, qu'il reprochait à Berthe, et qui lui rendait, en ce moment, toute sa personne déplaisante. « Que cet esprit ombrageux est insupportable! se disait-il. Je voulais lui parler d'Odette. Je n'ai de plaisir à parler qu'avec elle... Je voudrais lui apporter toutes mes pensées... et il faut me taire. Un rien éveille ses craintes ridicules... Les mots les plus innocents et les plus confiants sont suspectés. L'entretien est tout de suite tendu, épineux... »

« Il faut me taire! » se répétait Albert en se levant, avec un mouvement d'impatience qu'il refréna.

Il regarda Berthe, et dit, l'air irrité :

— Tu as mauvaise mine.

Elle jeta les yeux vers la glace.

— Il ne s'agit pas de ta beauté; c'est ta santé qui me préoccupe. Je dirai à Natte de venir. Il

faut peut-être que tu suives un régime. Le mois de juillet à Paris te fatiguera... Tu pourrais aller à Noizic? L'air natal est un bon remède.

— Et toi?

— J'irai te rejoindre au mois d'août.

— Non, j'aime mieux rester à Paris, dit Berthe.

Albert entra dans son cabinet. Un lourd véhicule passait dans la rue. Il ferma la fenêtre.

— Dites donc, Vagnièze, fit-il en prenant, sur son bureau, une lettre qu'il garda à la main sans l'ouvrir, vous choisirez votre moment pour vos vacances. Je ne peux pas quitter Paris cet été... Vous retournez à Sare?

Il s'assit, et reprit :

— J'ai passé un jour à Sare, il y a dix ans. Nous étions partis d'Olette...

Il éprouvait toujours le besoin de parler, après une plaidoirie satisfaisante, et celle d'aujourd'hui le contentait, bien qu'elle fût médiocre, parce qu'il avait réalisé un perfectionnement contraire à ses dispositions naturelles, et qui lui coûtait beaucoup d'efforts.

*
* *

Berthe se retourna vers les deux hommes assis au fond de la loge.

— Vous ne sortez pas? dit-elle.

— Ce n'est pas la peine, dit Castagné, l'entr'acte est fini.

Il avança vers Odette sa petite tête plaquée de cheveux blonds, et lui dit avec empressement :

— Reculez-vous si vous êtes trop gênée...

— Je me lève un instant, dit Albert, qui heurta de sa jambe engourdie le siège de Castagné.

Il resta debout derrière Berthe et regarda la salle éclairée, qui se remplissait de spectateurs.

— C'est Hervieu qui est là-bas, à côté de la dame en bleu, dit-il, les yeux levés vers le balcon.

Castagné s'approcha d'Odette; avec le ton qu'il aurait pour distraire un enfant, il dit :

— Voyez-vous Hervieu... là-haut...? Il prend sa lorgnette dans sa main gantée, d'un petit geste sage. On dirait qu'il vous regarde.

Il se souleva pour jeter un coup d'œil dans une loge, mais la lumière s'éteignit et le silence se fit tout à coup.

Albert s'assit avec précaution et allongea la jambe sous la chaise de Castagné. Il se releva et regarda l'acteur, dont il ne reconnaissait pas la voix. S'asseyant de nouveau, il appuya la tête contre la paroi qui lui cachait le spectacle et fixa ses yeux sur le visage d'Odette, faiblement éclairé par un reflet de la scène.

Odette écoutait avec attention, puis subitement regardait son programme, et remuait comme si elle avait trop chaud.

Le visage tourné vers la scène, immobile, Berthe songeait : « Il n'écoute pas. Il la regarde. Il pense

elle, et elle est tout agitée par lui. J'ai l'air de ne pas m'en apercevoir. Ils ont convenu de se retrouver ici. Je le sais. Je l'ai permis... Je me sens au-dessus de ces enfants... Il me semble que je suis vieille, indulgente, et que je ne peux plus souffrir... Cette actrice a l'air de croire à ses larmes... Vraiment, on dirait qu'elle pleure... Ce drame est ridicule, pourtant!... Dans la salle, on pleure aussi... Ces gens ont vécu, et ils peuvent se prendre encore à des chansons!... Il suffit de leur parler d'amour et de vertu avec éloquence, et ils sont tout de suite émus... Ils applaudissent... Ils se mouchent... Les belles âmes! Mais au fond d'eux-mêmes, et de l'un à l'autre, et dans tous ces petits antres noirs, qu'est-ce qui se trame de sinistre et de réel?... »

Sitôt que le rideau fut refermé, Berthe se leva; passant derrière Odette, elle regarda le bas de sa robe, qu'elle croyait déchiré.

Albert se pencha vers Odette et dit gravement :

— C'est très beau.

— Vous ne voyez rien dans votre coin, dit Odette.

— J'entends, fit-il. On voit très bien en écoutant.

Castagné prit discrètement son chapeau de paille et murmura :

— Je vais saluer les Nicollier.

Berthe jeta les yeux sur Albert et Odette. Soudain, elle eut l'idée de sortir, de les laisser seuls, comme pour se convaincre de la sérénité de son

détachement, et aussi comme par une sorte de bravade cruelle.

Elle poussa doucement la porte de la loge.

Dans le couloir, surprise par la clarté du jour, elle se heurta à Castagné. Il regardait une jeune femme qui s'avançait vers lui, à petits pas gracieux, le teint éclatant sous un grand chapeau rose.

— Albert déteste bouger au théâtre, dit Berthe en répondant au sourire de Castagné.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? dit Castagné.

La porte d'une loge s'ouvrit. Un homme ventru émergea lentement et s'adossa au mur, les mains dans les poches, balançant sa tête chargée de barbe.

— C'est Cresson, dit Castagné à mi-voix.

Berthe observait le chapeau rose, et elle reconnut celui qu'elle avait voulu prendre lorsqu'elle choisit le sien. De nouveau, elle le regretta, quoiqu'il fût un peu étrange.

— Ne vous occupez pas de moi. Je reviens tout de suite, dit Berthe.

Elle s'éloigna rapidement, de peur qu'Albert ne la rejoignît. Resserrée dans une foule circulante, elle monta un petit escalier et parvint à un autre couloir, encombré de cette même foule où des gens de toutes catégories semblaient se connaître et se déplaçaient continuellement, sans qu'on pût discerner s'ils se fuyaient ou se cherchaient.

Revenant sur ses pas, Berthe s'arrêta en haut

de l'escalier, et, comme elle regardait vers le couloir inférieur, elle aperçut Castagné, appuyé sur la rampe. Il parlait avec la femme au chapeau rose.

« Qu'il a une sotte expression! » se dit Berthe.

Elle s'écarta devant un homme, vêtu d'un sordide costume marron, qui descendit lentement les marches en regardant la foule d'un air grognon et fier.

« Comme on devine la vanité dans tous ces hommes! songeait Berthe. Une vanité hargneuse et rentrée, ou épanouie. Leur figure change seulement quand ils parlent à une femme... Castagné aurait honte de son visage, s'il savait que je le vois... Ces mêmes gens en assemblée sont ravis par le spectacle d'un beau sacrifice!... Lui aussi, il admirait, se disait-elle en se rappelant la physionomie d'Albert quand il se pencha vers Odette. Est-ce que je le connais mieux que ces passants?... »

Elle se souvint du temps où, petite fille, elle s'échappait de ses bras, avec l'effroi de son baiser.

« Oui, je l'ai connu, se dit-elle, descendant l'escalier très vite, comme si elle fuyait encore une image détestée. J'ai vu autrefois le fond de sa nature. Il me trompe aujourd'hui, par son langage et une fausse noblesse. Cette froideur, qu'il me dépeint comme un progrès de l'amour, n'est que satiété et perversité... Pourquoi veut-il m'envoyer à Noizic?... Si j'entrais tout à coup dans la loge, je le trouverais là, lui-même, tel qu'il est pour une autre. »

« La porte est fermée! se dit-elle en s'arrêtant devant la loge. Ils ont fermé la porte! »

Un tourbillon d'images l'épouvanta.

« C'est fini. Je partirai... J'irai à Noizic... Je ne reviendrai plus... »

Une ouvreuse s'approchait; Berthe frappa à la porte en se disant : « Maintenant... je sais. »

— C'est toi? dit Odette. Tu n'as pas rencontré Albert? Il te cherche. Nous ne t'avions pas vue sortir. Il est parti tout de suite.

Berthe remarqua l'air empressé, inquiet, un peu humble de sa cousine. Avec un sentiment de pitié pour cette femme, et pour toutes les femmes, et comme si elle voulait se dégager d'un mauvais rêve, revenir à la réalité moins sombre, elle dit très vite en souriant :

— Je ne l'ai pas vu. Mais ce n'est pas surprenant; il y a tant de monde! Comme ces entr'actes sont longs! Il y a de drôles de gens dans ces couloirs. Beaucoup d'acteurs, je suis sûre... J'aurais voulu rencontrer Albert. Il m'aurait dit le nom des gens connus. Ton mari m'a montré Cresson.

Albert descendait l'escalier, lorsqu'il aperçut Castagné.

— As-tu rencontré Berthe? dit-il.

— Elle est sortie en même temps que moi, dit Castagné. Je viens de l'apercevoir; elle retournait vers la loge...

Albert entraîna Castagné dans une galerie déserte.

— Je voulais te parler, dit-il en s'approchant d'une fenêtre où apparaissait le fourmillement silencieux et noir d'une large rue. Odette n'a pas l'air satisfaite de toi.

— Ah! quelle femme! mon cher. Un jour, elle est charmante, comme cette après-midi, et puis, tout à coup, elle perd la tête. Nous avons des nuits infernales... Je n'ai pas dormi cette nuit. Elle s'est enfermée dans une chambre. J'ai cru qu'elle était morte... Je ne me doutais pas qu'une si douce jeune fille pouvait contenir cette furie!

— Tu as un peu excité cette furie. Tu vois encore madame de Boistelle. Tu n'as pas l'air de songer que tu es marié.

— Oui... Je suis marié. Pendant que je parlais à cette adorable petite Rossel — tu as remarqué ce Greuze en chapeau rose — j'apercevais dans ses yeux un effroi candide. Elle voyait en moi un homme marié. Moi, je n'avais pas plus conscience de cet homme que de la couleur de mes yeux. J'avais dix-huit ans...

— Tu devrais au moins songer à ta femme. Elle t'aime... Mais l'amour ne résiste pas toujours à de tels ébranlements.

— J'aime beaucoup Odette. Je te dirai même que je ne soupçonnais pas combien j'avais d'affection pour elle. Elle n'a pas le plus brûlant de mon cœur, mais elle en a le plus pur et le plus constant. Elle s'en contentait jusqu'ici. Sans cet aveu stupide, qui nous a perdus, nous serions très heureux.

— Es-tu bien certain que tes plaisirs valent tant d'ennuis, dit Albert, qui reprochait surtout à Castagné de négliger Odette pour une femme aussi ordinaire que madame de Boistelle.

— Tu m'amuses, dit Castagné en écoutant la sonnerie qui rappelait les spectateurs; tu me prêches la vertu comme à un enfant.

Il cherchait des yeux un chapeau rose, parmi les groupes qui regagnaient leur place, et, se rappelant le regard bleu, étonné et caressant, il reprit :

— Vois-tu, ce qui est vrai, ce qu'on regrette, un jour, quand on regrette la vie, c'est un joli commencement d'amour... Etre jeune, une fois encore!... Je le disais à cette petite : « Vous êtes peut-être mon dernier printemps! »

Une femme s'approcha pour leur ouvrir la porte de la loge.

— Tu te fatigues le cœur, dit Albert à voix basse.

Berthe se retourna vers les deux hommes, dans la loge obscure.

— Je t'ai cherchée, dit Albert à mi-voix en se penchant vers Berthe.

— Oui... je sais, dit Berthe, et elle garda dans sa main, sur ses genoux, la main d'Albert.

*
* *

— Jolie étoffe, dit le coupeur.

— Je la trouve trop claire, fit Albert en se regardant dans plusieurs glaces.

Il étendit un bras que l'homme examinait de près.

— Vous le mettrez au bord de la mer, dit l'homme, qui approcha son pauvre crâne du visage d'Albert pour piquer une épingle.

— Trop clair, dit Albert.

Sous cette lumière vive, dans ce costume neuf, maintenu devant ces glaces où il s'étudiait longuement, il se trouvait changé. Il voyait sur son visage blanchâtre cette grimace de fatigue qu'il avait parfois le matin en se réveillant, et qui restait maintenant fixée dans ses traits. « Pourtant, je ne me sens pas fatigué, » se dit-il.

Il traversa le magasin, toucha une étoffe en passant, puis sortit et descendit le boulevard dans le jour chaud et poussiéreux. En marchant, il effleurait du regard les gens assis devant les cafés et reconnut Raymond Quatrefage, qui se dressa d'une rangée de tables.

— Certes! mon cher!... Il y a longtemps... Vous allez prendre quelque chose, dit Quatrefage en appelant du geste un garçon. Il est vrai que je suis souvent en voyage... Je pars demain pour Londres.

Quatrefage avait engraissé. Sa nuque épaissie, ses joues gonflées, enveloppaient, comme d'une physionomie étrangère, son visage ancien, qu'on retrouvait dans ses yeux rieurs et sa petite moustache retroussée.

— Berthe va bien?

Albert buvait, les yeux fixés sur un couple assis en face de lui et dont il croyait reconnaître l'homme à la barbe grise coupée en carré.

— Berthe ne va pas bien, dit Albert en posant son verre. J'ai fait venir Natte, aujourd'hui... Rien de grave. J'attendais Natte à quatre heures. J'ai téléphoné chez mon tailleur; il n'est pas arrivé. Il a sûrement manqué son train; il en a un autre à six heures. C'est très gênant d'avoir un médecin qui habite hors Paris. Mais j'ai confiance en Natte. C'était un ami de mon père.

— Je le connais, dit Quatrefage. Je l'ai vu chez mon beau-frère... Ce jeune ménage traverse une crise, reprit Quatrefage de son air souriant. Je sais que vous êtes renseigné... Je vous dirai que je ne suis pas implacable à l'égard de Philippe, bien que ma sœur ait sujet de se plaindre.

Quatrefage, qui venait de faire participer Castagné à son huilerie de Médine, avait déclaré à sa sœur, quand elle lui avait confié ses malheurs, que le devoir d'une épouse à l'égard de ses parents, de son enfant, de l'humanité en général, l'obligeait à demeurer avec son mari et à pardonner.

— A mon sens, le mariage a pour objet exclusif de fonder une famille, poursuivit Quatrefage, qui voulait se convaincre de la sincérité du conseil qu'il avait donné à sa sœur. C'est une association indissoluble, qui intéresse surtout la société. Voilà pourquoi on demande aux parents d'approuver les

apports des époux : honorabilité, fortune, situation mondaine. C'est ainsi qu'on se marie chez nous. Mais lorsque les époux sont assortis selon ces principes, ils réclament l'amour : soyons conséquents !

Cette idée lui rappela une conversation avec sa mère, qui voulait le marier. La jeune fille lui plaisait, mais il n'avait pas le courage de rompre avec Bétine.

— Quelle singulière institution que le mariage, et quelle tristesse ! dit-il. On se querelle sans cesse, ou on se sépare, ou bien, ce qui est le plus navrant, l'amour se dessèche ; il fait place à la résignation, à l'habitude, et on croit s'aimer encore. Ce pauvre Moméjac était bien l'homme le plus laid du monde et, de plus, avare et toujours mécontent. Depuis sa mort, Mathilde est inconsolable. Quand elle dit que sa vie est brisée, elle a raison. Mais elle a tort de pleurer son mari : elle est affectée par un brusque changement d'existence.

— Je ne crois pas que l'habitude ait l'importance qu'on lui prête dans les relations conjugales, dit Albert. Avez-vous remarqué le coup d'œil que Boutin jette par moments sur les mains de sa femme ? Après trente ans, il n'est pas accoutumé à ces vilaines mains. L'homme ne s'habitue jamais à ce qu'il déteste, et, quand il aime, c'est pour un motif puissant, car il n'est pas dans sa nature de supporter volontiers un compagnon. Ce motif est difficile à discerner. Je sais que vous n'appréciez

dans l'amour que la passion... J'ai observé cette sorte d'amoureux. J'ai été frappé par les petits mensonges, les artifices, l'inquiétude, qui entretenaient leur sentiment, très vif, mais étriqué. Il ne m'a pas semblé que l'objet de tant de flamme fût placé très haut dans le cœur.

— Regardez ces vieux époux, reprit Albert à voix basse, désignant le couple qu'il avait remarqué. Ils n'ont pas échangé une parole depuis dix minutes. Ils sont fatigués par la ville. Le bruit les endort. J'imagine que dans leur village ils sont souvent silencieux, quand ils vont à la promenade. Ils n'ont plus rien à se dire, et ce silence vous fait pitié.

Il ajouta, avec l'accent d'une émotion soudaine, songeant à Berthe et à leur amour :

— Je vous dis que cette eau calme, et qui vous semble grise, contient dans ses profondeurs plus de vie que le caprice des vagues. C'est là que vous trouverez le secret de l'amour.

Quatrefage regarda l'homme, et cette figure à barbe grisonnante, coupée en carré, ce nez gros, ces yeux bons, un peu assoupis sous le canotier, lui rappelèrent la physionomie de Touché. Songeant au rapport de Touché et à la réponse de Bloch, il dit d'un air distrait et content :

— Ah! la vie est compliquée...

Sa pensée ramenée sur lui-même, il reprit, en regardant Albert avec intérêt :

— Oui... la vie est étrange !... Vous savez que j'ai acheté un château auprès de Paris : Chardeuil. Je vais à la campagne tous les soirs. Mon auto m'attend à partir de six heures, devant mon bureau ; une heure après, je suis transporté dans la paix des champs ; venez nous voir un jour. Bétine vous montrera sa roseraie. Elle a la passion des roses.

En parlant, il regardait, les yeux un peu grisés, et comme s'il correspondait à sa propre animation, ce mouvement de la rue qu'il aimait jusque dans ses tumultes, ce rapide passage des figures si individuelles, incessamment effacées et renaissantes dans l'inépuisable écoulement d'humanité.

— Il y a du fantastique dans ma vie, dit Quatrefage sur un ton de confidence rêveuse, et, emporté par son excitation, il chercha son porte-cigarettes ; mais, se rappelant qu'il s'interdisait de fumer, il tritura l'intérieur de sa poche de ses doigts fébriles. J'ai travaillé durement et très jeune, et je n'ai jamais pensé qu'à mes affaires. Il est permis de réussir quand on aime le travail. Pourtant le succès a quelque chose de surnaturel... On ne l'avoue pas... Mais quand on se souvient... Un jour, une idée vous est venue en tête, on ne sait comment. On a caressé un projet... Et puis cette usine, cette fourmilière a surgi... C'est très amusant, je vous assure, et un peu mystérieux. Je ne me suis jamais ennuyé et j'ai quarante ans...

— Je vous demande pardon, dit Albert, qui regardait fixement Quatrefage en guettant le moment

où il pourrait se lever. J'ai peur de manquer Natte.

Il s'éloigna, pressé de revoir Berthe, et monta dans une automobile.

« Que j'ai hâte d'être auprès d'elle! Comme elle m'attire toujours! » se dit-il, encore ému par l'idée de cet amour plein de calme félicité qu'il avait représenté à Quatrefage. Puis il songea : « Sans doute que je pensais à nous, lorsque je parlais à Quatrefage, mais ce n'est pas notre amour qui m'inspirait... C'était plutôt une imagination, un rêve de bonheur, l'union que je voudrais pour nous... »

Tirant de sa poche une poignée de monnaie, il leva les yeux vers la fenêtre de Berthe, et se dit : « Pourquoi ne sommes-nous pas heureux? »

— Le docteur est là? fit Albert en apercevant un chapeau de paille sur une chaise du vestibule.

Il se dirigea vers la chambre et aperçut Berthe au lit, avec un ruban dans les cheveux, une matinée de dentelle, l'air un peu animé; elle lui sourit par-dessus l'épaule de Natte.

Natte se retourna sur sa chaise.

— Ne vous dérangez pas, dit Albert. Je reviendrai tout à l'heure.

— Voyons, fit Natte, en rapprochant sa chaise du lit. Vous avez eu la fièvre typhoïde en 1902...

Albert passa dans son bureau. Il s'assit devant sa table comme s'il voulait travailler, mais se leva aussitôt. Il s'arrêta dans le vestibule, écoutant

du côté de la chambre, et entendit du bruit dans le cabinet de toilette.

— Vous avez ce qu'il vous faut?

— Merci, fit Natte en s'essuyant soigneusement les mains.

Suivi d'Albert, Natte traversa la chambre sans parler, entra dans le salon, ferma la porte, et s'avança jusqu'au milieu de la pièce.

— Eh bien? dit Albert, l'air inquiet, en cherchant à deviner la pensée du médecin.

— Je ne vois pas grand'chose, dit Natte après un silence. Le foie est un peu gros... L'estomac un peu trop bas... Mais tout le monde a l'estomac trop bas... Elle a une légère anémie...

— Oui, fit Albert précipitamment, elle est fatiguée. Je la trouve impressionnable, nerveuse, très nerveuse. Il me semble que la campagne lui ferait du bien. Je pensais l'envoyer chez sa sœur, en Saintonge, pendant les mois d'été et d'automne. C'est le pays de son enfance, à deux lieues de la mer. L'air est sain, sans être excitant... Un air marin, très adouci... Vous ne connaissez pas la Saintonge?... ou plutôt l'Aunis, les environs de Marennes?

— Oui, dit Natte en regardant sa montre. Mais il ne faudrait pas qu'elle s'ennuyât à la campagne.

— Paris est un poison pour une jeune femme, dit Albert.

— Ah! dit Natte, je connais la campagne! pendant vingt ans j'ai roulé dans ma voiture sur les

routes du Cher... Après de longues heures, j'apercevais une ferme isolée...

Il s'assit, les jambes comme repliées sous sa petite personne, et reprit avec volubilité :

— C'est dans ces coins perdus, où la solitude et l'ennui travaillent les femmes, qu'on voit de curieuses névroses... J'ai connu une vieille femme qui s'est jetée dans le puits de son voisin pour lui jouer un vilain tour. Elle s'était dit : « Ça le vexera ! »

— Vous habitez Souing depuis dix ans? dit Albert.

— Oui... dix ans. J'y suis venu pour l'instruction de mes enfants.

— J'ai été une fois à Souing. C'est un joli endroit. On trouve des villas à louer, là-bas ?

— Je ne vois pas de villas très élégantes, mais il en existe sûrement d'habitables. Souing s'est construit en peu d'années. Une quantité de petites maisons, toutes pareilles, ont surgi en même temps. Les employés y logent leur famille.

— Enfin, que décidez-vous pour ma femme?

— Un changement d'air... un peu de repos, dit Natte, qui se leva tout à coup en songeant à l'heure de son train... Justement, voici les vacances...

Albert retourna dans la chambre de Berthe.

— Il ne t'a pas trouvée bien malade. Il est certain que tu as une mine charmante ce soir. Tu vas te lever pour dîner...

— Oui, dit Berthe en souriant, je me sens très bien...

— Il m'est venu une idée en écoutant ce brave Natte, dit Albert. Nous pourrions passer l'été à Souing.

— Souing? dit Berthe en réfléchissant.

— J'irais à Paris le matin, et je rentrerais le soir par le train que va prendre Natte tout à l'heure... Je resterais quelquefois, le matin. Les autres jours, je déjeunerais ici. On garderait Élisabeth à Paris. Elle a fait la cuisine autrefois. Elle pourra très bien me préparer un déjeuner de garçon. Nous emmènerons Hugot et Louise à Souing. Tu trouveras là-bas une femme pour aider.

— Oui, dit Berthe, il faut y songer. Ce n'est pas une mauvaise idée.

Albert s'assit sur le lit et prit la main de Berthe, qu'il caressa. Il était content de ce projet.

— J'ai vu Raymond, aujourd'hui. Il a engraissé. Nous avons parlé de l'amour... Ou plutôt, moi, j'ai parlé de l'amour....

— Est-ce que tu peux en parler? dit Berthe doucement, en retirant sa main.

— Oui... très bien... Et je sentais, en pensant à nous, combien je t'aimais. Non pas de cet amour qui semble profond avant qu'on se connaisse... Tu as l'air effrayée... Je t'aime plus que tu ne crois...

Il la regardait, et, en contemplant ce visage, cet être dont il connaissait si bien la nature, il éprouva

une émotion qui le surprit comme une source chaude tout à coup éclose dans son cœur qu'il croyait stérile ; cet afflux de tendresse montait jusqu'à ses yeux un peu mouillés de larmes. Il voulut illuminer de sincérité un sentiment si fort, marquer ce grave moment d'une parole d'abandon et de vérité, où il se donnerait pour la première fois.

— Oui, fit-il en caressant la main de Berthe, qu'il sentait un peu craintive sous ses doigts, je veux que tu saches... Que tu aies mon amour tout pur, sans reflet faux... Je veux écarter de lui, même ce qui lui ressemblait autrefois, avant qu'il n'apparût... N'est-ce pas le signe d'un amour incomparable, que je puisse dire... que j'aie besoin de dire : « Autrefois, je ne t'aimais pas? »

Berthe retira sa main avec un mouvement d'effroi. Elle se réfugia au milieu du lit et demeura silencieuse, comme abattue de souffrance. Puis elle cria, le visage caché sous ses bras nus :

— Tu ne peux pas me l'ôter!... ton amour d'autrefois m'appartient!

— Tu ne m'as pas compris! dit Albert, cherchant à la consoler, avec une voix tendre, des caresses, des mots bredouillés.

— Dieu! reprit Berthe, cet homme que j'ai vu! tes lettres! ton regard, quand j'arrivais, quand je partais!... Cet amour, si brûlant qu'il me faisait peur quelquefois!

Elle se redressa sur son lit et dit avec un air de défi et de détresse :

— Est-ce que tu prétends que tout cela n'était qu'un mensonge?...

— Tu ne m'as pas compris, dit Albert à mi-voix, et, debout près du lit, la tête basse, il attendit que Berthe fût plus calme, pour lui expliquer longuement qu'une parole maladroite avait faussé sa pensée.

IV

Le matin, en peignoir, sur le balcon de bois qui entourait la maison, Berthe s'accoudait à la balustrade et regardait avec bonheur le ciel, la lumière, les feuillages ensoleillés, pleins d'ombres fraîches et de cris d'oiseaux. Puis elle descendait au jardin, les pieds nus dans ses sandales, comme pour toucher le sol de plus près ; le soleil et l'air, frôlant son corps sous les vêtements flottants, effaçaient peu à peu la fatigue du réveil.

Elle s'asseyait sous une tente, devant la maison. Les yeux fermés, écoutant le faible battement de la toile remuée par un souffle de brise, elle conservait la sensation de ce beau jour éclatant et calme. Paris lui semblait très loin. Elle avait éprouvé, en arrivant ici, un apaisement subit, une envie de dormir, comme délivrée d'un esprit mauvais. Maintenant, elle ne voulait plus s'inquiéter

d'Odette, ne plus penser, ne plus souffrir, par une sorte de paresse. Elle aimait cette petite ville, ces gens simples qui l'entouraient, et tout ce qui était différent de sa vie passée.

Dans la cuisine, Louise parlait fort, à cause d'un bruit de friture. Hugot apportait le déjeuner sous la tente. Berthe ne voulait manger que les œufs de madame Méricant, les légumes de madame Demierre, du poisson pêché dans le canal, et les fraises du jardin.

Elle s'étendait sur une chaise longue, lisait quelques pages d'*Anna Karénine*, et s'endormait. Parfois, l'automobile de Natte la réveillait. Il cornait sans arrêt en traversant rapidement la petite ville. Elle reprenait son livre, mais le posait bientôt pour écouter madame Demierre, qui parlait dans le jardin de madame Méricant.

Puis, elle montait dans sa chambre et s'habillait pour aller chercher Albert à la gare.

Lorsqu'elle ouvrait le portail, un chien noir bondissait contre sa grille, et, le long de l'avenue, dans chaque jardinet, elle éveillait en passant d'autres aboiements de rage. Tout à coup, la rue s'emplissait d'hommes qui venaient de la gare, en vêtements sombres et en chapeaux de paille, « C'est le train de six heures dix », se disait-elle, ralentissant sa marche. Elle savait qu'Albert n'arrivait qu'à six heures et demie, mais, d'un coup d'œil, elle parcourait la rue, jusqu'au bout, pour découvrir son chapeau gris dans la foule. Elle s'arrêtait un moment à la gare, regardant la mar-

chande qui pliait prestement ses journaux. Elle entendait le train, et sortait pour attendre Albert près de la barrière. Elle regardait d'abord la passerelle vide qui traversait la voie, cherchant à l'apercevoir parmi les premières personnes qui surgiraient, et soudain une foule compacte envahissait le petit pont.

— Eh bien! dit Albert en lui prenant le bras, tu as passé une bonne journée, tu t'es reposée? Quelle chaleur à Paris!

Il hâta le pas, pressé de rentrer chez lui.

— Ne marche pas si vite, dit Berthe. Tu n'as pas besoin de te dépêcher.

Aussitôt arrivé, il s'assit dans un fauteuil du jardin.

— Que l'air est bon! Qu'on se repose bien! dit-il en fermant les yeux. On devrait toujours habiter la campagne.

Il regarda le massif de bégonias, puis tourna la tête vers le potager des Méricant, où les enfants allaient et venaient en portant des arrosoirs.

— Votre mari n'est pas rentré, madame Méricant? dit Albert.

— Non, monsieur! Il n'arrive qu'à huit heures! dit madame Méricant, qui baissait le ton en s'approchant du grillage. En hiver, il peut prendre le train de sept heures et demie. Ah! ce sont de longues journées.

Albert retourna auprès de Berthe.

— Allons-nous dire bonjour à Natte? fit-il tout à coup.

— Nous l'avons vu hier. Je suis sûre qu'il n'est pas rentré. J'aurais entendu son automobile. Assieds-toi...

— Oui, dit Albert, qui s'assit en étendant ses jambes sur le bout de la chaise longue. C'est agréable de s'asseoir. Il faut revenir de Paris pour apprécier cet air pur, ce calme... Pas de lettres... Pas de bureau... Veux-tu que nous allions sur la route?

— Repose-toi! dit Berthe. Nous dînons bientôt. Tu as marché toute la journée à Paris. Tu ne peux donc pas rester tranquille un moment?

— On voit bien que tu es habituée à la campagne, dit Albert en se levant. Je voudrais revoir ce chemin, après l'auberge du père Martin. La vue est très belle sur la plaine; il me semble que l'air y est meilleur, là-bas... plus frais...

Berthe rejoignit Albert devant le portail, et aussitôt il se mit à marcher rapidement, comme s'il ne pouvait respirer qu'un peu plus loin, à un endroit déterminé qu'il avait hâte d'atteindre.

*
* *

Un jour, en s'habillant, Berthe s'aperçut qu'il lui manquait une toilette pratique pour la campagne. Elle désirait une robe courte, légère, avec un grand col blanc, sans manches, pareille à celle

que portait cette gentille fermière dans la pièce de Nicollier. Elle avait remarqué une enseigne de couturière, près de la gare, et, l'après-midi, elle se rendit chez madame Méricant pour lui demander conseil.

Dans la rue Carnot, sortant de chez madame Méricant, Berthe suivait des yeux la façade des maisons, et reconnut les contrevents de madame Pasquier.

Une femme jeune, un peu forte, aux beaux yeux noirs, lui ouvrit la porte.

— Vous êtes couturière, madame, dit Berthe en pénétrant dans une petite salle à manger. Je voudrais voir quelques échantillons pour une robe d'été. Vous avez travaillé à Paris...

— Oui, madame, j'étais couturière à Paris. Je suis venue à Souing pour la santé de mes enfants, dit la jeune femme, qui parlait en souriant, avec des dents très blanches et de jolies fossettes dans ses joues grasses.

Elle ôta des étoffes entassées sur une chaise et les posa sur la machine à coudre.

— J'étais chez David, la maison de couture du faubourg Poissonnière. Ah! nous faisions de belles robes! J'habillais mademoiselle Martini. Vous la connaissez peut-être? Quelle jolie femme! Elle était mince et grande comme vous... Nous lui faisions même ses robes de théâtre. Quand j'ai quitté ma patronne pour m'établir, elle m'a suivie. N'est-ce pas, c'est moi qui lui essayais tou-

jours ses robes; je connaissais ses habitudes... Ah! c'était un plaisir de l'habiller...

— Je voudrais une petite robe d'été... Une robe de campagne facile à mettre, sans manches... Il fait si chaud!... Je veux m'asseoir sur l'herbe.

— Ah! madame! vous aimez la campagne! Vous venez d'arriver? Il ne faut pas la voir trop longtemps.

— Il me semble que j'aimerais vivre dans ce pays.

— Vous ne direz pas cela dans deux ans! Il n'y a rien à faire ici... On voit toujours les mêmes personnes. Les gens ont l'esprit étroit. Ah! Paris! madame. Paris est toujours beau, même l'été!... Je suis venue ici pour ces vilains gosses... « Je t'ai défendu d'entrer ici, cria-t-elle en s'adressant à un enfant qui poussait la porte. Tu t'es salie encore! Veux-tu sortir d'ici!... » C'est épouvantable!... Regardez-moi ce tablier! disait-elle en secouant la fillette par le bras.

L'enfant se mit à pleurer; aussitôt elle la saisit avec un mouvement de tendresse passionné et l'embrassa de sa grosse bouche sensuelle.

— Allons, va-t-en ma petite, dit-elle doucement, lorsque l'enfant fut consolée.

Puis elle reprit, avec un accent de révolte, où perçait l'appétit de ce corps encore jeune qui voulait vivre :

— Je ne resterai pas ici toute ma vie!

— Pourtant, vous êtes bien à Soing pour vos enfants. C'est préférable aussi pour votre mari.

— Ah! ce n'est pas de lui que je me soucierai! Il aura toujours assez de santé pour courir après les gamines!... On ne sait pas ce qui vous attend, quand on se marie!... Ah! les belles années de l'atelier! On travaillait dur, mais on était heureuse et gaie, toujours en compagnie. Il y en a qui n'ont pas été si sottes que moi! Elles ne sont pas embarrassées d'une famille. Maintenant, il faut que je fasse des robes à vingt francs la façon, devant cette sale rue.

Berthe feuilletait un journal de modes.

— Vous pourriez aussi me faire un peignoir, dit-elle, les yeux fixés sur une gravure... Je voudrais une jolie étoffe... Ce modèle est bien... Je reviendrai lundi... Vous me montrerez des échantillons. Alors, c'est convenu, procurez-vous des échantillons pour la robe et le peignoir.

« Ce sera un joli peignoir, » se disait Berthe en se rappelant la gravure, pendant qu'elle suivait l'avenue. Elle se voyait sur sa chaise longue : « Il faudrait une couleur rose... orangée... c'est cela... la couleur de ces roses du jardin... Un jaune rosé... »

Puis elle songea à madame Pasquier, avec cet esprit d'analyse, cette fatigante intensité de pensée que lui donnait l'habitude des longues méditations sur elle-même. « Elle a épousé cet homme et elle s'est installée ici par devoir. La voilà empêtrée dans sa vertu. Elle adore cet enfant et le déteste, parce qu'il la retient. Elle doit avoir

trente ans... Elle est encore belle... Comme on sent qu'elle va quitter tout cela!... »

Soudain, Berthe s'aperçut qu'elle s'était trompée d'avenue. Elle avait passé derrière sa maison, et ce chemin conduisait vers le bois de l'Hospice. Elle décida de continuer sa promenade jusqu'à la villa des Fauvettes, sorte de cabane où habitait une femme très pauvre. Berthe voulait connaître cette femme dont on lui avait parlé. On disait qu'elle avait quitté sa famille pour suivre un Italien. L'homme était mort depuis deux ans, et elle travaillait maintenant pour les grands magasins.

Berthe prit un petit chemin plein d'herbe, entre de beaux ombrages qu'elle avait déjà remarqués en venant ici avec Albert. Elle entendit le bruit de la machine à coudre, et reconnut la cabane dans son bocage.

Assise devant sa fenêtre, la femme leva un instant les yeux d'un air sournois et hargneux, sans que cessât le ronflement de la machine. Berthe ouvrit le petit portail de bois, qui se décrocha et qu'elle remit en place, tandis qu'un chien jappait dans la maisonnette.

— C'est bien ici la villa des Fauvettes? dit Berthe en souriant, un peu intimidée par la misère de cette chambre. On m'a parlé de vous.

— Une villa! c'est une baraque, dit la femme d'une voix enrouée.

— On m'a dit que vous pourriez me faire des tabliers... J'ai une cuisinière qui est grosse

comme une tour; on ne trouve jamais de tabliers à sa taille, fit Berthe en continuant de sourire avec un air aimable, comme si elle voulait se faire excuser et décider la femme à sourire.

— Vous avez un modèle? dit la femme en se levant pour offrir l'unique chaise de la pièce.

— Non, merci, dit Berthe, ne vous dérangez pas. Je vous empêche de travailler... Oui, je vous apporterai un modèle.

— Il ne faut pas que ce soit pressé. J'ai de l'ouvrage à terminer.

— Je peux attendre, dit Berthe, qui regardait discrètement le plancher couvert de fils et le lit en désordre. Vous piquez à la machine toute la journée? Ce sont des blouses?... Vous en faites plusieurs dans la semaine?

— J'arrive à faire une blouse par jour, quelquefois une manche en plus. Je défie qu'on en fasse davantage, même en travaillant toute la journée et le plus vite possible. Et vous savez, ils n'acceptent pas une différence d'un quart de centimètre dans le col, ou un nœud un peu moins large. Pour un rien, ils vous jettent la blouse à la figure et, si vous réclamez, on vous répond : « Allez ailleurs, il y en a deux cents comme vous qui attendent de l'ouvrage. »

Son mètre autour du cou, elle s'était assise devant sa machine, comme rappelée par ces paroles à sa tâche fiévreuse; et elle reprit vivement l'étoffe, qu'elle maniait dans ses longs doigts sales d'une agilité bestiale.

— Combien vous paye-t-on?

La femme toussa, puis murmura d'un air défiant :

— C'est à la pièce.

— Ce sont vos sœurs? dit Berthe en regardant des photographies épinglées sur la cloison en planches.

Elle remarqua un portrait d'homme au visage maladif, avec de beaux yeux. Une petite branche de buis était fixée sous la photographie.

— Oui, ce sont mes sœurs ; elles sont riches. Moi aussi je serais riche, si je l'avais voulu.

— Eh bien! dit Berthe en se dirigeant vers la porte, tandis que la machine reprenait son bourdonnement trépidant, je vous apporterai un modèle de tablier.

*
* *

— Je ne vous montre pas la maison, dit Albert en suivant Natte dans les allées du jardin. Je suppose que vous la connaissez.

— J'ai soigné un général dans votre villa. Votre chambre est là, n'est-ce pas? dit Natte en étendant le bras.

Albert s'approcha du portail.

— Le dimanche, notre avenue est pleine de promeneurs et de chanteurs, dit-il.

Il regarda une femme qui passait sur une bicyclette poudreuse, une gerbe de fleurs attachée au guidon. Des jeunes gens marchaient en chantant. Le chien noir répondit à ce chœur par des aboiements.

— La vilaine bête, dit Natte.

— Vous n'avez pas l'air d'aimer les chiens?

— C'est la plaie de ce pays. J'ai été mordu deux fois; aussi, avant d'entrer dans un jardin, j'exige qu'on tienne le chien. On a beau me dire qu'il n'est pas méchant...

— Dans la plupart de ces villas que vous apercevez au milieu d'un gentil bouquet d'arbres, reprit Natte en prenant Albert par le bras, vous trouveriez une femme emprisonnée et un mari jaloux. On met la femme en sûreté, sous prétexte de grand air, loin des hommes, avec un bon chien...

— Vraiment? dit Albert en regardant madame Natte et Berthe, qui sortaient de la maison, vous croyez que ces chiens?...

Il écoutait la voix des chanteurs qui s'éloignaient.

— La jalousie est une passion que je ne conçois pas, dit Albert. Avez-vous constaté que lorsque nous employons les mots jalousie, amour, joie, chagrin, nous désignons d'un nom toujours semblable un état d'âme qui change constamment? Si à tel moment, par exemple, mon sentiment a pu s'appeler amour, l'instant d'après il n'était plus l'amour. Songez que le mot amour ne peut donner

la moindre notion de mon sentiment, qui est formé d'éléments strictement personnels, nuancé de souvenirs, de circonstances, de pensées uniques, et, quand on parle d'amour en général, l'amour de chacun de nous est exclu de la formule.

Il répétait le passage d'un article qu'il avait lu dans le train.

Berthe, qui s'avançait vers eux, le regarda. Il se tut, comme s'il prenait conscience devant elle de l'imperceptible affectation que révélaient ses gestes et le ton de sa voix, lorsqu'il s'adressait à un étranger.

— Toujours à discuter! dit Berthe, et elle tendit la main à Natte en souriant.

Madame Natte s'approcha de son mari, qui détourna les yeux. Elle dit avec douceur :

— Tu sais qu'on t'attend à Bondy. Madame Fabre est tombée dans son escalier. Lili a téléphoné.

— Comment! monsieur Natte! une femme est tombée dans un escalier et vous restez ici, dit Berthe. Je vous chasse avec horreur.

— J'y vais, madame, mais ce n'est pas pressé. Croyez mon expérience... C'est vrai, reprit Natte en s'éloignant avec Albert, les malades se figurent que le médecin est nécessaire immédiatement.

Revenant à leur entretien précédent, il reprit :

— Il y a un beau livre sur la jalousie. Un roman d'Amoretti. J'aime beaucoup les romans d'Amoretti. Quelle ardeur! Quelles senteurs!

— Ce sont des romans pour la jeunesse, dit

Albert. La vie n'est pas si enivrante. Nous sommes plus modérés dans nos goûts; mais le plaisir qui nous satisfait, en réalité, ne suffit pas à notre imagination; nous voulons rêver à des sentiments extraordinaires. Même ceux qui prétendent se borner à la vérité ont peine à s'y tenir.

— Vous avez de bien jolies roses, dit madame Natte, qui s'arrêta devant un massif.

Berthe cueillit une rose et la lui offrit.

— Votre mari n'a pas l'air de songer à ses malades? dit-elle. Les hommes se passionnent comme des enfants, quand ils causent. Regardez-les!... Où vont-ils? Monsieur Natte m'amuse... Il a tant de vie et de jeunesse!

— Oui, il est très jeune, dit madame Natte de sa voix placide et douce.

Elle s'assit sur un banc, auprès de Berthe, ses roses à la main, et ajouta d'un air triste, comme naïf :

— Il me semble que les hommes rajeunissent en vieillissant.

Natte traversait la pelouse, et marchait rapidement vers les dames en agitant ses épaules remontées.

— J'emmène votre mari, dit-il à Berthe. Le dimanche, je veux un compagnon dans ma voiture. Nous serons de retour à sept heures, je vous le promets.

— Je n'en suis pas bien sûre, dit Berthe en riant.

— Je l'emmène de force. Il proteste, mais je ne l'écoute pas.

Natte sauta dans sa petite automobile et Albert s'assit auprès de lui. Bientôt, ils quittèrent la route pour suivre une traverse où l'automobile bondissait avec des cahots. Ils s'arrêtèrent devant une maison isolée. Natte prit sa trousse. « C'est pour un abcès, » dit-il d'un air mécontent. Il sonna au portail du jardin et fit attacher le chien. Albert le suivait des yeux pendant qu'il marchait très vite dans l'allée, accompagné d'une femme qui essayait de lui parler. On ferma une fenêtre dans la maison.

Albert contempla un prunier garni de grosses prunes rouges. Puis ses yeux se portèrent tantôt auprès de lui, tantôt au loin, sur une meule de foin, des champs qu'on devinait fertiles, une maison neuve, un train qui semblait cheminer lentement, et son regard revenait scruter à l'horizon un renflement brumeux : Paris, qui, dans son petit nuage, pesait sur cette plaine.

— Vous ne restez pas longtemps ? dit Albert lorsque Natte eut repris sa place. C'était un abcès ?

Natte fit reculer son automobile dans un champ. Il gardait encore dans sa barbe une grimace de dégoût.

Ils rejoignirent la route et roulèrent vers Bondy.

— Lorsque vous habitiez le Cher, reprit Albert, vous n'aviez pas d'automobile ?

— J'avais une voiture. Je restais souvent

quatre heures dans ma voiture, sur une route. Je rencontrais trois personnes...

— On doit réfléchir... dit Albert.

— Non. Vous réfléchissez, vous?... Non. On ne pense pas, on rêve. C'est très curieux un homme tout seul. Je rêvais à des choses grandioses dont j'étais le héros. J'imaginais des guerres; j'étais le général, je faisais des plans, je revenais en triomphe, je parlais à des foules.

*
* *

Deux heures sonnaient quand la clochette du jardin tinta. Berthe, étendue sur sa chaise longue, tourna la tête vers le portail et reconnut à ses lunettes la petite apprentie de madame Pasquier.

— Entrez! cria-t-elle à la fillette qui portait un grand carton. C'est mon peignoir, n'est-ce pas? Je l'attendais ce matin...

Berthe ouvrit la boîte dans sa chambre.

— Très joli..., fit-elle, soulevant l'étoffe légère et molle, couleur abricot. Vous direz à madame Pasquier qu'il est très joli... Attendez. Je vais l'essayer.

Drapée dans la fine soie, qui éclairait sa gorge d'un reflet chaud et doré, elle se retournait vers la glace en s'adressant à la petite fille, transie d'admiration.

— Il va très bien... Je vais le garder sur moi... Vous direz à madame Pasquier que je suis très contente, dit Berthe en glissant une pièce d'argent dans la main de l'enfant qu'elle conduisait vers la porte. Très bien... très joli... disait-elle, les yeux baissés sur son peignoir.

Elle rentra dans la chambre, se regarda de nouveau dans la glace, et retourna au jardin.

« Que peu de chose me fatigue ! » songeait Berthe en poussant sa chaise longue dans l'ombre. Elle s'étendit et prit un ouvrage dans sa corbeille. « C'est vrai, cela repose de broder. » Puis elle relut les dernières pages d'*Anna Karénine* et s'endormit.

... Dans son rêve, elle se trouvait sur une plage, et le soleil chauffait ses jambes nues et ses bras...

Elle s'éveilla. Le soleil, qui avait gagné la chaise longue, pénétrait ses jambes à travers la mince tunique, et, sans bouger, pour prolonger la sensation de son rêve, elle referma les yeux.

Elle entendit un bruit de voix, très proche, et se redressa brusquement en remettant une épingle dans ses cheveux.

— Je vous amène votre voisin, dit Natte. Mon ami, M. Guillaume. Il m'a dit : « Qui est donc cette belle jeune femme que j'aperçois souvent à la gare? » Je lui ai répondu : « Vous allez la voir. »

— Excusez-moi, monsieur, dit Berthe en se tournant vers un gros homme aux cheveux rares et tondus de près. Le docteur exige que je me repose. Je m'habille tard.

— Ne vous excusez pas; vous êtes belle comme le jour, dit Natte. Les dames ne devraient jamais porter d'autre vêtement. Quelle jolie couleur!

— Vous l'aimez?

— Et voilà! fit Natte en s'asseyant, on trouve madame seule jusqu'à six heures. Ces jeunes gens ne redoutent rien! Mais, mon brave Guillaume, nous ne sommes plus dangereux! On nous permet des compliments effrontés. C'est notre privilège.

— Votre mari revient à six heures? dit M. Guillaume à voix basse.

— Voyez-vous, il s'informe! le larron! dit Natte, les yeux brillants de malice.

— Il rentre très tard, dit Berthe, cherchant à calmer la confusion de M. Guillaume. Déjà les jours diminuent... On ne s'en doute pas; il fait si chaud! Hier, je suis arrivée beaucoup trop tôt à la gare.

— Sont-ils gâtés ces jeunes gens! mais ils ne connaissent pas leur bonheur, dit Natte. Aller à Paris, quand on a chez soi une femme délicieuse!

— Il est très occupé, dit Berthe.

— Occupé? c'est bon à notre âge! n'est-ce pas, Guillaume?

— Il aimerait bien se reposer, je vous assure.

Elle fit signe à Hugot d'apporter une seconde table, et, soutenant d'une main la longue manche de son peignoir, elle prit une assiette de gâteaux sur le plateau à thé.

— Je ne vous en offre pas; je sais que vous ne goûtez jamais.

— Aujourd'hui, je ne vous refuserai rien, dit Natte. Vous avez un trop beau peignoir.

M. Guillaume regardait d'un air perplexe sa cuillère tombée dans le sable.

— C'est l'œuvre de madame Pasquier tout simplement, dit Berthe en passant une cuillère à M. Guillaume.

Puis s'adressant à M. Guillaume :

— Vous habitez toute l'année à Souing?

— Oui, madame. Vous voyez le toit de ma maison dans ces arbres.

— Ah! ce bois vous appartient? Mon mari se demandait quelle sorte d'arbres nous apercevions là-bas.

— Ce sont des charmes, madame. Si vous désirez vous promener dans ces allées... la grille est ouverte, et vous ne rencontrerez personne.

— J'accepte votre invitation... J'ai été souvent tentée par ces beaux ombrages.

— Allons, Guillaume! Je vous emmène. Voilà des rendez-vous, maintenant!

— Que vous êtes taquin! dit Berthe en riant.

— Il faut être gai à mon âge, dit Natte. On m'attend à Bondy depuis ce matin. Au revoir, madame.

— Au revoir, madame, dit M. Guillaume.

— Vous savez! j'irai me promener dans votre bois! cria Berthe aux deux hommes, qui se retournaient avec des saluts et des sourires.

Berthe se dit qu'il était trop tard pour aller à la gare, et elle voulait recevoir Albert dans ce

nouveau costume qui lui paraissait plus seyant. Elle se sentait contente ce soir, et elle eut tout à coup l'idée de dîner dehors par ce beau temps.

Elle fit porter une table dans le jardin, malgré les objections de Hugot. Traversant la cuisine avec un air d'entrain, le chat sous son bras, elle regarda si on mettait le melon au frais, comme le désirait Albert, puis elle cueillit des roses et les arrangea sur la table, fit chercher de la glace chez Monerat, monta dans sa chambre en chantant, parfuma son mouchoir et son cou, redevenue soudain ardente et jeune comme autrefois.

Elle aperçut Albert dans le jardin et courut vers lui pour l'empêcher d'approcher.

— Ne regarde pas de ce côté ! dit-elle en lui couvrant tendrement la figure sous ses doigts. C'est une surprise.

Il tourna la tête vers l'endroit interdit.

— Nous dînons dehors ? dit-il. Pourquoi ?... Ah ! non... Il faudra allumer la lampe tout à l'heure. Nous serons dévorés par les insectes.

— Non ! Hugot ! dit Albert en entrant dans la maison. Remettez le couvert dans la salle à manger. Nous dînerons à l'heure habituelle.

Il posa son chapeau, traversa le vestibule, l'air pressé, anxieux, comme s'il cherchait quelque chose dans l'appartement, puis s'assit sur le canapé du salon.

— Tu ne m'as pas dit si cette étoffe te plaisait ? dit Berthe.

— Je la trouve jolie... très jolie. Tu ne crains

pas d'avoir froid? Cette étoffe est si mince... ce décolleté...

Il était mécontent qu'elle conservât jusqu'au soir un vêtement négligé; mais il se promettait de n'en point faire la remarque, de peur de la contrarier, quand soudain il dit avec irritation, presque durement, surpris lui-même de cette parole qui lui échappait :

— Tu vas prendre de mauvaises habitudes à la campagne; c'est un costume pour la matinée.

Dans le jardin, il s'assit devant la pelouse; Berthe approcha un fauteuil d'osier.

— Il fait bon ce soir, dit Albert après un silence. La nuit vient vite... Tu vois que nous n'aurions pas eu le temps de dîner...

Il se tut. Berthe pensait : « Il n'a pas d'affaires en ce moment; personne ne l'appelle comme à Paris; d'où lui vient ce mutisme soucieux, cet air abattu, songeur, qui met de l'intervalle entre nous? L'élan de jeunesse qui me portait vers lui, la gaieté, le parfum de bonheur un instant retrouvé, pourquoi ont-ils disparu subitement dans une atmosphère de sécheresse et d'inquiétude? »

Il prononça une phrase, comme avec fatigue, et se tut de nouveau, les yeux mornes.

« Je me demande à quoi il pense? se dit Berthe; mais, tout simplement, il ne pense à rien. Il regarde le massif... Il me regarde... C'est cela : il me regarde! Il est en dehors de tout... En dehors de moi... »

Albert s'approcha du jardin voisin et interpella M. Méricant par-dessus le grillage.

— Vous êtes rentré plus tôt, monsieur Méricant?

— Tu viens ? dit Berthe, quand elle eut adressé un sourire à Méricant ; le dîner est prêt.

En se mettant à table, Albert dit :

— Je ne prendrai pas de soupe. Donnez-moi le melon tout de suite.

Il saupoudra de sel la tranche juteuse, qu'il se hâta de goûter.

— Délicieux ! fit-il, pressant contre son palais la bouchée froide et sucrée. Il vient de chez Lapalu. Je le reconnais. Il est encore meilleur que le dernier... Méricant fait trimer ses gosses ! Ils sont durs ces gens-là, dit-il en prenant une troisième tranche.

Berthe ne répondait pas. Elle songeait, mangeant vite, sans lever les yeux vers Albert : « Si j'avais un enfant ! Voilà ce qui troublerait sa paix. Et puis, je mourrais peut-être. Alors, il comprendrait... Il souffrirait. »

Albert remarqua l'air absorbé de Berthe.

— Tu n'es pas bavarde, ce soir ? dit-il.

Après le dîner, il retourna au jardin et s'assit dans un fauteuil devant un rond de gazon. Il observa Berthe d'un coup d'œil méfiant, puis alluma un cigare.

— Tu es peut-être fatiguée ? dit-il.

— Non, je ne suis pas fatiguée ; au contraire, je me suis sentie très bien aujourd'hui.

Elle ajouta avec une légère hésitation :

— Ne prendras-tu pas de vacances bientôt?... Tu as besoin d'aller tous les jours à Paris?

— Naturellement, dit Albert. Je n'y vais pas pour mon plaisir.

Il fit quelques pas vers la maison, puis il passa devant Berthe et vit la songerie hostile encore marquée sur son visage. Il s'assit, et un léger mouvement nerveux révéla son impatience, quoique sa voix demeurât très calme.

— J'ai rencontré la pauvre femme qui habite la villa des Fauvettes, dit-il. Elle emportait son ouvrage à Paris, et pour quel salaire!...

Il ajouta en se levant :

— A côté de ces malheureuses, on voit des dames comblées qui se plaignent!

— Ces malheureuses font pitié. Mais est-ce surtout l'argent qui leur manque? dit Berthe, songeant à la photographie de l'Italien épinglée sur le mur au-dessus d'une branche de buis.

Albert passa devant Berthe et la dévisagea d'un regard furtif.

— Tu n'as pas froid? dit-il.

Il s'éloigna, tourna la clef du portail et revint sur ses pas.

— Je n'entends plus le chien depuis quelque temps, dit-il.

Il regarda Berthe, dont la physionomie concentrée demeurait visible pour lui dans l'obscurité. Après un long silence, il dit :

— Tu devrais monter. Natte veut que tu te couches de bonne heure.

— Oui, dit Berthe d'une voix basse avec un accent un peu tragique. Il vaut mieux que je monte.

Elle gravit l'escalier, que de grandes vitres éclairaient encore faiblement, et alluma une lampe dans sa chambre.

Elle aperçut les vêtements d'Albert sur une chaise et, s'approchant de l'armoire à glace pour défaire ses cheveux, elle fut frappée de l'expression de haine qui paraissait dans son regard. Elle éteignit la lampe, à cause des moustiques, revêtit un peignoir blanc et s'assit devant la fenêtre ouverte.

Au-dessus des arbres noirs, dans un petit carré de lumière jaune, lointain et net, on distinguait des gens qui dînaient. On entendait un son tremblé de flûte, un cri, la vague résonance des nuits chaudes dans les faubourgs.

Soudain, une petite flamme brilla dans le jardin, éclairant le visage d'Albert qui rallumait son cigare.

Berthe se rappelait une nuit d'été où, jeune fille, pleine de fièvre amoureuse, assise devant sa fenêtre, elle regardait ainsi le jardin sombre de Noizic. Il n'était pas dans le jardin, celui qu'elle attendait alors, mais partout dans la nuit enivrante... Maintenant, il est ici, à côté d'elle... Mais ce n'est plus le même. Elle est plus seule qu'autrefois... Est-ce que l'amour finit toujours par ce froid au cœur?...

— C'est toi, Berthe ? dit Albert, qui levait la tête vers la maison ; je me demandais ce que j'apercevais dans la fenêtre.

*
* *

« Que fait-il à Paris ? » se disait-elle soudain. Elle imaginait qu'elle prenait le train de deux heures... Elle entrait brusquement chez eux. Elle voyait Albert, Odette...

« Non, se disait-elle en chassant cette image, je ne crains pas qu'il aime une autre femme. Il ne m'aime plus, voilà tout. »

La parole d'Albert qu'elle avait tâché d'oublier lui revenait constamment à l'esprit : « Autrefois, je ne t'aimais pas. » Est-ce qu'il croyait l'aimer aujourd'hui ! Il ne pouvait même pas rester auprès d'elle, toujours en fuite, dans le travail ou le silence, plus lointain lorsqu'ils étaient ensemble.

« Voilà ce qu'il a fait de ce que j'apportais ! se disait Berthe avec une rancune exaspérée. Et je n'ai pas le droit de me plaindre ! On me répondrait : « Tu l'as choisi. » Je ne peux pas divorcer : on veut des raisons d'une autre sorte. J'ai l'air d'une femme heureuse. Je ne peux même pas dire ce que j'éprouve... Comment expliquer cette insipidité de tout, lorsque l'amour s'est évanoui, et que rien ne paraît changé autour de nous !... Maintenant,

il faut que je reste dans ce dénuement où un homme m'a entraînée avec ses yeux menteurs... Il faut que j'accepte, comme une nécessité de l'existence, comme un noble devoir, ce piège qui me déchire. »

Souvent, elle pensait à Anna Karénine, dont elle comprenait si bien le tourment à la fin du livre. Une image surtout l'obsédait : elle se représentait Anna, les yeux fixés sur le wagon, la tête un peu rentrée dans les épaules, tombant à genoux, les mains en avant, entre les roues ; et puis Wronski, avec son chapeau à larges bords, marchant fiévreusement sur un quai de gare, ravagé par le chagrin et le remords.

Lorsque Albert rentrait le soir, il ne s'apercevait pas que Berthe avait pleuré.

*
* *

Ce jour-là, regardant le ciel nuageux par la fenêtre, Berthe décida de rester à la maison. Elle se dit : « C'est étrange. Je n'ai même pas envie de le voir. Si je ne l'aimais plus ! Comme tout deviendrait plus simple ! »

— Je t'ai cherchée à la gare, dit Albert en entrant dans la chambre. Tu as cru qu'il pleuvait ?

Il posa sur la cheminée les objets qu'il tenait à la main.

— Je compte faire de la photographie, dit-il.

J'ai acheté ce petit appareil à Vagnièze. Pendant mes vacances, je prendrai des coins du jardin... Je te photographierai sous la tente... Tu as une mine superbe! dit-il en embrassant Berthe. Veux-tu que nous allions chez Natte?

— Il va pleuvoir.

— J'aime beaucoup ce brave Natte, dit Albert en s'asseyant. Ces médecins, mêlés de près à l'humanité, ont un trésor d'observations prises dans la vie et qu'ils n'ont pas le loisir de gâter. Et puis, ce qui me plaît chez Natte, c'est qu'il sait écouter. Le moindre mot qu'on dit le touche, résonne. On se sent plus intelligent quand on lui parle. J'ai remarqué — ce n'est pas un reproche, fit-il en souriant — j'ai remarqué — est-ce habitude ou indifférence, que les femmes, en général, ne sont pas très sensibles à l'intelligence de leur mari. La plus belle pensée, quand elle vient du mari, a peu d'écho... Le pauvre homme finirait par se juger stupide, s'il n'était suffisamment vaniteux. La femme pourrait répondre que sa beauté n'est pas appréciée assez longtemps... C'est fort bien ainsi. L'esprit, la beauté, le brillant de l'individu, sont instinctivement écartés... On veut des qualités plus profondes... Tiens!... je te parle depuis cinq minutes et je vois que tu ne penses pas à ce que je dis.

— Je pense à toi, dit Berthe lentement, les yeux fixes.

— Que penses-tu donc de moi?

— Peu importe, fit Berthe.

— Tu me caches tes pensées ? dit-il, cherchant à la regarder dans les yeux.

Elle détourna son visage.

— Il faut bien les cacher.

— Qu'est-ce que tu as ? dit Albert en la ramenant avec douceur vers la chaise. Assieds-toi... Tu as quelque chose à me dire... Je le vois...

Il se figurait qu'elle s'inquiétait parce que les Castagné étaient restés à Paris cet été, et il voulait lui dire qu'il n'avait pas rencontré Odette depuis deux mois.

— Dis-moi ce qui te préoccupe ? fit Albert.

— Non !... tu te fâcherais, dit Berthe d'un air troublé.

— Puisque je te demande de me parler.

— Non ! fit Berthe avec force. Ces violences !... Ces cris !... Je ne veux pas les entendre encore !... Nous avons eu l'apparence du bonheur dans cette maison... au moins le calme, parce que je me suis tue.

— Je suis sûr que tu te tourmentes pour une bêtise.

— Tu ne m'écouteras pas !... tu bondiras tout de suite !... Je sais ce que tu répondras... J'en ai peur ! Tu me fais peur maintenant... Tu vois bien que je ne te parle jamais ! C'est ce que tu voulais.

— Mais non, ma chérie, il vaut mieux nous expliquer.

— Ce n'est pas la peine ! dit Berthe avec un air effrayé, serrant le bord de la chaise dans ses

doigts. Pas dans cette chambre!... Je n'ai rien à te dire. Il me semble que je vais voir cet horrible visage de haine... Allons-nous recommencer!

— Que tu es agitée!... Je t'écouterai... Je ne répondrai rien. Je te le promets.

Berthe se leva, retomba assise, comme étourdie, et dit d'un trait, à voix basse :

— Chéri, je sais que tu ne m'aimes plus.

— Encore, dit Albert en se levant brusquement.

— Tu vois bien que je ne peux pas te parler!

— Pardon, fit-il en s'asseyant. Je t'écoute. Tu peux me parler. Je ne t'interromprai pas.

Il regarda la frange du fauteuil, songeant : « Il faut que je l'écoute. »

— Tu ne m'aimes plus... Je le sais, poursuivit Berthe d'une voix d'abord faible et calme. J'ai tâché de m'aveugler... mais ce n'est pas possible... car tu m'as aimée, un jour, et je m'en souviens. Il fallait me laisser comme les autres... Comme Marie-Louise... Elle sera heureuse, j'en suis sûre. Ce n'est pas si difficile... Presque toutes les femmes sont heureuses... Elles s'imaginent qu'on les aime... on peut leur dire ce qu'on voudra... que l'amour est ainsi, terne et vide... que l'homme a des soucis; elles le croient, elles ne connaissent pas autre chose. On les a prises tout endormies.

Elle s'écria, en se tenant les mains qu'elle tendait vers Albert :

— Tu me caches tes pensées ? dit-il, cherchant à la regarder dans les yeux.

Elle détourna son visage.

— Il faut bien les cacher.

— Qu'est-ce que tu as ? dit Albert en la ramenant avec douceur vers la chaise. Assieds-toi... Tu as quelque chose à me dire... Je le vois...

Il se figurait qu'elle s'inquiétait parce que les Castagné étaient restés à Paris cet été, et il voulait lui dire qu'il n'avait pas rencontré Odette depuis deux mois.

— Dis-moi ce qui te préoccupe ? fit Albert.

— Non!... tu te fâcherais, dit Berthe d'un air troublé.

— Puisque je te demande de me parler.

— Non! fit Berthe avec force. Ces violences!... Ces cris!... Je ne veux pas les entendre encore!... Nous avons eu l'apparence du bonheur dans cette maison... au moins le calme, parce que je me suis tue.

— Je suis sûr que tu te tourmentes pour une bêtise.

— Tu ne m'écouteras pas!... tu bondiras tout de suite!... Je sais ce que tu répondras... J'en ai peur! Tu me fais peur maintenant... Tu vois bien que je ne te parle jamais! C'est ce que tu voulais.

— Mais non, ma chérie, il vaut mieux nous expliquer.

— Ce n'est pas la peine! dit Berthe avec un air effrayé, serrant le bord de la chaise dans ses

doigts. Pas dans cette chambre!... Je n'ai rien à te dire. Il me semble que je vais voir cet horrible visage de haine... Allons-nous recommencer!

— Que tu es agitée!... Je t'écouterai... Je ne répondrai rien. Je te le promets.

Berthe se leva, retomba assise, comme étourdie, et dit d'un trait, à voix basse :

— Chéri, je sais que tu ne m'aimes plus.

— Encore, dit Albert en se levant brusquement.

— Tu vois bien que je ne peux pas te parler!

— Pardon, fit-il en s'asseyant. Je t'écoute. Tu peux me parler. Je ne t'interromprai pas.

Il regarda la frange du fauteuil, songeant : « Il faut que je l'écoute. »

— Tu ne m'aimes plus... Je le sais, poursuivit Berthe d'une voix d'abord faible et calme. J'ai tâché de m'aveugler... mais ce n'est pas possible... car tu m'as aimée, un jour, et je m'en souviens. Il fallait me laisser comme les autres... Comme Marie-Louise... Elle sera heureuse, j'en suis sûre. Ce n'est pas si difficile... Presque toutes les femmes sont heureuses... Elles s'imaginent qu'on les aime... on peut leur dire ce qu'on voudra... que l'amour est ainsi, terne et vide... que l'homme a des soucis; elles le croient, elles ne connaissent pas autre chose. On les a prises tout endormies.

Elle s'écria, en se tenant les mains qu'elle tendait vers Albert :

— Mais toi!... Tu ne peux pas me tromper! je t'ai vu amoureux!

Puis, d'une voix radoucie :

— Je sais bien que tu essayes d'être tendre... Tu me diras que tu n'as pas changé... Je ne peux pas te prouver que tu es différent. Je ne peux pas t'expliquer... Tu rentres, tu sors, et il me semble que tu n'es pas venu... Je t'ai déçu sans doute... Je vois que je ne t'ai pas rendu heureux... Je l'aurais bien voulu pourtant! Si tu savais quel bonheur j'avais rêvé pour nous!... Je n'étais pas assez forte... Il m'a manqué des choses... Il te fallait une femme calme, très sensée, un peu indifférente, et qui vive à côté de toi sans te déranger... J'aurais pu être cette femme! J'étais une petite fille un peu renfermée, fière, énergique... Je n'avais besoin de personne!

Elle passa les mains sur ses yeux, et reprit d'une voix ardente :

— Mais tu m'as brisée!... Tu m'as formée pour l'amour... Tu m'as donné cette grande avidité... Et maintenant il faut que j'oublie... Que je m'intéresse à je ne sais quoi... que je me tienne tranquille, hors de ta vie, auprès d'une ombre! moi qui ai vécu de toi, toute en toi, des années!... Mais je ne peux pas!... Tu comprends bien que ce n'est pas possible...

Albert s'était levé. Il s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau et regarda le jardin.

Il se retourna tout à coup :

— Folie! dit-il. Avoue plutôt que tu es inca-

pable d'aimer ma personne, ma réalité, ma vie comme tu dis, c'est-à-dire moi-même. Tu as aimé un fantôme et, hantée par une chimère, tu viens critiquer et miner notre union...

D'abord remué par les reproches de Berthe, Albert fut rassuré, en lui répondant, par la justesse qu'il trouvait à ses propres paroles. Sans prendre garde à Berthe qui lui criait : « Quelle union? des querelles... le silence... » il poursuivit :

— Oui, ce sont de stupides chimères qui te cachent la réalité que tu désires et que tu possèdes. C'est à cause d'un fantôme que tu te crois malheureuse, que tu l'es peut-être, parce que tu m'empêches de t'aimer comme je le voudrais. Auprès de toi, je n'ai jamais de véritable abandon, jamais de sécurité. Il faut que je surveille mes regards, mes paroles, jusqu'à ma pensée, que je ne perde jamais de vue ta susceptibilité maladive... Oui ! quelquefois j'en suis las !

Sans écouter Albert, tassée sur une chaise, concentrée sur elle-même, Berthe murmura comme en gémissant :

— Je souffre !

— Quelle pitié ! dit Albert. Tu es torturée par un chagrin imaginaire au milieu du bonheur. Et il y a tant de femmes qui luttent contre de vraies souffrances. Elles ne manquent pas les souffrances sur terre ! Tu as besoin d'en inventer parce que tu es heureuse... Quand je songe à Odette, abandonnée !... mais tu mériterais de souffrir un jour pour de bonnes raisons !

— Je ne pourrais pas souffrir davantage!... Que veux-tu donc de plus?... Mon Dieu... Il n'y a rien de pire!

Il jeta sur elle un regard froid en se répétant les raisons évidentes qui la condamnaient.

Berthe se redressa, s'approcha d'Albert, et, de toutes ses forces rassemblées, pour toucher son cœur, non plus par des larmes mais un appel grave, elle lui saisit les mains et dit d'une voix pressante, les yeux sérieux :

— Tu vois bien que je souffre. Tu ne peux donc rien pour moi?

Ses mains glissèrent sur cet homme insensible. Elle retomba sur sa chaise. Devant la fenêtre, Albert regardait les feuillages éteints par la nuit; les arbres balançaient leurs cimes noires sur un fond gris clair et comme humide.

Il ne pouvait ressentir de compassion pour Berthe, parce que la cause de sa douleur l'exaspérait, et il ne voyait dans ses larmes que le signe d'une exaltation détestée.

— Que tu es dur! dit Berthe. Ça ne te fait donc rien que je souffre?

— Tu pleures pour des niaiseries, dit Albert, qui tâchait de contenir son impatience.

Elle reprit, en suppliant :

— Mais puisque je souffre!

Albert s'assit, regarda fixement le tapis pour détacher son esprit de ces plaintes et rester calme, puis il tourna les yeux vers Berthe d'un air de dédain.

— Voilà ce que tu voulais! fit Berthe avec un cri de haine. Tu as tout détruit!

Albert se leva et se dirigea vers la porte.

— Ne me laisse pas! dit Berthe, cherchant à le retenir.

Il ferma la porte, descendit l'escalier et entra dans la cuisine. Hugot, qui chantonnait dans un bâillement, couvrit sa bouche avec la serviette qu'il tenait sous le bras.

— Madame est un peu fatiguée. Nous dînerons plus tard, dit Albert.

Il sortit. On sentait une odeur de pluie dans l'air tiède. Une foule qui venait de la gare longeait les trottoirs, et l'automobile de Natte cornait sans cesse, tantôt rapprochée, tantôt lointaine, selon ses rapides détours.

Albert marchait vite, fuyant au hasard sur une route, le cœur étreint, les dents serrées, les muscles meurtris comme par une lutte. Il trouvait l'air plus léger à sa poitrine oppressée, à mesure qu'il s'écartait de la ville. « Quelle existence! se disait-il. Quelle abjection!... N'importe où, loin de cette femme, seul, je vivrais heureux, » et il répétait ce mot qui le soulageait : « Seul. » Il voulait gagner Paris à pied. Il reviendrait dans huit jours. Ce serait une leçon. L'esprit obsédé de ses griefs et fermé à la voix de Berthe, il continuait à se pénétrer de ses propres raisons, se parlant à lui-même comme s'il argumentait avec un interlocuteur à qui il représentait continuellement les torts de Berthe.

Sous un ciel bas, une voûte brumeuse imprégnée d'une sourde lueur blafarde, la plaine était sombre, mais, çà et là, une ligne de points scintillants semblait mêler à la campagne nocturne des filaments de cité.

Albert s'arrêta. Dans la nuit, sur cette route confuse entre des masses noires, il se sentit perdu et retourna en hâte vers la maison.

Il entra dans la chambre, les yeux baissés; il aperçut Berthe étendue sur le lit.

— Je ne te voyais pas, dit-il en s'approchant du lit.

Elle ne paraissait pas entendre; il regarda son visage.

— Qu'est-ce que tu as? fit-il

Il prit la main qui semblait sans vie.

— Réponds-moi, dit-il doucement.

Elle demeurait immobile, les yeux clos, comme insensible, exsangue, rigide.

— Voyons! réponds-moi? dit-il, et, se penchant, il prenait la main de Berthe dans ses doigts, caressait ses bras, pressait sous ses baisers le visage inerte, comme pour la réchauffer et ramener la vie en elle par toute la tendresse et l'anxiété de son âme.

— Tu veux m'effrayer!

Soudain, sous les paupières fermées, une larme jaillit comme la seule goutte de vie de ce corps pétrifié.

— Regarde-moi, dit-il.

Sans que son visage eût bougé, elle murmura :

— Je sais... tu es bon... ce n'est pas de ta faute...

— Allons ! n'y pensons plus, dit-il gaiement pour la voir sourire. Il faut que nous descendions dîner. Qu'est-ce qu'ils vont penser en bas ?

— Ce n'est pas de ta faute... mais, une autre fois... ne me laisse pas seule...

*
* *

Le lendemain matin, achevant de s'habiller, Albert prit sa montre, qui marquait sept heures dix, et s'approcha du lit de Berthe.

— Il fait très beau, dit-il.

Se souvenant d'un mot de Berthe, il ajouta :

— Repose-toi... ; tu étais nerveuse, hier soir. Tu vois, c'était cela... Ne te lève pas. Il faut que tu restes dans ton lit au moins le premier jour.

Il regarda par la fenêtre, aperçut Bonijol qui se dirigeait vers la gare, embrassa Berthe et sortit.

A Paris, il se fit conduire au bureau de Tessèdre. Quand il entra dans la petite salle réservée au Comité de la ligue, il aperçut Delor, qui assistait rarement aux réunions du matin.

— Nous n'attendrons pas les autres, dit Albert en s'asseyant à une longue table, devant un buvard immaculé. Avant de rédiger notre manifeste, il convient de nous mettre d'accord sur certains principes.

Il ouvrit sa serviette. Tout en parlant, il regardait Guibert, qui baissait les yeux en traçant des hachures du bout de sa plume, puis il détourna son regard vers Delor, assis à l'écart sur un canapé. Delor parlait rarement, mais on le savait d'opinion avancée; inconsciemment, Albert ne recherchait que l'approbation de ce jeune homme un peu secret.

Une heure plus tard, Albert entrait à la Bibliothèque nationale pour consulter une collection de journaux, et il commença à rédiger son exposé. En écrivant, il se disait que Delor serait étonné par la hardiesse de ce programme. D'abord, il nota ses idées sans ordre : « L'héritage cause d'injustice. Perpétue un privilège acceptable provisoirement comme ressort de l'activité. Suppression à la seconde génération. Produits affectés aux œuvres sociales. » A côté d'Albert, un homme écrivait, les yeux fixés sur un livre anglais. Albert le connaissait. C'était un ancien éditeur ruiné, qui vivait de traductions peu rétribuées; une maladie de nerfs menaçait de paralyser ses doigts. Ce voisinage incommodait Albert. Comme gêné dans ses conceptions futiles par la présence de la pauvreté et le mystère de la souffrance, il s'interrompit, jeta les yeux sur un roman qu'une jeune fille avait laissé sur la table, puis s'éloigna.

Il rentra chez lui, traversa une atmosphère de renfermé et de fraîcheur, et pénétra dans son cabinet.

Il ouvrit une lettre de Maurestin, qui lui écrivait

presque chaque jour de Vichy pour lui exposer sa défense avec des paragraphes soigneusement numérotés. « Nous verrons cela en octobre, » se dit Albert en plaçant la lettre dans un carton, sans la lire. Puis il prit un ouvrage de philosophie.

Il lisait, lorsque Élisabeth lui annonça le déjeuner. Il pensa subitement qu'il avait songé, le mois dernier, à se présenter aux élections, et cette idée lui parut étrange. « J'étais donc un autre homme, il y a seulement quelques jours ? » se dit-il en repliant le journal qu'il regardait pendant son repas. Il remarqua le nom de Vigouroux dans la nomenclature des nouveaux préfets. Il avait connu Vigouroux, autrefois, étudiant paresseux et déjà chauve. « Le voilà préfet ; est-ce possible ?... Est-ce sérieux, tout cela !... Quatrefage est une puissance financière... Louise de Puybéroux a une grande fille... »

Il retourna dans son cabinet, et, laissant refroidir son café, reprit son livre.

« Belle idée du monde, si l'on veut... Plus belle qu'une autre, se dit-il en quittant sa chaise pour s'asseoir dans un fauteuil. Mais qu'est-ce que je retire de cette dialectique?... Est-ce que je retiendrai seulement une phrase pour mon usage?... Un mot qui vive en moi? Ce livre était bon pour l'auteur; il était son travail, son obsession, sa joie, sa vérité, sa vie. Ma vie.... Elle veut aussi son œuvre, qui ne vaut que pour moi... »

Il ferma la fenêtre, puis s'assit devant sa table.

« Ma vie?... se dit-il. Ma vie !... Est-elle dans

cette contrariété qui m'a étreint hier soir, et qui est déjà effacée? Dans la sensation d'une jolie matinée qu'on oublie en prenant le train? Dans cette vague idée de l'univers et de la destinée que me suggère ce livre, et qui s'évanouira quand je descendrai l'escalier? Ou bien dans mon travail, mon métier, que je trouve si nécessaire, parce qu'il me distrait violemment?... Ma vie... qu'est-elle donc en ce moment précis où je pense, tout entière ramassée devant moi?... Une bulle vide, à peine teintée d'un reflet de passé... »

S'apercevant qu'il raisonnait maintenant à la façon d'Ensénat, dont il combattait les idées, il se dit : « Que croyons-nous vraiment, en face de nous-mêmes? » Il sentait que sa pensée où il cherchait un appui, où il mettait son orgueil et sa foi, vacillait avec les impressions. Elle lui parlait aujourd'hui un autre langage, parce qu'il était désemparé dans cet appartement vide, parce qu'on ne venait pas à tout instant le déranger, le consulter, l'appeler ailleurs.

Il sortit pour avertir Élisabeth qu'il ne revien drait pas la semaine prochaine; rentrant dans son cabinet, il dit à voix haute :

— Tu n'es pas juge de la valeur de ta vie.

« Qui donc a écrit cela, » se dit-il?... Il se rappela que sa mère avait prononcé cette phrase, un soir, en fermant un livre. Il entra dans la bibliothèque obscure; sans ouvrir les volets, il chercha le livre, dont il croyait se souvenir. « Non, c'était un volume relié, » se dit-il. Il voyait sa mère

assise auprès de la cheminée, avec son écharpe violette; elle lui apparut si distinctement qu'il se rappela la sensation de sa main sur ses cheveux courts, un jour qu'elle lui disait : « Pourquoi es-tu triste, mon petit garçon? » Un instant, il se tint immobile, songeant à la mort qui vous regarde doucement avec les yeux des disparus, et il passa dans sa chambre.

Cette pièce inhabitée depuis deux mois, ces objets qu'on ne touchait plus, semblaient prendre plus d'importance, se recueillir, avec un aspect étrange, une vie sourde développée dans l'obscurité et le silence. Il ferma son armoire et retourna dans son cabinet.

Avant son mariage, il vivait ainsi dans un appartement désert, et il se rappela le jour où, pour la première fois, il avait songé à épouser Berthe. « Une femme n'est pas ce qu'on pense, » se dit-il. Maintenant, il la sentait mêlée à son corps même, imprimée dans les fibres un peu meurtries de son être, où persistait depuis la veille, comme une courbature, comme une peine douce, l'étreinte des luttes — non pas irrité contre elle, mais au contraire attendri par le désarroi de cette nature enfiévrée, qu'il connaissait si bien, qu'il savait trop clairvoyante, trop sensible, trop aimante; à cause de cela, plus chère, unique, indispensable.

Tout à coup, il se rappela une phrase de Natte : « Quand je pars pour deux jours, je suis pris en revenant d'une frayeur stupide. Je cours chez moi,

Il me semble que je ne trouverai plus la maison debout. »

Le souvenir de ces mots lui communiqua une panique enfantine. « Que se passe-t-il là-bas? » se dit-il. Il voulait revoir Berthe tout de suite. Il regarda la pendule et sortit en hâte pour prendre le train de quatre heures.

Dans la rue, il s'aperçut qu'il arriverait trop tard. Il se dirigea lentement vers les Champs-Élysées pour atteindre la gare à cinq heures vingt. Entre les arbres roussis, le flot pauvre des voitures semblait diminué par le soleil d'août, mais les monuments émergeaient avec plus de splendeur.

Il regardait le gazon très vert autour d'un massif éclatant, lorsqu'un enfant s'approcha de lui. Il reconnut le petit Castagné.

— Tu as grandi; ta maman va bien? Est-elle chez toi?

— Oui, monsieur, fit l'enfant, qui porta la main à sa tête nue comme pour retirer son béret.

Albert se dit qu'il devait rendre visite à Odette. Il ne l'avait pas vue cet été, et il avait le temps de passer chez elle.

— Bonjour, fit Odette en entrant vivement dans le salon. Comment va Berthe? Je viens justement de lui écrire que j'irai à Souing samedi.

Elle prit le fauteuil à côté d'Albert, se leva aussitôt, les yeux inquiets, abaissa un store, et s'assit sur le canapé un peu plus loin d'Albert.

— Quelle chaleur cette année!... Je vais

demander un peu d'eau fraîche, dit-elle, se levant à nouveau. Je suis sûre que vous avez soif.

— Non, merci... je vois que vous lisez un livre de Sturmer.

— C'est madame Vidar qui me l'a prêté.

— Oui..., dit Albert. Je sais que madame Vidar est un apôtre... Philippe est sorti?...

— Il est parti à trois heures, dit Odette en touchant l'épingle d'or qui fermait l'échancrure de sa fine blouse blanche. Il est très occupé en ce moment; on va jouer sa pièce en octobre.

Albert fixa les yeux sur Odette, comme pour maintenir en repos son regard agité.

— Du moins, c'est le prétexte qu'il donne pour rester à Paris.

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Je vois souvent madame Vidar. Elle est très bonne pour moi.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Saint-Malo?

— Je ne veux pas habiter chez mes parents; ils comprendraient. Je n'ai plus la force de dissimuler.

— Ne vous souciez pas tant de vos parents.

— Que voulez-vous que je fasse? dit Odette, d'un air hagard.

— Je vais vous le dire, fit Albert en rapprochant sa chaise d'Odette. J'ai des torts à réparer... Je suis responsable de votre mariage... Nous ne connaissons pas immédiatement la gravité d'un mot... Je vous ai poussée à ce mariage sans réfléchir... La vie, qui se joue des plus constantes

volontés, donne tout à coup une importance extraordinaire à un moment de légèreté... Maintenant, j'ai bien pesé mes paroles ; écoutez-moi... Vous aimez votre mère... Vous avez été une fille trop docile et trop bonne. Pensez à vous, aujourd'hui. Ne craignez pas d'alarmer vos parents ; défiez-vous même un peu de leurs conseils. Ils ont nécessairement leur propre intérêt qu'ils peuvent confondre avec le vôtre... Laissez-moi vous dire toute ma pensée... Cette minute est si sérieuse... Voyez-vous, quand je me rappelle cette Odette si distinguée, si calme, si bien élevée... un peu farouche... mais dont j'avais deviné la noblesse..., car je vous ai devinée de bonne heure... Quand je me rappelle cette jeune fille merveilleuse, et que je vous vois, à présent, désorientée par ce milieu de libertinage, d'aberration morale, de mensonge, — non pas changée, non pas même atteinte, mais environnée par des choses si basses, je sens que votre devoir envers celle que vous étiez, et que vous êtes encore, vous impose de partir.

Odette l'écoutait, attentive soudain, immobile, et Albert voyait dans ces yeux arrêtés sur lui une expression un peu étonnée, songeuse et charmée.

Il s'interrompit en pensant à l'heure de son train, s'approcha de la cheminée d'un pas hésitant, retourna auprès d'Odette, et s'assit sur la chaise qu'il venait de quitter.

— On voit clair pour diriger les autres, dit-il soudain ; mais lorsque votre propre personne est en question, et qu'il faut repousser le bonheur...

une tentation toute proche... on est moins résolu... On ne se laisse pas duper par des paroles.

Il s'aperçut que, distrait par les yeux d'Odette et comme absorbé par une autre pensée, il prononçait des paroles qui n'avaient plus de sens.

Il se ressaisit et dit :

— Nous avons un guide, ou plutôt un trésor qu'il faut d'abord sauver. La morale ne tient pas dans un commandement, ni dans huit ou dix. Il n'y a pas que des vertus de dépouillement, d'abdication et de sacrifices... Sauvez ce rayonnement de votre âme, qui est un bienfait pour tous ceux qui vous approchent. Ici, je crains des infiltrations empoisonnées... Dans la solitude, avec votre petit garçon, l'existence ne sera pas très gaie. Elle n'était pas gaie non plus, autrefois, chez vos parents. Elle suffisait pourtant, à cause de sa dignité, à vous donner une espèce de bonheur... ce regard franc et pur... ce joli regard... Je me souviens que vous aviez des yeux très bleus... Vos cheveux sont moins blonds... Vos yeux sont devenus plus clairs... Ils ne sont pas exactement bleus. Ils sont comme moins colorés et plus profonds... Ils sont un regard... seulement un beau regard...

Sa voix s'altéra légèrement, et il sentit passer sur eux comme un brouillard où il voyait les yeux d'Odette fixes et vagues.

Il se leva d'un air absorbé, pour se raffermir sur ses jambes engourdies. Odette semblait réfléchir avec un petit froncement de sourcils,

comme si les paroles prononcées par Albert avaient un sens profond et difficile qu'elle tâchait de comprendre.

— Il faut que je parte.

— Attendez, dit Odette avec douceur. Vous pouvez rester encore un moment... Vous ne venez jamais.

Ils se turent, et Albert regarda la main d'Odette sur le bord du fauteuil.

— Vous ne jouez plus? dit-il, ouvrant machinalement le piano.

Odette s'approcha de lui, appuya son coude sur le piano et regarda le clavier.

— Allons! dit-il avec effort, l'air songeur, sans s'éloigner du piano. Au revoir...

Il prit la main d'Odette et la sentit un peu large dans ses doigts; elle lui communiqua la sensation de ce grand corps debout devant lui, et il leva les yeux sur ses fortes épaules, puis regarda son bras nu sous le voile transparent.

— Soyez courageuse, dit-il.

Ils demeuraient immobiles tous les deux devant le piano.

— Au revoir, dit Albert avec lenteur, en reprenant la main d'Odette; mais il ne bougeait pas, comme si elle le retenait.

Elle ferma les yeux, comme étourdie par une force irrésistible qui la fit trébucher, et se laissa tomber sur Albert, toute droite. Il la retint en ouvrant les bras; baissant la tête vers le visage

d'Odette, il sentit sous son baiser ses lèvres un peu froides et petites.

— Je crois que nous sommes fous, dit Albert. Il faut oublier cela tout de suite.

Sans s'apercevoir de ce qu'il faisait, il descendit l'escalier. « La gare du Nord, » dit-il en montant dans une automobile, et il ôta son chapeau. Penché en avant, comme pour hâter la marche du véhicule, il regardait l'heure à toutes les horloges du chemin.

Dans la gare, cherchant à dépasser la foule envahissante et pressée qui courait vers les mêmes passages, il gagna le quai et suivit un long train aux wagons déjà remplis, tandis que de nouveaux arrivants affluaient sans cesse; puis il ralentit le pas et regarda dans les compartiments capitonnés de drap gris. Il reconnut M. Guillaume. Plus loin, il ouvrit une portière et sortit un journal de sa poche.

Il revoyait Odette fermant les yeux d'un air vaincu, où il distinguait une imperceptible expression un peu forcée. Ce mouvement gauche et voulu qui la jeta sur lui, cette légère nuance de complicité consciente, ressortaient seuls dans toute cette scène. Comment avait-il cédé à des sentiments si faux? Il évitait de réfléchir sur lui-même pour effacer ce souvenir; mais la vision de cet automate oscillant revenait sans cesse devant son regard et l'humiliait. Il aperçut les lumières de Souing. Le premier, il gravit en courant l'escalier de la passerelle.

En entrant dans le jardin, il regarda la maison sans lumière. Près de la pelouse, dans l'obscurité, il découvrit sur une chaise longue la forme claire du peignoir de Berthe.

— Tu t'es levée? cria-t-il.

— Il faisait trop chaud, mais je suis restée étendue.

— J'arrive très tard, dit-il en l'embrassant. J'ai manqué le train de six heures... J'ai été retenu... Je te raconterai.

Il s'assit sur le bord de la chaise longue, posa la main sur le pied de Berthe, puis lui caressa le front en relevant ses cheveux.

— Tu n'es pas trop fatiguée? dit-il, regardant dans l'obscurité le visage pâle aux yeux brillants.

— Non, dit Berthe d'un air absorbé.

Elle se releva à demi, pour éviter ce regard scrutateur, et ramena d'un doigt ses cheveux sur son front.

— Veux-tu que nous dînions dehors? fit Albert tout à coup, en souriant. Je vais dire à Hugot de mettre le couvert sur la petite table... Tu sais que je ne retourne plus à Paris...

— As-tu prévenu Élisabeth?

— Oui. Elle restera à la maison. Elle a encore de l'argent. Je suis entré dans notre chambre; ce n'est pas gai une chambre inhabitée... Tu n'as pas l'air contente de dîner dehors?

— Si, dit Berthe en déplaçant un coussin derrière son dos; justement je me disais que ce serait bien agréable de rester dans le jardin ce soir.

— Eh bien! dînons! fit-il avec un entrain inaccoutumé. Vous mettrez la table sous l'ormeau, dit-il en s'adressant au domestique. Il y a une lampe de jardin dans le placard de l'office.

Ils se mirent à table. Albert regarda Berthe en souriant.

— C'est charmant ce petit repas, dit-il. Nous aurons du clair de lune plus tard. Je me demande si les Méricant peuvent nous voir?

Il regarda autour de lui, mais ses yeux se heurtaient à la nuit opaque. La lampe éclairait la table, et on se sentait à l'étroit, comme enfermé entre des parois sombres, des masses denses, un peu oppressantes, dressées au bord du petit cercle de lumière. Le chat des Méricant surgit sous la table et sauta sur les genoux de Berthe.

— Ah! ce chat! dit Albert en levant les yeux vers Hugot, qui venait d'apparaître dans la clarté de la lampe.

Il remarquait l'appétit un peu vorace de Berthe et sa physionomie changée, légèrement vieillie et fixe. En observant ces indices d'un état où elle était plus impressionnable, il se disait qu'il ne pourrait pas lui parler ce soir, ni se décharger de cette journée pesante.

— Ne mange pas ces beignets, dit Albert; ils sont mal cuits.

— Elle n'a pas laissé reposer sa pâte, dit Berthe, qui se leva pour s'étendre sur sa chaise longue.

— J'ai passé chez les Castagné aujourd'hui.

Philippe était sorti... Odette m'a reçu. Elle viendra samedi.

— Elle doit me trouver bien négligente, dit Berthe d'un air indifférent. Je n'ai pas eu le courage de prendre le train...

— Elle est à plaindre..., dit Albert.

Il se tut comme pour préparer une phrase qu'il voulait dire; mais Berthe se leva, occupée d'une autre idée qui lui traversait l'esprit. Elle parut réfléchir un instant et dit :

— Les hommes ne pensent jamais à la vie...

Elle s'étendit sur la chaise longue, une joue contre sa main posée sur le coussin, et regarda la nuit avec une expression ardente et songeuse.

— Dans ces moments où nous sommes fatiguées, nerveuses comme vous dites, justement, nous sentons la vie davantage...

Elle se tut, la poitrine gênée, et soupira.

— Aujourd'hui, j'avais le cœur serré..., la vie me semblait lourde... Elle est trop exigeante... Elle demande trop d'abnégation... trop de pardon.

— Allons! dit Albert en observant sur les traits de Berthe, avec une légère impatience, les marques de la fatigue qui agissait sur son esprit. Il ne faut pas trop réfléchir en ce moment.

— Tu crois que je me plains? dit-elle en se redressant.

Elle s'assit sur une chaise auprès d'Albert.

— Je ne me plains pas... Je suis au contraire très sereine. Il me semble quelquefois que mon cœur a trop battu... Que j'ai vécu trop fort....

Je me sens vieille, avec une expérience, une indulgence maternelle... au-dessus de toutes les faiblesses, que je sais possibles, que je comprends... Tu ne sais pas tout ce que je pardonnerais!...

Elle saisit les mains d'Albert et regarda son visage éclairé par la lampe.

— Ton silence seulement me fait peur! Je me dis quelquefois : « S'il mentait? Si un être que je ne connais pas se cachait dans cet homme? »

Elle reprit d'une voix adoucie et un peu épuisée :

— Je ne crains pas ce que tu pourrais me dire... J'ai pitié de tout ce qui est humain... Mais l'idée que dans cette minute...

De nouveau, elle serra les mains d'Albert et l'observa avec une attention passionnée et perçante qui cherchait son âme.

— L'idée que dans cette minute ton regard ne serait pas loyal!

Albert pensait à Odette. Il aurait voulu se racheter, se délivrer par une confidence de cette image pénible, mais il savait que Berthe ne pouvait pas entendre la vérité, qui lui apparaîtrait monstrueuse et déformée; et il se tut avec un air morne et sévère, songeant que Berthe le condamnait au silence.

— Tu ne réponds rien, dit Berthe. Est-ce que je sais à quoi tu penses?

Subitement, elle lâcha les mains d'Albert avec un cri, comme si elle s'était blessée.

Philippe était sorti... Odette m'a reçu. Elle viendra samedi.

— Elle doit me trouver bien négligente, dit Berthe d'un air indifférent. Je n'ai pas eu le courage de prendre le train...

— Elle est à plaindre..., dit Albert.

Il se tut comme pour préparer une phrase qu'il voulait dire: mais Berthe se leva, occupée d'une autre idée qui lui traversait l'esprit. Elle parut réfléchir un instant et dit :

— Les hommes ne pensent jamais à la vie...

Elle s'étendit sur la chaise longue, une joue contre sa main posée sur le coussin, et regarda la nuit avec une expression ardente et songeuse.

— Dans ces moments où nous sommes fatiguées, nerveuses comme vous dites, justement, nous sentons la vie davantage...

Elle se tut, la poitrine gênée, et soupira.

— Aujourd'hui, j'avais le cœur serré..., la vie me semblait lourde... Elle est trop exigeante... Elle demande trop d'abnégation... trop de pardo

— Allons! dit Albert en observant sur les de Berthe, avec une légère impatience, les r de la fatigue qui agissait sur son espri pas trop réfléchir en ce moment.

— Tu crois que je me plain redressant.

Elle s'assit sur une chaise

— Je ne me plains pas. très sereine. Il me sem cœur a trop battu...

Je me sens vieille, avec une expérience, une indulgence maternelle... au-dessus de toutes les faiblesses, que je sais possibles, que je comprends... Tu ne sais pas tout ce que je pardonnerais!...

Elle saisit les mains d'Albert et regarda son visage éclairé par la lampe.

— Ton silence seulement me fait peur! Je me dis quelquefois : « S'il mentait? Si un être que je ne connais pas se cachait dans cet homme? »

Elle reprit d'une voix adoucie et un peu épuisée :

— Je ne crains pas ce que tu pourrais me dire... J'ai pitié de tout ce qui est humain... Mais l'idée que dans cette minute...

De nou[illegible] elle s[illegible] mains d'Albert et l'observa[illegible] e a[illegible] assionnée et perçante [illegible]

— [illegible] d[illegible] minute [illegible] gard[illegible]

[illegible] Il [illegible] lu se [illegible] de cette [illegible] ne pou- [illegible] paraîtrait [illegible] avec un [illegible] erthe le con- [illegible]

[illegible] he. Est-ce que [illegible]

[illegible] ins d'Albert avec [illegible] ssée,

— Pourquoi veux-tu me tourmenter? dit-elle.

Puis elle se leva et retourna sur la chaise longue.

— Ce sont des idées stupides... N'y fais pas attention, je suis fatiguée, dit-elle.

Elle se releva encore, et, posant la main sur le bras d'Albert, elle dit d'un air grave :

— Est-ce que tu m'aimes?

— Tu le sais bien.

— Tu ne me le dis jamais.

— Nous avons passé le temps des paroles, fit Albert.

— Pourquoi? J'aurais besoin que tu me le dises... Je n'en suis pas sûre... Tu m'as ôté le peu de confiance que j'avais en moi... Non!... Ce n'est pas toi!... C'est l'amour, c'est le mariage, qui vous diminue, qui vous dépouille... Quand je vivais seule, je me croyais meilleure... Je comprends que tu te détaches de moi... Si... Je le sais... Tu n'es pas heureux. Tu n'as pas besoin de moi...

— Tiens! dit-elle en pressant les mains d'Albert avec terreur, comme si réellement un froid mortel gagnait ses membres, tu deviens glacé... Tu as le regard dur...

Albert sentait revenir en elle comme une fièvre, le radotage exalté, l'inquiétude excédante, et il ne songeait plus qu'à dominer son impatience, en se disant : « Cela passera, soyons calme... Tout ce que je pourrais dire, et que j'ai dit si souvent, elle ne s'en contenterait pas. Il faut que je l'écoute simplement, sans m'émouvoir, sans m'emporter...

Plus tard, un jour, beaucoup plus tard, je lui parlerai... »

Berthe se heurtait à cet air fermé et retombait dans son ancienne angoisse, qu'elle découvrait chaque fois avec un étonnement désespéré. Par un appel plus profond, des paroles connues, souvent dites, mais remplies de nouvelles larmes, elle essayait d'atteindre cet homme impassible.

« Cela passera, je serai calme, » se disait Albert, et il fixait ses yeux sur le sable éclairé par la lune, tâchant de ne pas l'entendre.

— Tu devrais te coucher, dit-il avec douceur. Je reviendrai tout de suite.

— Voilà! tu me laisses! c'est toute ta réponse! Quelle lâcheté! cruel et lâche!

— Cela vaut mieux, je t'assure, cela vaut mieux! Je reviendrai tout à l'heure.

Il sortit rapidement du jardin, suivit l'avenue baignée de lune, éveillant sur son passage le hurlement des chiens, et entra chez Natte, qui rangeait des papiers éparpillés sur la table de la salle à manger.

— Je recopie mes notes, dit Natte avec entrain, en apercevant Albert. Je devrais les envoyer plus souvent. Je suis en retard de deux ans. C'est un tort avec cette population flottante. Asseyez-vous. Je suis content de vous voir. Vous allez bien?

Une fillette étudiait ses leçons au milieu du bruit. Madame Natte paraissait sommeiller.

— Elle attend son fils, dit Natte... Que veux-tu, ma pauvre amie? C'est de son âge.

Et, s'adressant à Albert :

— Il y a malheureusement un train à une heure du matin. Elle ne se couche jamais avant qu'il ne rentre.

Ils causèrent un moment ; Albert se leva, l'air distrait, et toucha un objet sur la cheminée.

— Vous partez déjà ?... Je vous accompagne, dit Natte, en suivant Albert dans la rue.

— Quel beau clair de lune ! fit Natte.

Il heurta Albert en butant dans la demi-obscurité, et reprit :

— Ah ! une nuit pareille, et avoir trente ans ! Moi, je n'ai pas vécu. J'ai travaillé pendant ma jeunesse, et puis j'ai passé vingt ans dans un désert. Là-bas, je ne me sentais pas vieillir... Quand je suis arrivé à Paris, dans cette ville de femmes, tout à coup j'ai compris que j'étais vieux... La vie m'a échappé. La vie, voyez-vous : c'est l'amour... Tenez, fit-il en s'arrêtant, tandis qu'Albert continuait à marcher, cette clôture de jardin me rappelle...

Il rejoignit Albert et reprit :

— J'avais vingt-cinq ans... Je passais un mois dans une petite ville comme celle-ci. Un jour, j'ai remarqué une jeune fille, presque une enfant, qui sortait de la gare. Je l'ai suivie. Le même soir, je suis venu autour du jardin... Elle est sortie de la maison... J'ai tenu ses mains par-dessus le buisson, qui me piquait la poitrine ; et puis, elle s'est enfuie... Ah ! ces souvenirs-là vous mordent le cœur !

Albert marchait plus vite.

— Je vous ennuie avec mes histoires, dit Natte. Vous êtes pressé de rentrer. Allons !... dépêchez-vous... Au revoir. Ah ! jeune homme !...

*
* *

En se représentant l'image de cet homme toujours sourd à l'appel le plus poignant, Berthe se dit : « Maintenant, je sais qu'il ne m'aime pas. Ma souffrance venait de mes doutes. J'essayais d'obtenir de lui ce qu'il ne peut donner ; je voulais réaliser une union de progrès, de beauté, d'intimité parfaite dont il est incapable. Je ne me soucie plus de lui. »

Cette idée lui apporta un apaisement subit. L'esprit dégagé, comme si elle sortait d'une maladie, elle sentit presque immédiatement ses forces et sa personnalité se reconstituer dans le calme intérieur. Elle fut surprise par la facilité de ce revirement du cœur. « Il y a longtemps que je ne l'aimais plus, » se dit-elle une après-midi dans le petit bois de charmes dont elle admirait, en se promenant, le feuillage menu, éclairci par l'automne, encore vert dans les branches, tandis que les allées se couvraient d'une cendre blonde.

— Tu ne vas pas voir Natte? dit-elle à Albert en revenant dans le jardin.

— Non.

— Il t'intéresse moins? Tu te fatigues vite des gens.

— Il commence à répéter les mêmes choses.

On sonna au portail et ils tournèrent la tête en même temps.

Odette apparut dans le jardin accompagnée de madame Vidar.

— Quelle bonne surprise! dit Berthe en l'embrassant. Justement je pensais aller à Paris demain, pour te voir.

Odette admira le jardin, les fleurs, la maison, le bois de charmes.

— Il appartient à notre voisin, M. Guillaume, mais je m'y promène souvent, dit Berthe.

Elle poussa une petite barrière et entra dans la propriété de M. Guillaume en suivant madame Vidar.

Odette se rapprocha d'Albert, comme si elle voulait lui parler.

Il hâta sa marche en s'avançant vers Berthe et montra à Odette un arbre étendu auprès du chemin.

— Ce chêne est tombé hier matin. Il est sûrement très vieux : regardez ses dimensions. A ce moment, il n'y avait pas un souffle de vent. Il est tombé tout d'un coup, avec un bruit !... Je vous assure cependant qu'il paraissait solide sur sa base. Nous aurions pu nous trouver à cette place ; c'est une allée où nous passons souvent.

Il parlait sur un ton aimable, en la regardant, mais le souvenir qu'il voulait abolir entre eux

par ces façons aisées donnait à ses moindres paroles un accent d'injure.

— Oui, c'est un bel arbre, dit Odette d'un air brusquement froid, et, s'écartant d'Albert, qu'elle évita jusqu'à son départ, elle se mit à parler à Berthe avec beaucoup d'animation et de gaieté.

— Je te quitterai avant le thé ; nous allons voir madame de Scheick, dit-elle. Je lui ai promis ma visite. C'est une amie de madame Vidar. Elle habite tout près d'ici. Veux-tu venir avec nous?... Elle te montrera sa collection de dentelles. N'est-ce pas, madame Vidar, Berthe peut nous accompagner chez madame de Scheick?

— Certainement, madame de Scheick sera très contente, dit madame Vidar de sa voix nette.

Berthe mit son chapeau et sortit avec Odette.

— Cette dame est une Allemande?

— Non, dit Odette, elle est Polonaise. Elle a épousé un Autrichien. Elle a eu beaucoup de malheurs. Son mari administre la fortune d'un prince russe. Ils sont séparés. Elle est pauvre. Elle a perdu deux enfants. Eh bien! elle est toujours heureuse, aimable et si bonne!

— Elle a la foi, dit madame Vidar.

— Quelle foi? fit Berthe un peu timidement.

— La foi, répéta madame Vidar.

Elles s'arrêtèrent devant la grille d'une petite villa. Une bonne encore enfant, avec un tablier très blanc, ouvrit la porte, et madame de Scheick s'avança en saluant, souriante, gracieuse, habillée

de blanc, les cheveux blonds, des lorgnons d'or, et si pâle qu'elle semblait d'abord très poudrée.

— Chère madame Castagné, fit-elle en pressant les mains d'Odette, pendant qu'elle la regardait longuement avec tendresse et enthousiasme.

— Je vous amène ma cousine, madame Pacaris, qui est presque votre voisine...

— Je vous connais très bien, dit madame de Scheick, en arrangeant des coussins derrière Berthe. Je vous vois passer souvent.

On apporta le thé.

— Je fais mon beurre moi-même dans une bouteille que je secoue, dit madame de Scheick en disposant de petites assiettes sur la table. J'ai une brave femme qui me donne un lait admirable. Vous allez goûter mon gâteau.

— J'ai parlé à ma cousine de votre collection de dentelles, dit Odette en souriant.

— Vraiment, madame, les dentelles anciennes vous intéressent?... Oui, j'en ai d'assez rares, surtout des dentelles de Portugal.

Elle ouvrit une boîte recouverte d'étoffe.

— Nous allons d'abord voir celle-ci, dit-elle, et, retournant un coussin, elle étendit la dentelle sur la soie jaune où les dessins ressortaient. Regardez ce mouchoir... Tous les coins sont différents... C'est une merveille, n'est-ce pas? Il me vient de ma grand'mère, qui avait entrepris cette collection... Ma grand'mère était dame d'honneur à la cour.

Berthe posa sa tasse pour prendre le coussin.

— C'est ravissant, dit-elle. Quelle patience!... Ces petites feuilles... Vous avez là une véritable fortune...

— Une fois, j'ai montré ces dentelles à une personne que je ne connaissais pas. Quelque temps après, je me suis aperçue qu'il me manquait une pièce. Mais le jour de cette triste découverte, Dieu m'a donné une de mes plus grandes joies (le retour de Julie, fit-elle en se tournant vers madame Vidar). Dieu compense toujours le mal par un bien.

Madame Vidar avait mis ses lunettes pour regarder une revue.

— Je lis l'article de madame Arniton, dit-elle lorsque madame de Scheick s'assit auprès d'elle, et elles continuèrent à voix basse une conversation où revenait souvent le nom de madame Arniton.

Odette prit le bras de Berthe et s'approcha de la fenêtre.

— On a une jolie vue sur les bois.

— N'est-ce pas? dit madame de Scheick avec élan; j'aime tant mon jardin! Regardez la teinte de ces hortensias! fit-elle en inclinant la tête vers Berthe, avec une expression d'extase recueillie et vibrante, comme si elle voyait dans toutes choses une beauté extraordinaire.

— Poussy va mieux? dit madame Vidar, sans lever les yeux de son livre.

— Votre fils est malade? dit Odette.

— Oh! ce n'est rien : un jour de fièvre, une

petite erreur d'un instant ; il se promène aujourd'hui, dit madame de Scheick avec entrain.

Berthe remarquait sa façon de dire : « Ce n'est rien. C'est très bien. Cela s'arrangera, » certains sourires rêveurs, des mots un peu mystérieux mêlés à ses propos, comme une décisive et brève explication que seule madame Vidar paraissait entendre.

— C'est une religion, une très belle religion, dit Odette gravement, quand elle eut répondu aux questions de Berthe, pendant qu'elles se dirigeaient vers la gare, derrière madame de Scheick et madame Vidar.

Elle essaya d'en formuler les principes d'après le souvenir de ses entretiens avec madame Vidar, puis elle dit :

— Il vaut mieux que tu lises les ouvrages de Chadwick. Ils sont traduits en français par madame Arniton.

— Tu y crois? dit Berthe. Tu crois que la matière...

— C'est très intéressant, dit Odette. Au fond, c'est l'idée de Kant...

Elle s'interrompit pour sourire à madame de Scheick, qui venait de se retourner vers elle en montrant le coucher du soleil avec son ombrelle.

V

Tout l'hiver, Berthe ne songea qu'à sa maison, à ses plaisirs, à ses amies. Elle sortait souvent et rentrait sans se préoccuper de l'attente d'Albert, avec un sentiment nouveau de liberté et d'allègement. Toujours calme, elle parlait à Albert de choses précises comme à un homme quelconque rencontré à la maison à certaines heures.

Elle trouvait le salon trop sombre, et fit arranger une pièce donnant sur la rue. Elle commanda un mobilier qui absorba toutes ses pensées. On le fabriquait pour elle sur les dessins de M. Ranson, et quand on posa les tapis, elle fit changer la tenture pour la troisième fois. La pièce parut trop petite pour les meubles; elle décida de l'agrandir du côté de la lingerie, qu'on transporta dans un ancien bureau d'Albert, où il se tenait rarement, mais qu'elle avait respecté jusqu'ici.

Un moment, elle se passionna pour des laques,

puis de vieilles faïences qu'elle payait très cher après beaucoup d'hésitation. Albert, qui était content de son air de sérénité, ne la contrariait jamais pour ses achats; il se disait qu'il valait mieux dépenser sa fortune pendant la jeunesse.

Ce jour-là, Albert entra dans le salon, salua Odette, tourna un instant dans la pièce, et s'informa de madame Vidar avec une nuance d'ironie.

— J'ai lu ses articles dans la *Vie nouvelle*, dit-il. Peut-être que l'union de l'homme et de la femme évolue vers une association plus large, qui ne se bornera pas à l'amour. La femme aura son indépendance... un métier... Je crois que c'est dommage.

— Vous pensez aux femmes heureuses, dit Odette, sans regarder Albert. Il n'y en a pas beaucoup.

Il comprenait que l'amitié et les doctrines de madame Vidar apportaient un réconfort très nécessaire à Odette. Il voulait, par charité, l'encourager dans cette voie, mais son aversion pour madame Vidar, dont il savait l'influence sur Odette, le fit parler autrement.

— Je connais des femmes médecins, apôtres, artistes, dit-il. Elles ont de la décision, de l'intelligence, du sang-froid, de l'éloquence, de fortes et belles qualités. Je ne dirai pas qu'elles ont seulement perdu la grâce et le charme féminin, mais la valeur profonde qui est dans la femme. Chez une femme qui a aimé, qui a vécu avec son mari, qui a élevé son enfant, il y a plus de vrai savoir que

dans nos bibliothèques. Les femmes rachètent la sottise de quelques penseurs, parce qu'elles demeurent plus près des sources de la vie d'où provient toute vérité. Je vous assure que l'humanité perdra un grand trésor de sagesse quand les femmes deviendront des hommes et qu'elles ne sauront plus aimer.

Berthe écoutait avec impatience la voix un peu chantante d'Albert. « Qu'est-ce qu'il dit? Un discours pour les étrangers... Il m'a appris la fausseté de toute parole d'homme! » songeait-elle, pendant qu'Albert marchait sur le tapis, les mains derrière le dos, en se regardant dans la glace chaque fois qu'il s'approchait de la cheminée.

— Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas? fit Odette à voix basse, dès qu'Albert eut quitté le salon. J'ai bien vu qu'il se trompait. Il me prend pour une féministe. Il ne faut jamais divulguer ces choses à ceux qui ne sont pas en état de les comprendre.

— Tu es heureuse? dit Berthe lentement, avec une expression d'intense curiosité.

— Oui, chère petite Berthe, dit Odette, sur ce ton d'extrême affection qu'elle prenait maintenant pour parler à tout le monde. Je suis heureuse. Autrefois, je ne vivais pas. J'étais dans la nuit... dans une espèce de langueur... Je tâtonnais vers cette lumière. Oh! ma chérie, c'est un bonheur de naître vraiment à la vie avec une raison d'agir...

Elle reprit sur un ton plus rapide :

— Il faut que tu connaisses madame Arniton; Isabelle lui a parlé de toi.

— Vraiment; elle a été guérie d'une maladie si grave?

— Elle a été guérie subitement, après avoir été soignée toute sa jeunesse par les meilleurs médecins d'Europe... Le petit Poussy, le fils de madame de Scheick, a été renversé par une automobile. J'ai vu ses blessures. Il avait des coupures profondes à la tête et au menton, un genou très abîmé; quelques jours après il était guéri. Une jeune fille du secrétariat a été guérie d'une maladie de l'épine dorsale; elle ne marchait plus depuis huit ans. Son père a été guéri d'une maladie de cœur. Je te cite quelques cas que j'ai constatés personnellement, mais des milliers de témoignages sont recueillis dans le monde entier. Pourquoi s'en étonner? Nous oublions que nous sommes des enfants de Dieu et que la filiation divine est un fait actuel, comme l'affirme saint Jean. Dieu a créé le monde parfait... Un monde spirituel que nous ne savons pas voir avec nos yeux humains, nos sens qui ont l'illusion de la matière, de la mort, du mal, de la souffrance... Ce qui est plus surprenant que la guérison presque instantanée d'un poitrinaire (tu m'accompagneras chez le jeune homme auquel je pense), c'est ce voile qui vous tombe de l'esprit... cette vue certaine de la réalité éternelle. Je t'apporterai des lettres que madame Arniton a écrites de Budapest à madame Polak. C'est Isabelle qui les a copiées.

— Philippe approuve tes croyances? dit Berthe.

— Il est encore un peu aveugle. Mais il a été très frappé par une parole d'Isabelle, et il lui a demandé un livre sur l'Égypte qui a été édité à Londres et qu'on ne trouve plus.

Puis elle parla de son mari et de sa vie conjugale. Son air de générosité et de hauteur, cette volonté de tout mêler à la félicité transcendantale, ce sourire, rappelaient à Berthe, qui en éprouvait un peu de gêne, les façons d'Isabelle et de madame de Scheick.

Berthe feuilletait avec méfiance les revues que lui prêtait Odette, et où elle retrouvait le vocabulaire des adeptes. Mais un jour, après la conférence d'un Danois, elle acheta un livre qu'on avait cité et qu'Odette ignorait. Cette lecture lui fit beaucoup d'impression. Depuis longtemps, elle avait cessé de croire aux dogmes de sa religion, qui lui apparaissaient de composition singulièrement humaine; mais, dans ce livre, une vaste synthèse, l'érudition, la pensée philosophique, les termes de science, la langue oratoire, réveillaient ses premières impressions religieuses sous une forme qui plaisait à l'intelligence et dilatait l'âme.

Elle s'arrêtait au milieu d'une phrase, comme frappée d'un choc intérieur, et songeait : « A quoi se passe ma vie?... mesquines souffrances... plaisirs vulgaires,... étiolement de l'âme... L'âme qui est tout... l'univers spirituel!... »

Un soir, Albert regardait ce livre, qu'il avait trouvé sur la table du salon.

— Je crois que cet ouvrage ne te plaira pas, dit

Berthe en s'avançant vers Albert pour reprendre le volume.

— Si, il me paraît curieux... Nous oublions trop facilement de regarder vers le mystère... Notre rapport à la vie universelle, que nous ne pouvons comprendre, est pourtant la réalité essentielle. Les religions l'évoquent.

— Si tu savais comme ces personnes sont admirables! fit Berthe, en s'asseyant avec un air animé. (Elle reprenait tout à coup une conversation interrompue avant le dîner.) Il semble qu'on n'a pas vu d'êtres heureux avant de les connaître. Elles ont une activité si noble; rien ne les attriste... Elles ne pensent qu'aux autres. Elles sont bonnes, utiles...

— Tu en connais beaucoup de ces personnes?

— Oui... des amies d'Odette; madame Polak, Isabelle Martin, M. Laflorencie.

— Je suis persuadé que ces gens sont sympathiques, dit Albert en fermant le volume, après avoir marqué une page avec une enveloppe. Je crois qu'on vivrait de même, et à moindres frais, avec un peu de raison et de courage. Les exaltés ont besoin de certaines imaginations pour se tenir convenablement. J'admire la variété de bizarreries que les hommes ont conçues et adoptées pour être capables d'accepter de bonne grâce ce qu'il est nécessaire de subir.

Berthe reconnaissait dans les paroles, et jusque dans le ton et la physionomie d'Albert, l'esprit positif et satisfait qui avait rabaissé son amour,

et que rien de grand ne pouvait toucher. Elle n'essaya pas de défendre un ordre élevé de sentiments qui échappaient à Albert, et constatait avec indifférence ce défaut de compréhension qui les séparait.

Elle emporta le livre, comme pour le remettre dans la bibliothèque, mais elle s'enferma dans une chambre, où elle poursuivit sa lecture avidement.

*
* *

On fit entrer Berthe dans une pièce qui ressemblait à un salon. Le piano et les meubles étaient poussés contre les murs, et deux grandes tables chargées de livres et de papiers occupaient le milieu de la salle. Une jeune fille cessa de taper sur sa machine à écrire et consulta un atlas, sans détourner la tête. Madame Arniton se leva, fit asseoir Berthe sur un petit fauteuil de tapisserie, prit une cigarette, ajouta une bûche dans la cheminée, puis fixa sur la visiteuse un regard prolongé et un peu dur, que Berthe avait déjà remarqué chez certains médecins qui ont une réputation de psychologues; et tout à coup elle se mit à parler avec beaucoup de simplicité et de bonhomie. Elle était petite et grasse, et ses cheveux, gris mais abondants, laissaient découvert un front admiré. Elle évita de questionner Berthe, et causait avec esprit et bon sens sur des sujets insigni-

fiants. Mais, dès ce premier entretien, Berthe eut l'impression d'une personnalité peu commune.

Berthe prit part aux réunions de la rue Cassette; elle apprenait l'allemand, lisait la *Revue* d'Elliot, et se lia avec Julie, la fille aînée d madame Arniton, qui partait en mission pour le Canada. On ne l'instruisait encore qu'avec prudence, mais elle eut la notion d'un peuple répandu sur la terre, mystérieusement organisé, suspendu à la même attente et soumis à la même impulsion. Elle enviait ces hommes et ces femmes dont la foi pénétrait vraiment les pensées, l'action, toute l'âme dispersée dans le monde et confondue à l'éternité. Elle aurait voulu partager cet enthousiasme pour oublier son cœur, un peu lourd quelquefois, et trop attaché à la vie de chair et de larmes, dont elle sentait qu'elle n'avait pas épuisé toutes les valeurs. Lorsqu'elle quittait Julie Arniton, il lui semblait qu'elle commençait à croire, à se prendre enfin à ces choses radieuses, mais tout à coup, dans sa maison, en regardant Albert, il lui venait une amertume qui dissipait cette espérance, et elle se disait : « Tout cela m'est apporté du dehors... Ce n'est pas moi... Que savent-elles ces femmes?... Elles se grisent ensemble de paroles et de visions. »

A cette époque, le petit Michel mourut après une maladie de quelques jours.

Berthe allait souvent demander des nouvelles de l'enfant, et elle causait avec Castagné, qui paraissait un étranger chez lui, intimidé devant

sa femme, hésitant à prendre des décisions que Berthe jugeait urgentes.

Il avait d'abord facilité, chez Odette, des croyances qu'il trouvait belles et salutaires. Mais, à présent, il voyait sa femme modifiée jusque dans son tempérament et possédée d'un esprit indéfinissable, qu'il considérait avec un mélange d'inquiétude et d'admiration.

— Elle a un courage étonnant, dit-il à Berthe.

Mais dans ce visage d'Odette, un peu rigide, dans ce regard de sombre extase (surtout lorsque madame Arniton ou madame Polak entraient dans la chambre de Michel), Berthe discernait une ostentation de sérénité et le souci d'affirmer la foi devant l'épreuve.

« Pauvre petit! elle n'ose pas te pleurer, » se dit Berthe, un matin où l'image de Michel, avec son regard vague, le corps tout secoué dans la couverture de laine, reparaissait devant ses yeux.

Bien qu'attristée par ce souvenir, elle se demandait d'où lui venait une impression de contentement, pendant qu'elle remontait sa petite pendule, qu'elle faisait sonner à chaque heure en tournant les aiguilles, arrêtées depuis plusieurs jours. Subitement, elle se souvint de la lettre de Noizic. Marie-Louise venait à Paris pour commander des objets de trousseau. Berthe était heureuse à l'idée de retrouver son amie d'enfance et de voir des gens simples.

VI

Après son année de service militaire, André Chaurant poursuivit ses études à Paris et logea dans un petit hôtel de la rue Saint-Jacques. A son école, discret et fuyant, il évitait les nouvelles relations et, dans la rue, il regardait à la dérobée les cafés de ce quartier, marchant rapidement de crainte d'apercevoir Raoul de Brigueil, qui voulait l'entraîner dans une société de Parisiens. Chaque jour, il rendait visite à Fetich, le fils d'un bourrelier de Noizic, son unique camarade, qui préparait l'agrégation de philosophie et travaillait durement dans sa mansarde.

D'abord, il suivit ponctuellement ses cours, puis cessa de prendre des notes. Il arrivait en retard et sortait avant la fin. Bientôt il ne put rester sur son banc. Aussitôt assis, il se relevait, entrait dans

la bibliothèque, demandait un roman ou feuilletait une collection de journaux.

Il se plaisait dans les rues ; non pas le boulevard, où les femmes sans mystère l'intimidaient, mais les rues qui mènent vers des banlieues, et où il retrouvait le souvenir des jolies filles de Rochefort ; il aimait aussi à se mêler au grouillement d'un grand magasin, qui lui paraissait plein de senteurs et d'effervescences féminines. Il avait l'air de chercher quelqu'un, de s'élancer vers une femme enfin reconnue, mais il baissait les yeux et s'écartait dès qu'elle semblait trop complaisante. Tout à coup, il s'en allait à la suite d'une passante, marchant aux alentours, sans jamais l'aborder, et il continuait sa course, pendant des heures, exténué, mais inlassable, comme s'il voulait user sa fièvre dans la fatigue qui lui montait des jambes. Quelquefois, il décidait de s'asseoir à la terrasse d'un café, mais, aussitôt servi, il vidait son verre et repartait, rivé de loin à un fantôme. Il recommençait le soir, puis rentrait seul, comme s'il n'existait rien qui pût le contenter dans cette ville nouvelle. Il dormait pesamment et restait tard au lit, songeant à Noizic, à Rochefort, à Yvonne, à Nelly Poussin.

Puis il cessa de sortir. Il recommandait au concierge de ne laisser monter personne, et il passait tout le jour dans sa chambre d'hôtel, un peu assoupi, fumant, lisant des vers.

Un jour, il se dit que le temps de l'amour et de la rêverie était passé, et il se mit à préparer son

examen. Il travailla pendant six mois autant que Fetich. Il méprisait les cours, et étudiait dans les livres les plus épais.

Il errait ce jour-là sous les ombrages du Luxembourg, attendant l'heure de son examen. La poitrine serrée, une moiteur froide aux doigts, il se posait sans cesse des questions et il trouvait une réponse pour chacune dans les résumés qui lui venaient aussitôt à l'esprit.

Il prit place devant une table recouverte d'un tapis sombre. Le professeur s'assit en face de lui, et, sans le regarder, posa une question très simple. Déconcerté par un sujet si négligeable, et qu'il avait omis d'étudier, André demeura muet. On l'interrogea une seconde fois avec la même douceur sur un sujet plus facile. Il n'essayait pas de réagir contre une atonie subite, considérant d'une pensée vague, et comme s'il répondait pour lui, cet amas de connaissances accumulées et si disproportionnées à ces questions.

Pendant qu'il marchait autour d'une petite cour, sous des galeries en arcades, attendant le résultat certain, il regardait un jet d'eau dans une triste vasque, un coin de ciel d'un bleu trouble, et il songeait qu'il aimerait à connaître l'Italie.

C'est au mois de mars suivant, en revenant d'Allemagne, qu'il traversa Vérone. Il ne cherchait pas des tableaux, mais le printemps, les premières verdures, le soleil, des ruelles, et il se grisait d'un arome oriental qu'il croyait sentir partout, dans les blés naissants, une loque rouge, des oranges.

A Rapallo, il reçut une lettre de Berthe qu'on lui expédiait de son hôtel. Elle lui reprochait son silence inexplicable. Il se dit : « Je ne lui écrirai pas. J'irai la voir dès mon retour à Paris. » Mais, gêné d'avoir laissé cette lettre sans réponse, il n'osa plus lui rendre visite.

Il se représentait Berthe vieillie et mondaine; il pensait que s'il la revoyait maintenant, après dix ans, elle lui gâterait le souvenir de leur enfance.

*
* *

Marie-Louise se mariait le douze décembre. André arriva la veille à Noizic. Toutes les chambres de la maison étant occupées par des invités, il coucha chez les Chappuis. On lui donna la chambre préparée pour Berthe. Elle avait télégraphié le matin qu'elle ne pouvait venir.

Emma demeurait constamment auprès de sa dernière fille, malade.

— Vous m'excuserez, dit-elle à voix basse, lorsque André entra dans la chambre chaude du bébé. Je vous reçois très mal... Demandez à Rose tout ce qu'il vous faut...

— Est-ce qu'elle va mieux? dit André en s'approchant du berceau, où on entendait une petite respiration courte et rude.

— On ne sait pas encore. Elle est malade depuis sept jours. Nous sommes inquiets.

Elle mit une bûche dans le feu. Le jour et la nuit, entre ce brasier et ce petit lit, elle écoutait dans les rideaux le faible souffle haletant, et ajoutait toujours du bois dans la cheminée, où fondait la belle réserve du bûcher, épargnée jusqu'ici malgré l'hiver.

André donnait le bras à Charlotte Ducroquet, jolie et forte fille, qui avait des yeux bleus, comme tous les Ducroquet. Les voitures prêtées par des amis attendaient dans la rue. Le cocher des Grassin tenait son fouet immobile, sans détourner son regard, la figure rougie par l'air glacé.

M. Chaurant veillait à tout. Les petites Chaulieu engloutissaient des gâteaux et des sirops, tantôt à une extrémité du buffet, tantôt à l'autre, pour dissimuler leur gourmandise. M. Ducroquet, comme étranger à cette réunion, causait avec le maire de Montendre, en jetant un regard sur les arrivants. Mademoiselle Pitat perdait une de ses dernières élèves, mais dans sa robe de soie violette qu'elle mettait depuis trente ans aux grandes cérémonies, elle ne cessait de sourire. Marie-Louise, en robe de mariée, le visage un peu changé par ses frisures, se tenait debout auprès de Laurent, devant la cheminée. Laurent éprouvait un vague bonheur qu'il ne cherchait pas à définir et qui venait surtout de cette foule dont il se croyait le centre.

Lorsque madame de Brigueil entra avec ses superbes fourrures, M. Chaurant s'élança vers la porte, et il aperçut Chappuis qui retirait son manteau dans le vestibule. Il savait par Bonenfant que Chappuis ferait faillite cette année, mais, chaque fois qu'il rencontrait Chappuis, il évitait de paraître soupçonner ses embarras, de peur qu'on ne lui demandât un service. Il s'avança vers Chappuis, la main tendue :

— Vous êtes bien gentil d'être venu ! dit-il en lui serrant affectueusement la main. Et votre bébé?... Nous avons eu des nouvelles ce matin par André. J'espère que mon garçon ne vous dérange pas. Alors? Elle a de la fièvre? Ce n'est pas une pneumonie, heureusement ! Vous savez qu'il y a en ce moment une véritable épidémie. Mais elle ne s'attaque pas aux enfants. C'est très curieux. J'ignorais que la pneumonie fût contagieuse... Parisot est mort... Le beau-frère de Vitevert... Venez prendre un verre de Champagne, fit-il en entraînant Chappuis vers le buffet.

— Non, merci, dit Chappuis, qui se dégagea des bras de M. Chaurant pour aller saluer madame Chaurant ; puis il s'approcha de Chalamel, de Ducroquet, d'Ithier, et, serrant des mains dans ses doigts durs, il passait de l'un à l'autre pour se mêler une fois encore à cette société dont il serait bientôt exclu, qui l'ennuyait naguère, et qu'il regardait aujourd'hui avec envie.

Avant de rentrer chez lui, Chappuis se rendit à son comptoir. Il attendit l'heure du courrier. Il

retrouvait une sorte de sécurité dans ce bureau, auprès de son employé.

« Ne t'inquiète pas, lui avait dit Emma lorsqu'elle avait connu la vérité. Je m'arrangerai... J'économiserai... » Elle était presque heureuse à l'idée d'intervenir davantage dans leur vie commune et de sauver leur bonheur malgré la détresse. Elle croyait comprendre, mais Édouard savait que la ruine emportait tout, et il sentait la futilité de ce courage. Il avait songé à prendre un emploi chez Peureux, à quitter Noizic, mais tout ce qu'il envisageait pour cet avenir inconcevable apparaissait bientôt impossible.

Dès qu'il fut rentré chez lui, Chappuis monta dans la chambre du bébé et regarda le thermomètre pendu au mur. Il ôta sa redingote et descendit au bûcher. La hotte remplie de bois sur ses fortes épaules, il montait lentement l'escalier jusqu'au premier étage, et versait sa charge dans le coffre, tout d'un coup, avec un bruit d'écroulement. Puis il appela René et regarda ses devoirs.

— Tu n'es pas soigneux!... Tu n'arriveras à rien! fit-il d'un ton sévère.

Mais, devant les yeux effrayés de l'enfant, il ajouta avec douceur en lui tapotant le dos :

— Travaille bien, mon petit. Je t'interrogerai encore avant le dîner.

Il remonta dans la chambre du bébé, puis sortit dans le jardin. Stimulé par le froid, il se mit à couper du bois devant l'écurie; il s'échauffait à fendre des bûches à coups de hache. Comme pour

une revanche impuissante, il dépensait avec rage la force inutile de son grand corps. Des gouttelettes s'accrochaient en petits glaçons dans sa moustache.

Plus tard, Emma se rappela souvent ce bruit de scie et ces coups dans l'air froid.

VII

Berthe se leva brusquement et passa dans sa chambre quand elle entendit sonner.

— C'est M. André Chaurant, dit Hugot à voix basse; je l'ai fait entrer au salon.

— André? fit Berthe.

Elle jeta un coup d'œil dans la glace et toucha son corsage noir et ses cheveux.

— Bonjour André! dit-elle vivement en ouvrant la porte du salon.

Mais elle s'arrêta, déconcertée par ce jeune homme, par cette moustache étrange, mal ajustée au visage de l'enfant qui souriait encore dans le regard comme derrière un masque.

— Que vous m'étonnez! fit Berthe, sans le quitter des yeux, avec un air de chercher, de réfléchir, à la fois un peu mélancolique et enchanté. Il y a donc si longtemps!...

Ils se regardèrent un instant, songeurs, souriants, sans rien dire.

— J'ai bien changé, n'est-ce pas ? dit-elle tout à coup.

— Vous avez un peu maigri, dit André, sans cesser de la regarder.

Il ne retrouvait plus l'éclat de la jeune fille, mais découvrait dans ce visage fatigué un autre charme plus profond.

Il ajouta d'un ton grave, pour indiquer le but de sa visite :

— Vous revenez de Noizic ?...

— Pauvre Emma ! dit Berthe, en détournant les yeux d'un air abattu.

— Il est mort d'une pneumonie ? dit André à mi-voix.

— Il a pris froid dans son jardin... A cinq heures, il coupait du bois, il s'est couché... C'est inimaginable, dit Berthe en passant un doigt sur son front. Je viens de voir la maison... Emma... cette cérémonie... Et je ne peux pas croire que je vous parle d'Édouard !... Il est si vivant devant mes yeux ! L'idée de la mort n'est pas faite pour notre cerveau... Emma ne comprend pas encore son malheur... Ils s'adoraient ! Que va-t-elle devenir ?... La vie est bien étrange ! Elle se soucie peu de notre bonheur et de nos vertus... Peut-être que nos pauvres personnes n'ont aucune importance !

— Je l'ai vu au mariage de Marie-Louise !...

Il s'inquiétait de leur bébé... Ah! je ne me serais jamais douté!... C'était un homme très bien.

— Oui... fit Berthe, qui cherchait à retenir ses larmes par un battement des paupières, c'était un homme très bien.

Se tournant vers la table, l'air pensif, elle écarta un livre pour faire une place au thé qu'on apportait.

— Et vous, André? dit-elle soudain. Parlez-moi de vous? On se plaint de votre paresse... Vous préoccupez votre famille... Je sais que vous cherchez un appartement...

— Parlez-moi plutôt de Noizic, dit André. J'espérais vous voir au mariage de ma sœur. Cela m'aurait amusé de retrouver ces rues avec vous. Figurez-vous que j'ai rencontré Sambuc. Vous souvenez-vous de Sambuc?

— Sambuc... oui... je me rappelle... Sambuc... le théâtre Sambuc...

— Il est professeur de gymnastique maintenant, dit André. J'ai été ému, je vous assure, devant ce beau fantôme du passé!... Il ne se doutait pas de sa splendeur; il ignorait ce que je contemplais sur lui. Il me parlait comme un brave imbécile!

— Sambuc! dit Berthe. Que vous me rappelez un vieux passé! Vous étiez fou avec ce théâtre... Un jour, vous avez voulu les suivre... Non, je me trompe, vous vouliez seulement partir... Aller je ne sais où... Vous souvenez-vous? Cette fuite me paraissait merveilleuse. D'ailleurs, vous m'étonniez toujours... J'admirais votre exubérance, vos inventions... Votre voix me faisait trembler

quand nous jouions un drame. Je savais que vous deviendriez un homme extraordinaire... Je ne sais quoi... Un grand acteur... C'est cela... Un grand acteur.

Elle ajouta en riant :

— Que les enfants sont drôles !

— Oui, fit André gravement. Je m'en souviens.

— A présent, vous pouvez me le dire... Où vouliez-vous aller ?

— Je ne sais pas.

Il reprit avec une animation subite, le visage coloré par une bouffée de chaleur :

— Si... Je le sais. Mais vous ne pouvez pas me comprendre. C'était déjà une espèce d'impatience et de fatigue... Vous ne connaissez pas cela... Une envie de tout recommencer, d'être un autre... ailleurs. Oui ! quitter la place à peine foulée... jeter le livre à moitié lu... Fuir.

— Je me doute qu'il faudra vous gronder encore, dit Berthe sur le ton sérieux qu'elle prenait autrefois avec André lorsqu'il admirait son expérience. Vous croyez aux belles surprises du destin... Vous attendez un réveil miraculeux. Mais la vie suit un chemin plus uni, et vous découvrirez simplement que vous avez perdu quelques années.

Berthe posa une tasse sur un guéridon, auprès de la chaise qu'André venait de quitter. Il s'assit, mais se releva aussitôt, agité par la chaleur de l'appartement, et il poursuivit avec volubilité, les joues rouges :

— Vous êtes raisonnable... Vous avez toujours été raisonnable... Mais il faut garder la sagesse pour les mauvais jours. La vie est un peu extravagante... Elle déçoit ceux qui veulent trop prévoir et trop calculer... Elle récompense au hasard, quelquefois celui qui a couru imprudemment, quelquefois celui qui dormait... On ne sait pas qui est en avance et qui est en retard...

André s'approcha de Berthe et la regarda avec une expression sérieuse dans son visage empourpré :

— Vous croyez que je suis paresseux... Mais quelque chose travaille en moi... Je sens mon avenir qui s'organise sourdement dans des régions où je n'ai pas accès encore. Je connais mon destin à des mouvements secrets. Il vous surprendra. Vous me considérez avec pitié? Vous attendiez davantage de moi? Vous pensez : « Voilà un pauvre garçon qui se perd. » Eh bien! je vous dis... Rappelez-vous ce jour..., cette minute. Il est cinq heures. Vous voyez ce coussin bleu : il fixera nos souvenirs... Rappelez-vous que j'ai dit devant ce coussin bleu : « Un jour je vous étonnerai! »

— Non, André! Vous ne m'avez pas déçue... Je vous admire! dit Berthe en le regardant avec un léger sourire un peu ironique et une expression rêveuse qui formait de petites rides nouvelles au coin de ses yeux. Vous êtes jeune!... Je vous assure que c'est merveilleux d'être jeune!...

— Dînez avec nous; Albert sera content de vous revoir, fit Berthe, lorsque André se leva.

— Je préfère revenir.

— Alors, revenez bientôt, et la prochaine fois vous dînerez. Nous parlerons de votre appartement; il faut qu'il soit réussi... Je vous donnerai des conseils... J'ai de très bonnes idées. Ce n'est pas moi qui ai choisi ces meubles, dit-elle en voyant André s'arrêter devant un bahut chinois.

*
* *

Debout à côté d'André dans le petit ascenseur, Berthe dit :

— Je vous ai trouvé un papier pour le salon. On a dû l'apporter ce matin.

— Il me semble que je dépense follement! dit André.

— Votre père vous donne quatre mille francs. Vous dépenserez le double. Il sera très content. Il veut que vous soyez bien installé. Il vous gâte... On vous a toujours gâté! dit-elle en frappant à la porte de l'appartement avec le bout de son parapluie.

Un peintre qu'on entendait siffler à l'intérieur lui ouvrit, et elle s'approcha des fenêtres sans rideaux.

— Il y a trop de vue, dit André. Trop de lumière... On se sent tiré au dehors, dévoré par l'étendue; on n'est pas chez soi.

— Attendez. Il manque les tentures, les

meubles... fit Berthe, qui marchait dans les pièces sonores, examinant l'appartement comme si elle ne le connaissait pas, quoiqu'elle y vînt chaque jour.

— Voici mon papier, dit-elle en relevant sa jupe pour entrer dans la cuisine, remplie de plâtras.

André épingla un bout du rouleau sur le mur du salon.

— Joli, n'est-ce pas ? dit Berthe.

Elle recula vers le fond de la pièce, sans quitter des yeux le papier, puis chercha du regard un siège dans la pièce nue. André trouva un escabeau derrière une échelle, le frappa de ses gants pour ôter la poussière, et le posa devant Berthe.

— Dites-moi, André? fit-elle en tournant les yeux vers le papier fixé au mur, êtes-vous un garçon sérieux?... Je vous arrange votre appartement; j'espère que vous n'allez pas y mener de petites dames?

— Oh! moi!... les femmes...

— Je vous ai toujours vu courir après une jupe : Alice, Louise de Brigueil, Suzanne, Thérèse...

— Je vous assure que je ne pense pas aux femmes. Je n'ai pas adressé la parole à une Parisienne depuis deux ans que j'habite Paris.

— Il est probable que les femmes que vous rencontrez ne sont pas de votre goût. Vous aimez un genre plus modeste et plus piquant. Il vous faut des jeunes filles à débrouiller...

Berthe cessa de considérer le papier et tourna vers André un regard incisif et souriant :

— Au fond, vous êtes... un peu...

— Un peu?

— Je ne le dirai pas.

Les yeux pétillants de curiosité, André saisit le poignet de Berthe.

— Je veux le savoir!... un peu?...Dites!...

— Non! fit Berthe en le repoussant avec son manchon. Vous ne le saurez pas!

— Eh bien! vous vous trompez, dit André en lui lâchant le poignet. Je vous jure que l'amour ne compte pas dans ma vie.

*
* *

Le marchand, sans cesser de parler, inclina le fauteuil pour montrer une particularité de la construction, comme s'il ne doutait pas qu'il ne s'adressât à des connaisseurs.

— Nous verrons, dit Berthe d'un air pensif, et son regard, suivi par le regard du marchand, glissa vers une armoire.

— Je réfléchirai, dit Berthe en se dirigeant vers la porte.

Elle jeta un dernier coup d'œil au fauteuil, tandis que la dame aux énormes boucles d'oreilles, et qui se tenait très droite dans cette espèce de salon trop meublé, répondait d'un discret signe de tête au salut d'André.

Berthe se tut jusqu'au tournant de la rue du Bac, puis elle dit à André :

— Ce fauteuil n'est pas cher. Mais attendons. Nous reviendrons cette semaine.

— C'est une bonne occasion que nous pouvons perdre, dit André.

— Ne craignez rien. Nous le retrouverons à la même place ; il est là depuis deux ans.

— Vous n'écoutiez pas le marchand ; c'est dommage, dit André. Quel beau menteur! quel luxe de paroles! Le fauteuil est bien, il n'est pas cher, nous le désirons; mais cela ne suffit pas à cet artiste. Il veut nous enflammer.

Poussé par la foule, André descendit du trottoir ; il rejoignit Berthe devant la vitrine étincelante d'un confiseur, et reprit :

— Il veut que cet objet nous plaise par sa forme, son antiquité, par toutes les paroles qu'il ajoute, et qui ne sont pas plus fausses que le reste. Cet homme a un langage vivant, un magnifique instrument d'illusions et de conquête. Que lui importe la vérité? Sa raison d'être, son devoir, son honneur, c'est de séduire. La nature aussi triomphe par le mensonge.

Ils s'engagèrent dans une rue obscure ; la foule qui longeait le trottoir obligeait André à s'écarter de Berthe, et il interrompit cette discussion, qu'il reprit devant la maison des Pacaris.

Il continuait à parler dans le salon, élevant la voix pendant que Berthe ôtait son chapeau dans sa chambre. Quand il s'approchait de la porte

ouverte pour répondre à Berthe, il apercevait le lit et l'image de Berthe dans la psyché, quoiqu'il cherchât à détourner la tête.

Albert entra dans le salon.

— J'avais reconnu votre voix, dit-il en souriant; vous dînez avec nous?... Mais oui, reprit Albert en s'adressant à Berthe, il dîne avec nous.

Albert passa dans son cabinet, et Vagnièze introduisit M. Jaume.

Albert écoutait M. Jaume sans le regarder, avec un air d'ennui. Ses affaires ne l'intéressaient plus. Il s'en occupait par nécessité. Lorsque M. Jaume eut terminé, Albert répondit en peu de mots, d'un ton nonchalant et froid, les mains croisées sur ses genoux. Cette attitude réservée donnait du poids à ses paroles.

— Allons dîner chez Borda, dit Albert, lorsqu'il retourna au salon.

— Tu veux dîner tous les soirs au restaurant! dit Berthe.

Elle sourit en voyant les yeux ravis d'André, et ajouta :

— Hugot sera scandalisé!

— Allez mettre votre habit, André, dit Albert; vous nous trouverez à huit heures chez Borda.

Le garçon étendit une seconde nappe sur la table et apporta des tasses.

— Je ne prendrai pas de café, dit Berthe.

Albert ouvrit son étui à cigarettes.

— Une cigarette, André?

— Une seule. Merci... Vous savez que je fumais beaucoup, dit André qui s'adressait à Berthe, assise à côté de lui avec un grand chapeau de velours noir, la gorge et les bras nus dans la lumière rose des petits abat-jour. C'est une vilaine habitude. Eh bien ! je me suis dompté... Oui, un matin, devant mon miroir, je me suis regardé fixement dans les yeux...

Il se tourna vers le mur, aperçut dans la glace son visage congestionné, et toucha sa cravate blanche.

— Je me suis regardé et j'ai dit d'une voix haute et ferme, le front impérieux : « Tu ne fumeras plus qu'une seule cigarette après le repas ! » Et voilà. Je suis guéri.

— Vous avez de la volonté ; c'est très bien, dit Berthe en souriant.

— Non, je me suis hypnotisé. Je ne crois pas à la volonté... Voyez cet homme... Cette espèce d'Américain près de l'orchestre... Une face vigoureuse, n'est-ce pas? Il a eu sûrement la volonté de faire fortune ; mais a-t-il assez de volonté pour se reposer une heure?... Avez-vous jamais vu un hanneton blessé se débattre dans une fourmilière?... Quelle énergie !

— Cependant, dit Berthe en regardant André d'un air intéressé et sérieux, la volonté...

Albert tourna la tête vers un groupe de dîneurs. Silencieux, un peu engourdi, il entendait la conversation d'André et de Berthe comme un bruit lointain parmi les sons d'une valse, et songeait :

« André soutient que la volonté... on pourrait le contredire... Une idée se retourne comme on veut avec un peu d'esprit... Autrefois, j'aimais ce jeu... Il est jeune, ce petit! Maintenant je souris... J'acquiesce... Je regarde ces gens... Je n'ai plus envie de penser... Berthe lui répond avec une grande application... Cette controverse la captive... Que son air sérieux me paraît enfantin ! »

— C'est vrai, dit André, qui écoutait Berthe avec attention, et il étendit lentement le bras vers le cendrier. On se querelle sur le sens des mots. Mais voici un autre exemple : J'ai passé un mois à Tex, en Suisse, l'hiver dernier. Il y a de belles pentes pour le ski ; près du village, les prairies sont bordées de clôtures très gênantes...

— Vous êtes allé en Suisse, l'hiver ? dit Albert, qui prit part soudain à la conversation.

Mais il montra par sa façon d'interroger André qu'il n'entendait pas intervenir dans le débat. Il désirait seulement certains renseignements sur les hôtels.

— J'ai pensé que nous pourrions aller en Suisse quelques jours, dit-il en regardant Berthe. Chariol m'a envoyé une carte bien séduisante.

*
* *

Ils atteignirent Samaden à la nuit. Les globes électriques, autour de la station du funiculaire,

éclairaient la neige. Albert toucha du pied cette croûte blanche un peu scintillante ; puis, avançant d'un pas dans la nuit, il distingua le vague contour des sommets et sentit la paix immense et la pureté de ces hauteurs. Ils montèrent dans un traîneau, et, les jambes enfermées sous une couverture à longs poils, ils respiraient profondément l'air froid. La voiture glissait sur le chemin, d'une allure qui paraissait joyeuse au bruit des grelots.

— Quelle vue ! quel silence ! dit Albert, le lendemain matin, en s'approchant de la fenêtre.

Sous le ciel fumeux, autour du lac, les montagnes dressaient leurs masses abruptes, comme en métal sombre, légèrement teintées d'une poudre grise, avec des stries très blanches. Sur les cimes, dans les vallées, sur les toits, reposait la neige unie. Parmi ces choses uniformément blanches ou noirâtres, et comme mortes, le lac étendait une eau vivante, mais livide, d'un gris jaune et malade.

— Regarde, dit Albert ; j'avais visité ce pays en été. Il est bien différent. Ces petits toits blancs, en bas, c'est Vevey ; à côté, c'est Clarens, le pays de Julie. On aperçoit la vallée du Rhône, en face : cette plaine encaissée. Je me suis promené autrefois dans ce Valais, où Saint-Preux rêvait à sa Julie ; il y a des villages croupissants, une population abrutie depuis des siècles par l'ivrognerie, la crasse et l'inceste. Rousseau a vu dans ces

pauvres bêtes un idéal humain. Il ne savait pas regarder ; mais ses illusions lui ont inspiré quelques idées qui ont retourné le monde... On distingue le Rhône, à droite...

— Cette vue me fait mal à la tête, dit Berthe en reculant vers le milieu de la chambre. Vraiment, la tête me tourne... Ce grand vide... cette hauteur... J'ai comme un vertige... Une impression de mal de mer.

— En effet, nous sommes à six cents mètres au-dessus du lac... six cents mètres à pic. Eh bien! fit-il gaiement, allons voir les sports.

Devant l'hôtel, ils croisèrent un jeune homme qui traînait une luge par une petite corde, avec des gros gants de laine.

— Marchons, dit Berthe. Cela me fera du bien, Le village a l'air joli ; tu t'occuperas des sports plus tard.

Ils traversèrent le village aux murs jaunâtres avec ses toits blancs. Dans une cour, sur des troncs d'arbres coupés, la neige formait une couche éclatante. Une fontaine de pierre et d'eau paraissait terne.

Au retour, Berthe monta dans sa chambre. Le lendemain elle resta au lit.

— Quel beau pays! dit Albert en ouvrant un instant la fenêtre de la chambre, et il respira avec force l'air frais. Tu as bien tort de ne pas sortir.

— J'aime mieux me reposer aujourd'hui. Je crois que le voyage m'a fatiguée. Je me sens mal à l'aise.

Le temps se radoucit subitement. Albert se promenait le long de routes boueuses, sous un ciel bleu. L'herbe apparaissait entre des plaques de neige qui persistaient sur les versants plus froids. Les bois de sapins, les bosquets de chênes reprenaient leur teinte sombre.

Albert mangeait seul en observant une vieille Anglaise qui se versait avec précaution une goutte de vin.

Il questionna le maître d'hôtel.

— Est-ce que la neige ne dure pas, en hiver ?

— Cela dépend, monsieur. Il y a trois ans, nous en avions beaucoup.

Albert lut un journal dans le fumoir, frappa d'un doigt sur le baromètre, et retourna devant le casier des lettres.

— Je sais ! fit-il en entrant précipitamment dans la chambre. Tu as le mal des montagnes ! Il paraît que c'est très fréquent. Tu vas te lever. Nous descendrons à Vevey. Tu te sentiras mieux tout de suite.

Il était persuadé que le malaise de Berthe disparaîtrait aussitôt qu'elle se rapprocherait du lac, et il marchait avec impatience devant l'hôtel en l'attendant.

— N'est-ce pas ? cela passe, dit-il dès que le funiculaire commença de descendre.

— Peut-être... un peu...

— Regarde... C'est très joli de ce côté... Ce petit chalet... Il a l'air habité... Il y a une jeune

femme sur le balcon... Nous prendrons le thé à Vevey.

— Tu es bien, maintenant? dit-il avec entrain, pendant qu'ils se dirigeaient vers le lac. J'avais raison, c'est très connu.

Berthe s'arrêta devant une vitrine de boulanger.

— J'ai faim, dit-elle.

— Attends, nous allons voir le lac. Nous prendrons le thé tout à l'heure.

— Ce pain a l'air si bon! dit Berthe avec une expression d'avidité enfantine.

— Tout à l'heure, dit Albert.

— Je t'en prie! laisse-moi goûter de ce pain.

Elle entra dans la boulangerie.

— Tu as tort de manger si souvent, dit Albert à voix basse. Et tu manges trop vite. Je ne serais pas surpris que tes malaises viennent de l'estomac.

A chaque bouchée que Berthe portait timidement à ses lèvres, il fronçait les sourcils, sourdement irrité de cette obstination, comme si le pain causait évidemment tous les troubles de Berthe.

Elle se coucha en rentrant à l'hôtel.

— Il vaut mieux que je demande un médecin, dit Albert.

Le médecin était un homme vigoureux, qu'on sentait oppressé par une santé trop riche. Il parut attendre, avant de parler, qu'on lui fît connaître dans quelle langue il devait s'exprimer.

— Ma femme a été prise du mal des montagnes en arrivant ici, dit Albert. Elle a des vertiges, des

bourdonnements d'oreilles. Je me demande s'il n'y a pas d'inconvénients à prolonger notre séjour. Nous pourrions descendre à Vevey.

Le médecin s'assit auprès du lit de Berthe et la questionna d'une voix faible, tandis qu'Albert s'éloignait vers la fenêtre.

— Vous n'avez pas eu d'enfant? dit-il à voix haute en se tournant vers Albert.

— Non.

Surpris par cette question, il dit :

— Comment?... Vous croyez...

— C'est probable, dit le médecin.

— Qu'est-ce qu'il raconte, dit Berthe en se redressant sur son lit, lorsque le médecin fut parti. Je suis enceinte?

— Il dit que c'est probable.

Berthe repoussait cette idée de maternité qu'elle s'était accoutumée à juger impossible, et qui lui apparut, tout à coup, comme une entrave injuste, insupportable, un lien trop grave qui l'enchaînait à l'homme.

Albert allait et venait dans la chambre, d'un pas rapide, l'air soucieux, en se frottant les mains.

*
* *

Berthe referma vivement la porte.

— Otez-lui le masque! cria-t-elle.

— Madame se trompe, dit Hugot en ouvrant la

porte. La petite n'a pas de masque. Je l'ai caché dans le coffre à bois.

— Je l'ai vu dans ses mains, dit Berthe, qui hésitait à sortir de la salle à manger.

— Madame se trompe. La petite est avec moi dans l'office.

Berthe traversa rapidement le couloir, les yeux baissés, et entra dans la cuisine.

— Louise, a-t-on apporté la semoule?

— Oui, madame, fit la cuisinière. Est-ce que je dois la préparer avant trois heures?

— Je la prendrai tout de suite; faites-la cuire bien doucement. Prenez garde qu'elle ne soit pas trop épaisse.

Berthe sortit de la cuisine, mais, songeant à ce mets qu'elle avait hâte de goûter, elle revint sur ses pas. Elle baissa la flamme du gaz, prit la cuillère et continua à la tourner dans la casserole, en ajoutant du lait. Puis elle versa la crème fumante dans une assiette, et, s'asseyant sur une chaise de la cuisine, elle se mit à manger avidement avec une gourmandise d'enfant.

Elle retourna au salon pour écrire à Emma, mais s'étendit sur le divan et s'endormit aussitôt d'un sommeil lourd.

Elle ouvrit les yeux, à demi plongée encore dans un autre âge, avec la sensation de ses boucles de petite fille contre les joues, et elle porta la main à sa tête où ses épingles d'écaille l'avaient blessée durant son sommeil. « Je vais être mère, se dit-elle, moi qui étais si petite dans mon rêve...

Et mes enfants ne croiront pas que j'ai été une enfant...! »

Elle respira fortement, comme si elle manquait d'air, et sentit une odeur écœurante de vieille tapisserie. Elle se leva avec lassitude pour ouvrir la fenêtre, passant les doigts sur sa tempe, où elle éprouvait une sensation de froid.

On lui apporta son goûter. Quand elle eut mangé, ce malaise se dissipa, et elle s'assit dans le fauteuil où elle restait maintenant tout le jour, calme, un peu engourdie, occupée seulement d'idées très simples qui ne l'inquiétaient jamais.

« Voilà maman! » se dit Berthe en entendant du bruit dans le vestibule, et elle jeta un coup d'œil vers la glace, où apparut son visage rose et paisible.

— Tu as des confetti sur ton manteau, dit Berthe en touchant l'épaule de madame Degouy.

— Je suis venue par la Concorde, dit madame Degouy. J'avais oublié que nous étions en carnaval. Il y a une foule!... Une poussière!... Tu as bonne mine, ma fille.

— J'ai pris mon goûter; on va t'apporter du thé.

Dès que madame Degouy fut assise, elle mit ses lunettes, et commença à tricoter une petite couverture de laine.

— Il faut trois couvre-pieds, dit-elle, le visage épanoui, songeant au bébé pendant qu'elle formait prestement les mailles au bout du gros crochet de bois. Une pour la voiture et deux pour le ber-

ceau... Vois-tu, c'est léger et chaud, dit-elle en caressant l'épaisse laine blanche et duveteuse. Ce chéri! Hortense lui fera ses petits draps. Il vaut mieux les couper dans des draps un peu usés; c'est plus doux... Tu n'as pas vu la brassière que j'ai terminée?

Berthe regarda le vêtement de poupée que madame Degouy sortait de son sac et elle toucha avec étonnement ces manches minuscules. Dans cette petite chose elle ne voyait pas, comme sa mère, l'enfant attendu. Lorsqu'elle songeait à lui, elle se représentait un grand jeune homme qui marchait à côté d'elle.

— As-tu reçu la réponse de ton propriétaire? dit Berthe.

— Je ne lui ai pas écrit. Je veux rester à Paris jusqu'à la naissance de cet amour. Je commencerai mon déménagement au mois d'août... Je vous laisserai quelques meubles... J'ai dit à Emma que j'irais habiter avec elle, à condition qu'elle ne changeât rien dans sa maison... J'aurai ma chambre. Je l'aiderai dans son ménage... Je t'avoue que cette idée m'a décidée à revenir à Noizic. Il paraît qu'elle a encore maigri... Elle ne me parle jamais de sa santé, mais madame Chaurant m'écrit qu'elle a une triste mine.

— Tu as une lettre de madame Chaurant?

— Oui, elle me dit que M. Ganivet est mort. Quel âge avait-il? Au moins quatre-vingt-dix-sept ans... Elle m'annonce le mariage de

Fernand... Il épouse la petite Migot. Te souviens-tu de Lydie Migot?

Madame Degouy parlait à sa fille avec plus d'abandon qu'autrefois, et cependant avec une sorte de déférence, un ton d'amabilité cérémonieuse, comme si Berthe lui apparaissait une personne un peu différente dans sa dignité maternelle. La mère et la fille causaient ensemble avec plaisir. Elles disaient souvent les mêmes choses sur les mêmes gens, et d'un mot, en souriant, elles évoquaient un souvenir de Noizic ; quelquefois Berthe interrogeait sa mère sur le cousin Nivoche, M. Alvarez, Edgard, personnages enveloppés d'ombre qu'elle distinguait à peine au commencement de ses souvenirs.

Hugot alluma la lampe en venant chercher le plateau ; Berthe s'assit sur un fauteuil bas, auprès de sa mère, pour changer de place. Madame Degouy posa son ouvrage, et, se penchant vers Berthe, elle observait attentivement le visage de sa fille à travers ses lunettes. Tout à coup, elle dit :

— Je m'aperçois que je te regarde exactement comme ma chère maman me regardait, avec ses lunettes tout près de ma figure. Je lui ressemble, à présent que je suis vieille... Souvent, lorsque je parle, je reconnais ses phrases et presque le son de sa voix...

A cet instant, Berthe songeait qu'elle ne verrait plus, un jour, ces bons yeux qui la contemplaient

si tendrement. Elle détourna vers le tapis son regard ému et posa ses bras sur les genoux de sa mère, sans rien dire.

*
* *

Berthe suivit Albert dans la chambre.

— Cela m'ennuie de te quitter, dit Albert; tu vas déjeuner seule.

— Ils comptent sur toi. Je n'ai pas reçu madame de Solanet quand elle est venue me voir. Tu lui diras que j'étais fatiguée... Elle est un peu susceptible.

— Ils déjeunent à une heure? dit Albert d'un air pressé et réfléchi, en vérifiant des papiers dans ses poches.

— Bonjour... Et comment va-t-elle? Vous lui direz que je pense beaucoup à elle, fit madame de Solanet avec un regard d'amour en pressant les mains d'Albert. Laissez-moi vous présenter à madame Burnant... Monsieur Pacaris... Nous attendons mon mari... Je vous annonce tout de suite que vous déjeunez avec Fribourgos, l'historien.

— Il se présente à l'Académie, dit Albert en s'approchant de madame Burnant.

— C'est encore un secret, dit madame de Solanet. Je m'en occupe...

Elle cessa de sourire et regarda son mari qui venait d'arriver.

— Tu as passé au journal? dit-elle à mi-voix.

Plusieurs personnes entrèrent. Albert reconnut Malangreau.

— Vous paraissez fatigué, dit madame de Solanet en s'asseyant à côté de Fribourgos, avec un air de confidence et d'entrain.

— Je connais Tissier, reprit Princeau, quand on se mit à table.

Le jeune Princeau parlait d'une voix forte, sans quitter des yeux un des convives dont Albert n'avait pas entendu le nom.

— Tissier est un causeur... Il faudrait le suivre au café, dans la rue, chez la princesse Marie. On composerait un livre sublime avec ses mots. Hier, chez Manuel, on parlait devant Tissier d'un ouvrage d'histoire contemporaine sur l'Italie. Tissier a dit : « C'est de l'histoire très exacte. Tous les faits sont vérifiés, et il n'en manque aucun. Mais moi qui ai connu Crispi, je peux vous certifier que ce portrait scrupuleux ne lui ressemble pas... » Ne trouvez-vous pas que ce mot est admirable? fit le jeune Princeau en parcourant l'assistance de son regard brillant et un peu niais.

Une expression haineuse et maussade passa sur le visage de Fribourgos, quand il entendit cette attaque inconsciente contre la méthode historique à laquelle il avait consacré sa vie,

Madame de Solanet se pencha vivement vers lui avec un geste affectueux, et dit à voix basse :

— Je veux que vous dîniez avec Maurice Donnay. Il est charmant.

Aussitôt, Fribourgos sourit à madame Solanet, tout en épiant l'assiette de sa voisine. S'apercevant de sa méprise, il prit un autre couteau et se tut, gêné par son propre mutisme et la sensation de son asservissement.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit madame de Solanet à voix haute, avec cette promptitude à ménager la susceptibilité de ses hôtes, qui lui donnait parfois de l'esprit. C'est le présent qui est fait de légendes.

Albert regardait Malangreau, qu'il avait vu autrefois chez son père. Il se souvint que Malangreau, après des échecs dans la carrière politique, avait entrepris sans succès de nombreuses affaires fort différentes. Ces cheveux blancs, ce visage gras et vieilli, cette vie manquée, inspiraient à Albert un sentiment de compassion. Après le déjeuner, il s'avança vers Malangreau, comme par charité.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit Malangreau sur un ton de hauteur. Je comptais aller vous voir... Je voulais vous parler d'une affaire énorme que j'ai en vue...

En quittant l'hôtel des Solanet, Albert pensait à Malangreau. « Cet homme est toujours excité par un projet; il ne voit pas sa déchéance. La ville, les conversations, l'espoir, entretiennent en

lui une espèce de jeunesse. » Puis, se rappelant le vieux Fribourgos, il se dit : « Sa fameuse solitude ne lui suffit donc plus? Il recherche de petits honneurs au milieu des humiliations, et il paraît gauche en face d'un gandin qui ne parle que pour étonner... Et cette femme, elle n'est plus une mère, ni une épouse, ni une amie!

« Ah! fuir tous ces visages de la vanité? se disait-il. Chez moi, auprès de Berthe, dans cette étroite société que nous formons avec le meilleur, le plus vrai de nous, loin de tout ce qui semble nous approcher, là seulement est la vie. »

Sous l'influence de la compagnie déprimante dont il sortait, il pensait :

« A mon âge, on sait que l'homme est à jamais mal conformé pour le bonheur ; on a renoncé à trouver un sens à l'existence ; on est fatigué, égaré sur tous les chemins, et on appelle, comme à l'aide, des nouveau-nés. Je suis trop scrupuleux pour tenir beaucoup à une opinion, et je ne crains pas de donner la vie... Quand nos enfants commencent à étudier, nous ne savons plus ce qu'on nous enseigna si péniblement. C'est pourquoi il y a des collèges, des religions, une morale. On les forme loin de nous, eux qui déjà viennent de si loin... Mon père était sévère... Il parlait peu... Je me rends compte à présent qu'il éprouvait une sorte de gène devant moi. Cet air rigide était une façon de baisser les yeux... Il m'écartait pour éviter, peut-être, de s'interroger... Pour-

tant? élever un enfant, quelle tâche minutieuse et divine! »

Songeant à l'enfant qui naîtrait bientôt, il marchait avec une subite animation joyeuse.

« Il ne suffit pas de leur apprendre à se tenir tranquilles... D'abord respectons ce renouveau de vie, qui vient encore une fois démentir notre anathème... Oui... Il faut restituer à ces petits l'orgueil de la vie... Mercanton a raison... La santé est le commencement de la sagesse... L'eau froide... La gymnastique... Les jeux dehors, en troupes... des jeux féroces... Je ferai abattre la cloison du cabinet de toilette... Je lui donnerai cette pièce bien claire. »

Il traversa la chaussée pour suivre une étroite bande d'ombre sur le trottoir opposé. En passant devant la porte d'une salle d'armes qu'il fréquentait autrefois, il se reprocha de négliger un exercice utile à sa santé; mais il y pensa distraitement. Maintenant, il ne se souciait plus de ses imperfections.

« Tu es un petit garçon vigoureux, se disait-il en imaginant un entretien avec son fils. Tu es content d'être fort, mais il faut être fort aussi par le cerveau. »

Sans interrompre ses réflexions, il traversait avec une adresse machinale la rue pleine de fracas et de véhicules enchevêtrés. Puis il monta l'escalier du Palais, songeant :

« Les enfants comprennent le mot force. Ils éprouvent à tout moment la valeur du courage

et de la santé. Ils peuvent comprendre que le mensonge est une faiblesse abaissante... Plus tard je lui montrerai que la justice, l'honneur, la droiture... Oui... une action généreuse procure une sensation d'exaltation saine et de puissance heureuse, comme une course à l'aurore... »

Il se dirigeait vers la bibliothèque, et s'arrêta avec une légère hésitation. « Je verrai Dupire un autre jour, » se dit-il en revenant lentement sur ses pas. Il aperçut la barbe blanche de M. Quatrefage, détourna les yeux, et sortit du Palais.

M. Quatrefage, qui ne plaidait plus, venait s'asseoir chaque jour sur un banc de cette galerie, regardant passer la foule de ses collègues, où parfois il apercevait un homme vieux qu'il avait connu jeune.

— Eh bien ! ce déjeuner, dit Berthe en souriant, sans se lever, lorsque Albert entra dans le salon. Étiez-vous nombreux?

— Fribourgos... Malangreau.

Albert s'interrompit pour écouter la sonnette du vestibule.

— C'est peut-être ta mère?

— Non, fit Berthe d'un air anxieux. Elle est déjà venue. Je suis sûre que c'est André.

— Ce brave André, dit Albert. Il nous oubliait.

— Ne bouge pas ! dit Berthe à voix basse avec un geste d'impatience. Je ne veux voir personne. J'ai prévenu Hugot.

Ils se turent, Albert ouvrit la porte du salon.

— C'était André, dit-il en revenant auprès de Berthe. Comme tu deviens sauvage! Je t'assure que tu es très convenable dans ce costume. Il te va bien. Il me rappelle le peignoir de Souing.

Berthe, qui ne trouvait plus de repos nulle part, se leva lourdement et s'assit sur les genoux d'Albert; mais tout de suite elle retourna dans le fauteuil.

— Tu as fumé, dit-elle.

Albert approcha un siège de Berthe.

— Je voudrais te parler, dit-il.

Il reprit d'une voix hésitante, en regardant Berthe avec douceur :

— Je me disais... Oui... Il m'est venu une pensée... Une vue sur le monde... C'est un sentiment que je ne tiens pas seulement de l'âge... Il m'est venu d'une expérience vraiment profonde... Il s'est formé en moi, à mon insu, ici, dans cette maison... près de toi. Un jour, on s'aperçoit qu'on a changé. L'homme qui avait certaines façons de penser et de sentir, et qu'on croyait être soi, se détache de vous. Oui... Je suis content que nous attendions un enfant... Voilà un sentiment qui paraît bien naturel... Il me surprend, moi, quand je me rappelle le jeune homme solitaire... Tu me reprochais autrefois de trop m'absorber dans mon travail, loin de toi. Tu avais raison... Je veux vivre mieux... Tu m'as appris où est la vie... Je vais abandonner une partie de mes affaires... Tiens! demain, je lâcherai Flambart... On se crée des nécessités qui vous dévorent bêtement.

— Ce n'est pas le moment de négliger tes affaires, dit Berthe.

— Tu ne me comprends pas...

Après un silence, il reprit d'une voix grave, sans regarder Berthe :

— J'ai été un enfant malheureux... Je n'aime pas à me rappeler ce temps... Mais je crois que la vraie tristesse est une bonne école... On sort de cette maladie un peu desséché, mais robuste, et avec la pudeur des larmes... On regarde la vie d'un œil plus généreux... Non ! la vie ne m'a pas déçu !... A mon âge, où bien des choses ont perdu leur goût, je peux dire que mes douleurs et mes joies, et toutes mes années, ne suffiront pas pour l'épuiser. Mais je n'ai pas su l'aimer. Elle ne se contente pas de cet assentiment un peu dédaigneux.

Il se leva, le regard animé, la voix émue, et dit rapidement, comme s'il saisissait une idée qui contenait le sens de la vie et qui venait de surgir dans son esprit échauffé :

— Cette agitation humaine, cette ardeur à la tâche qui semble aveugle, ces efforts, ce besoin de marquer sur un sol où tout s'écoule, et jusqu'à cette pauvre instabilité des désirs, c'est le mouvement créateur de la vie, son essence divine...

Mais l'idée qu'il avait cru un instant tenir lui échappait à mesure qu'il parlait, et il ne trouvait plus dans sa pensée que des contradictions et l'écho d'un livre.

— Ça ne fait rien, dit-il comme à lui-même. Qu'importe ce que je pense et comment j'ai vécu !

S'arrêtant devant Berthe, il ajouta :

— Ma vie ne compte plus. Mon enfant va naître. Je commence à disparaître... Mais je peux lui apprendre ce que j'ai su trop tard. Je saurai lui parler. Me comprends-tu ?

— Je comprends, dit Berthe.

Elle se tourna du côté d'Albert, et jeta les yeux vers ce visage connu, dont elle ne voyait plus les traits familiers, mais où elle devinait la pensée.

« Je te comprends mieux que tu ne crois ! songeait-elle. Tu m'abandonnes encore. Tu veux fuir dans une illusion de recommencement. »

Elle dit en souriant :

— Ce sera peut-être une fille ?

Elle se tut, et soudain ouvrit la bouche en retenant un cri de douleur et de surprise. Puis elle quitta son fauteuil et s'assit sur une chaise en respirant avec force. Elle glissa la main sous son peignoir et appuya ses doigts contre son ventre, où elle sentait comme un trémoussement d'oiseau.

« Mon petit, se disait-elle, comme si elle caressait son enfant, tu me fais souffrir... Ton père te parlera plus tard... Moi, je te sens déjà vivre dans mon corps... Ton père te parlera, quand il aura le temps... Es-tu une petite fille, toi aussi ? Que viendrais-tu faire dans ce monde où il y a si peu de place pour nous !... Vas-tu me ressembler ?... Seras-tu trop passionnée et trop crédule ? Viens-tu encore pour demander à la vie ce qu'elle

refuse? Tu ne m'écouteras pas... Ta tête est déjà pleine de rêves que tu voudras suivre... Tu aimeras un jour... ma pauvre petite! Et je te verrai pleurer, et je te sentirai souffrir dans mon cœur, dans ma chair, où tu me donneras encore des coups comme à présent ; car nous aimons ainsi, nous autres. »

*
* *

Albert dormait. Malgré la nuit et la fenêtre ouverte, on respirait dans la chambre un air stagnant où demeurait la chaleur du jour. Berthe s'éventait, étendue sur le dos. Elle ne pouvait se retourner dans son lit, et sa tête lui semblait pendre en arrière, très bas, à cause de son corps soulevé par la maternité prochaine. Elle souffrait tant de son immobilité, de sa fatigue, de la chaleur, qu'elle ne prit pas garde tout de suite à une légère douleur qui revenait par moments. Elle toucha l'épaule d'Albert.

— Je souffre, dit-elle.

Il alluma l'électricité. Assis dans son lit, il la regardait avec attention.

— Tiens !... encore, fit-elle. Crois-tu que ce soit cela?... Attends... Ça passe... On dirait que c'est fini.

Elle reprit son éventail, dont le souffle frais

séchait la moiteur qui reparaissait constamment sur son visage.

— Voilà ! dit-elle en posant l'éventail sur la couverture, le visage un peu contracté. Ça recommence.

— Je vais téléphoner à Rossier, dit Albert en s'habillant précipitamment. J'ai bien fait d'avertir la garde cette après-midi... J'irai la chercher, c'est plus sûr. Elle habite tout près d'ici. Nous serons de retour dans vingt minutes.

En entendant ces paroles, Berthe prenait subitement conscience de cette chose qu'elle avait si souvent considérée de loin, vaguement, et qui était maintenant toute proche et certaine. « Rien n'est pire que la douleur du corps, » se disait-elle en pensant à ces souffrances qu'il faudrait subir, éveillée, jusqu'au bout. Elle aurait voulu se préparer à la douleur, attendre l'épreuve dans le recueillement, avec ses forces raffermies, et l'idée qu'elle était surprise et qu'elle ne pourrait plus se ressaisir augmentait son affolement.

Lorsque Albert eut quitté la chambre, Berthe cessa de souffrir et se dit : « Il a peut-être tort de prévenir Rossier ? » Elle se souleva avec un grand effort de son dos, en s'appuyant sur les coudes, pour voir la pendule, et sortit de son lit.

Elle mit son peignoir, ouvrit la porte du cabinet de toilette, marcha dans la chambre, puis entra dans le salon. Elle allait et venait, regardant autour d'elle, comme pour s'assurer que chaque objet était bien à sa place, et aussi comme pour un

adieu. Elle déchira une lettre, ouvrit le tiroir de son bureau et fixa un moment les yeux sur les liasses de papier soigneusement rangées. Songeant qu'Odette et André viendraient demain prendre de ses nouvelles, elle tourna la tête vers un bouquet de fleurs. Elle prit le vase pour l'emporter, mais le posa aussitôt et s'appuya au dossier d'un fauteuil, dont elle serra le rebord dans ses doigts en se retenant de crier, sachant qu'elle souffrirait bien davantage tout à l'heure.

Elle retourna dans la chambre de l'enfant, ouvrit encore une fois l'armoire remplie de chaussons et de petits vêtements, puis elle s'assit auprès du berceau sur une chaise blanche très basse au long dossier droit. Entre les rideaux elle contemplait fixement l'oreiller où bientôt l'enfant serait couché, et, les yeux remplis de larmes, elle sentait, avec un peu d'effroi, tout l'inconnu de la minute prochaine.

Elle entendit un bruit de pas et de voix étouffés. En entrant dans sa chambre, elle aperçut Élisabeth qui ôtait les objets de la coiffeuse, et elle se tourna vers la garde pour éviter de voir ces préparatifs.

— Est-ce que je peux rester debout ?

— Certainement, madame, dit la garde, dont l'étroit visage déplut à Berthe. Il vaut mieux marcher... Vous ne souffrez pas encore ?...

— Si... Un peu...

Elle s'assit brusquement sur le bord du lit, le

visage sérieux, frottant lentement ses mains l'une sur l'autre.

— Pauvre madame! dit la garde, qui s'arrêta pour considérer Berthe avec douçeur.

Elle ajouta, achevant d'épingler un drap dont elle recouvrait la table :

— Je vais vous coiffer.

Berthe s'assit suivant les instructions de la garde; elle éprouvait un peu de réconfort à s'abandonner à ces mains expérimentées, qui nattaient ses cheveux avec assurance.

Sa coiffure terminée, Berthe passa dans le salon. Elle alluma toutes les lampes, et s'assit dans un fauteuil près de la cheminée.

Lorsqu'elle était petite, on lui avait arraché une dent sans qu'elle eût crié; au souvenir de ce courage d'enfant, il lui sembla que sa force d'âme d'autrefois lui revenait et qu'elle pourrait endurer de grandes souffrances sans se plaindre. « Je vais peut-être m'accoutumer à cette torture? » se dit-elle en se contractant contre la douleur.

Albert s'approcha de Berthe, l'air attentif et comme timide.

— Tu souffres?

Les yeux de Berthe brillaient avec une expression profonde, tandis que ses cheveux tombaient en nattes enfantines autour de son visage rajeuni, un peu engraissé et rose.

— Je vais demander de l'eau et des citrons, dit Albert. Je suis sûr que tu as soif... Tu as si chaud...

— As-tu téléphoné à Rossier ? dit Berthe.

Elle se tut soudain, avec une expression de recueillement énergique, et l'éventail qu'elle agitait devant son visage s'anima d'un battement précipité.

— Il arrive, dit Albert. Il m'a dit d'aller chercher la garde. Ces femmes sont vite habillées. Nous n'avons pas mis une demi-heure.

Albert sortit du salon, revint auprès de Berthe, puis se dirigea vers la chambre.

« Il peut marcher, se dit Berthe. On voit bien qu'il ne souffre pas. »

— La garde dit que nous pouvons rester ici jusqu'à l'arrivée du docteur, fit Albert.

Il s'approcha de Berthe et resta debout près de son fauteuil en la regardant.

Elle ne parlait pas, la tête appuyée au dossier du fauteuil. Par moments, une ombre passait sur sa physionomie plus concentrée, et la palpitation de l'éventail s'accélérait dans sa main fébrile, avec un mouvement d'aile effarée et captive.

— Tu aurais préféré la garde d'Odette. Rossier prétend que tu seras contente de celle-ci.

Il s'aperçut que Berthe n'écoutait pas ; il se tut et continuait à la regarder, plein de pitié, cherchant à découvrir ce qu'elle pouvait désirer, tâchant de pénétrer cette souffrance, qui était si loin de lui et qu'il aurait voulu partager.

— Tu es courageuse, dit-il en lui caressant la main.

Il s'agenouilla près d'elle et avança la tête pour l'embrasser.

Mais elle se détourna légèrement de lui, comme si elle ne voulait pas qu'on la touchât, comme si dans cette solitude auguste et terrible, où elle était confinée, les liens habituels de la tendresse ne la rattachaient plus à l'homme.

Elle se pencha en avant, sur ses genoux, sans une plainte, courbée par la souffrance, comme engagée dans un couloir de douleurs où il fallait avancer seule, sans recul possible, poussée par une force inexorable vers une issue d'épouvante.

— Je t'en prie, dit Berthe d'une voix ferme, mais oppressée, en se redressant lorsque la souffrance eut diminué, ne pourrais-tu pas t'asseoir ?

Il s'assit aussitôt et demeura immobile, rivé à son siège, regardant Berthe.

Hugot entra dans le salon, posa doucement le plateau sur la table, et, sans lever les yeux sur Berthe, il jeta un regard furtif et grave vers la porte de la chambre.

— Pourquoi n'est-il pas monté ? dit Berthe, lorsque Hugot se fut éloigné. Il n'a pas besoin d'attendre. Est-ce qu'il est tard ?

Elle se sentait étrangement éveillée. Dans ce salon plein de lumières, avec l'impression de ses cheveux défaits, il lui semblait que les heures n'appartenaient ni à la nuit, ni au jour.

— Une heure, dit Albert.

Berthe se leva et marcha dans la pièce, selon

les recommandations de la garde. Elle ne souffrait plus.

— Il faudrait prévenir maman, demain matin, dit-elle en continuant sa promenade dans le salon. Je voudrais qu'on paye Sunez... Mais il doit m'arranger les dernières bottines...

— Tu vois, dit Albert, subitement tranquillisé, ce n'est pas si épouvantable, quand on a du courage. Dans une heure, tout sera terminé.

Il cherchait à distraire Berthe par un ton désinvolte.

— Tu sais que Suzanne a joué aux cartes, avec son mari et le docteur, jusqu'au dernier moment...

— C'est vrai... Suzanne... fit Berthe en arrêtant sa pensée sur cette image d'insouciance.

Aussitôt, elle poussa un cri... Ployée par la souffrance, elle se laissa glisser le long du fauteuil et se coucha sur le tapis en gémissant.

Albert courut chercher la garde, comme pour s'enfuir.

— Il faut que madame se couche, dit la garde en soutenant Berthe. Le médecin devrait être là.

Albert téléphona de nouveau.

« Comment ! le docteur est encore chez lui, » dit-il devant l'appareil. Puis reprenant une voix calme et posée, il articula avec soin pour surmonter l'émotion qui pouvait sembler puérile : « Ah ! c'est vous ? docteur... »

Quand il entra dans la chambre tendue de draps, Albert dit : « Le médecin arrive. » Comme s'il était

appelé ailleurs, il retourna très vite dans le couloir, emportant la vision de Berthe gisante, pelotonnée dans le désordre du lit, et qui ne connaissait plus rien que la douleur et les cris.

« Pourquoi ne vient-il pas? » se disait Albert. Il ne trouvait d'apaisement qu'à se suspendre à cette attente. Il regarda la rue par la fenêtre du salon, puis ouvrit la porte d'entrée, et retourna vers le téléphone. Dans la cuisine, Louise surveillait une bassine d'eau sur le fourneau. La garde passa rapidement devant Albert : « Elle est habituée à ces soins, se dit-il. Ce n'est pas la première fois pour elle. Pourquoi me tourmenter? Un accident n'arrive presque jamais : une fois sur mille. » Il se répétait, pour se rassurer : une fois sur mille. « Pourquoi serions-nous frappés, nous si heureux, alors que mille... »

Il s'approcha de la chambre. Il avait peur d'entendre et de voir, et cherchait des yeux la figure de la garde. Elle semblait le rassurer machinalement; tout prenait un aspect inquiétant.

« Si elle mourait! » se disait Albert avec angoisse, en marchant à travers des pièces vides, où déjà il sentait son absence. Dans cette atmosphère, si chargée d'elle qu'il voyait partout sa souffrance, il imaginait sa disparition; et il éprouvait combien elle était devenue sa propre vie, la couleur, l'attrait, l'âme de toutes choses.

Il se répétait : « une fois sur mille, » mais il semblait, maintenant, que cette unique chance comptait seule dans le nombre, que seule elle était

réelle et certaine, et que justement leur bonheur les désignait au destin.

Le médecin poussa la porte entr'ouverte, posa son chapeau sur une chaise et entra dans la chambre, suivi d'Albert.

*
* *

Devant les persiennes closes, les rideaux étaient remplis d'une sourde clarté blanche. Berthe s'éveilla lorsque la garde entra dans la chambre en apportant le bébé.

— Vous l'avez pesée ce matin ? dit Berthe.

— Elle engraisse, madame.

— Ce côté, n'est-ce pas ? dit Berthe en regardant la petite tête rougeaude et chiffonnée contre sa poitrine lisse.

Le bébé se contractait entre les mains de Berthe, boule froncée et renfrognée, sans sourires, sans regard, et qui avait l'air de peiner et de se débattre dans les liens douloureux où semblait embarrassée sa vie à peine éclose. La garde emporta l'enfant.

Berthe ôta un des coussins sous sa tête et s'allongea dans son lit. Couverte d'un seul drap, les bras nus, elle ne sentait pas la chaleur de cette

après-midi torride, et, quoique faible encore, elle goûtait le plaisir de s'étendre librement.

Elle feuilletait des journaux de modes, songeant à certaine robe qu'elle imaginait sur elle, avec l'étoffe de son choix, et elle se voyait de nouveau active, légère, svelte, allant et venant, plus jeune et plus jolie, habillée de ces toilettes du moment qu'elle pourrait enfin porter. Après cette longue claustration, ce temps de malaise et de contrainte, elle avait un grand appétit de vie. Elle pensait à des spectacles, à des fêtes, où elle serait contente de retourner, et, en y songeant, elle découvrait bien d'autres amusements qu'elle voulait connaître, surtout cet endroit en vogue dont André lui parlait cet hiver.

A quatre heures, pendant que Berthe buvait une tasse de lait, Albert entra dans la chambre.

— Tu as bonne mine, ma chérie, dit-il en prenant un biscuit sur le plateau de Berthe. Tu pourras te lever bientôt. Nous passerons la fin de septembre à Souing.

— Si nous allions au bord de la mer ?

— Nous ne pouvons pas voyager avec un bébé d'un mois, dit Albert. A Souing tu seras très bien... Il te faut beaucoup de calme... Je viens de terminer un livre intéressant, fit-il en regardant un volume qu'il tenait à la main. C'est un ouvrage sur l'éducation... Cela te plaira. Tu peux passer la seconde partie... Tu regardes des images, fit-il en se baissant pour ramasser un des journaux de modes tombé sous le lit.

— Ah! ce n'est rien, des bêtises! j'avais demandé à la garde de m'apporter des illustrés.

— Cela te distraira. Ne te fatigue pas maintenant. Tu liras cela plus tard, dit-il en posant le livre sur la table. Je vais voir la petite.

— Elle dort, fit Berthe.

Albert entra dans la chambre voisine, écarta les rideaux, et regarda la petite tête dont les cheveux noirs dépassaient un peu les draps.

VIII

On venait d'ouvrir les portes de la salle à manger, et Albert regardait sa montre, qui marquait minuit, lorsque Périer s'avança vers lui.

— Vous étiez chez les Roinart, avant-hier? dit Périer. J'ai cru vous reconnaître au moment où vous partiez...

En l'écoutant, Albert conservait un air morne et ensommeillé, comme s'il avait renoncé à soutenir son rôle d'hôte dans un spectacle qui ne l'intéressait pas.

Une partie des invités se dirigea vers le buffet; Albert, s'éloignant de Périer, s'assit sur une chaise, près d'un meuble qui le dissimulait à l'assistance. De cette place, il apercevait le fond du salon, où se tenaient Yvonne Mers et son mari qu'on disait très amoureux; ils causaient avec un jeune homme. Albert remarquait l'assurance et le

brillant qu'Yvonne avait pris depuis son mariage. Il se rappela son air effacé de jeune fille qui se croyait laide. Elle lui apparaissait, maintenant, exaltée par les flatteries, et il voyait, dans son sourire et ses gestes, comme les mouvements d'un pantin agité du dehors par un mécanisme trop visible. « Pauvres gens! pensa Albert en appuyant la main sur ses yeux fatigués par les lumières. Mais pourquoi sommes-nous venus! »

Tous les jours, presque, finissaient pour lui dans cette somnolence et cet ennui, parmi la rumeur de voix indifférentes, et, chaque fois, il se disait : « Nous devrions vivre autrement. »

Madame Ségalas, qui s'avançait vers les Mers, aperçut Albert et s'assit auprès de lui.

— Je crois que vous avez une petite fille, monsieur? Je suis sûre qu'elle est délicieuse, si j'en juge par la maman.

— C'est un bébé, madame. Un bébé de huit mois.

— Que madame Pacaris est charmante! Elle a une beauté!... une vie!... et comme elle est simple!

— Oui... oui... murmurait Albert en souriant, et il inclinait la tête à chaque mot, avec une expression aimable, à la fois condescendante et rêveuse, comme s'il répondait au babillage d'un enfant.

Albert se leva, et, s'adossant aux meubles, il tourna ses yeux vers la salle à manger. Près du buffet, au milieu d'un groupe d'hommes, il aper-

çut Berthe dans une étroite robe noire et paillettée; ses belles épaules très découvertes émergeaient du fourreau sombre.

Le souvenir d'Yvonne Célerier venait de lui rappeler l'image de Berthe jeune fille; il fut frappé du contraste avec la vision présente. Il reconnaissait bien cet éclat des chairs aux lumières, qu'il avait remarqué chez les Quatrefage la première fois que Berthe lui avait apparu en robe de soirée; mais, à présent, il voyait une autre forme plus pleine, une autre stature, et presque une personne différente.

« Comment peut-elle se plaire ici? » se dit-il.

Ce goût des réceptions, au début de l'hiver, ce désir un peu enfantin de toilettes et d'amusements, il l'avait excusé d'abord, comme la revanche d'une année très austère, mais il avait cru qu'elle s'en lasserait tout de suite.

Il s'approcha du buffet, prit une coupe de champagne et, passant tout près de Berthe, il dit à voix basse, les yeux arrêtés sur son bras nu, sans manches, où tombaient seulement de l'épaule des perles de jais :

— Il est tard, partons.

— Attends, dit Berthe en se tournant vers lui vivement, mais sans le regarder, encore tout animée et distraite par la conversation des autres. Tu connais M. Moussous.

Albert tendit la main à Moussous, recula d'un pas derrière Berthe pour poser son verre, puis s'écarta d'elle comme timidement. Il semblait que

cette grande femme ne lui appartenait plus comme autrefois. Elle s'affranchissait de lui par la santé, la maturité, l'équilibre heureux et la volonté nouvelle qu'on devinait dans son épanouissement.

Berthe s'éloigna du groupe, avec Moussous. Ils traversèrent ensemble le salon et s'arrêtèrent devant mademoiselle Siriex. La jeune fille se dirigea vers le piano, suivie de Berthe et de Moussous; elle se mit à jouer doucement. Genestal se rapprocha du piano, à pas discrets, et s'adossa au mur en croisant les bras.

Il était plus tard encore que de coutume lorsque Albert et Berthe montèrent en voiture. Le froid du dehors était agréable à Albert comme un commencement de repos.

— Quel mauvais dîner! dit-il.

Berthe se taisait. Il reprit :

— Cette jeune fille joue bien... C'est une chose curieuse que la musique... Elle donne un visage extasié à des imbéciles qui n'ont pas un brin de cervelle... Ils ont l'air de refléchir.

— Pourquoi veux-tu que tous les gens que tu rencontres, et que tu ne connais pas d'ailleurs, soient des imbéciles?

— Je n'ai qu'à regarder la compagnie où nous venons de passer cinq heures : le comte Belissen. Tu ne le défends pas, je suppose? Moussous...

— Moussous n'a pas ton genre d'intelligence, dit Berthe vivement. Mais c'est un homme cultivé, très musicien... Il viendra me voir demain. Il

voudrait connaître Isabelle, qu'il a entendue chez les Carrière.

— Nous allons recevoir Moussous!

— Est-ce extraordinaire?

— Ce que je trouve extraordinaire, c'est que tu aies plaisir à voir des gens médiocres. Je t'accorde Moussous, puisqu'il est si musicien, mais je ne puis admettre les Chaffner, Sorbet, les Moineville...

Berthe gardait le silence, comme si elle jugeait inutile de poursuivre une discussion dont tous les arguments étaient connus.

— Tu as préparé ta monnaie? dit-elle lorsque la voiture s'arrêta.

Ramenant contre elle la traîne de sa robe, et serrant d'une main son manteau de velours rouge, elle posa sur le trottoir, comme craintivement, son pied chaussé d'un petit soulier brillant, puis s'éloigna très vite.

— Sérieusement, dit Albert en baissant la voix, quand il eut rejoint Berthe dans l'ascenseur, tu comptes aller à Chantilly, dimanche?

— Les Moineville ont proposé de m'emmener; j'ai accepté. J'ai fait inviter André; il avait envie de voir cette course.

Pour Berthe, ces raisons si claires, et qu'elle disait avec simplicité, suffisaient à expliquer complètement la plus naturelle des promenades.

Elle ne sentait pas que la question d'Albert

signifiait : « Est-ce bien toi, cette femme incompréhensible ? »

Comme s'il redoutait de l'interroger davantage, il ajouta seulement :

— Je n'irai pas.

*
* *

Il semblait que Berthe choisissait l'heure du déjeuner pour téléphoner à Moussous. Albert marchait dans le salon, s'asseyait à table, se relevait, traversait le vestibule, écoutant avec impatience la voix de Berthe au téléphone, ce colloque interminable, coupé de silences, de brusques éclats de rire, et dont le sens lui échappait.

Lorsque Berthe entrait dans la salle à manger et prononçait un mot au sujet de Moussous, Albert faisait effort pour garder un maintien calme ; mais, d'une voix volontairement tranquille, avec un ton acerbe, il dénigrait Moussous et contestait jusqu'à son goût musical.

Berthe souriait sans s'émouvoir, sans même essayer de répondre, parce que l'injustice d'Albert lui apparaissait avec évidence.

« Il n'a même pas l'excuse d'une jalousie raisonnable, se disait-elle. Ce pauvre Moussous est le moins dangereux des hommes. Ce qui l'exaspère,

c'est que je puisse admirer un autre intelligence que la sienne. »

Elle croyait deviner, sous chaque parole d'Albert, les vues étroites et despotiques du mari qui entend borner sa femme à lui-même, l'assujettir à ses goûts, la cacher au monde. Quand Albert vantait le bonheur d'une vie retirée, elle ne voyait, dans cette sagesse, que la fatigue de l'homme vieilli, revenu des curiosités et des plaisirs d'une existence libre, que la femme n'a pas connue.

Le soir, lorsqu'ils sortaient ensemble, l'air lassé d'Albert l'irritait comme une injustice. D'habitude, avant de partir, Albert s'informait du bébé; il reprochait à Berthe son indifférence. Elle se disait que l'homme utilise les sentiments maternels pour sa propre commodité et tenir la femme dans sa dépendance, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge des renoncements. Un sentiment de révolte, une secrète revendication d'indépendance, se mêlaient à son attrait tout récent pour le monde.

Elle ne se demandait pas si elle aimait vraiment à sortir, mais elle ne trouvait pas de motif pour se dérober aux invitations. Elle goûtait comme un repos ces entretiens faciles, aimables, cette atmosphère de bienvenue et de sourires. D'ailleurs, dans ce monde indistinctement décrié par Albert, elle découvrait des milieux variés, des hommes intéressants, très dissemblables par leur culture et leurs travaux; les opinions changeaient avec les personnes, la vérité paraissait moins rigoureuse, la vie plus ample et légère, et Berthe se

sentait un peu dégagée de cette gêne attristante où vous tient la domination d'un esprit exclusif, une seule façon de penser, constamment subie, et qui n'est pas tout à fait la vôtre.

*
* *

— Vous recevrez une invitation des Saint-Abre, dit Berthe, un jour qu'André était venu la voir. Vous savez que madame de Saint-Abre est la sœur de Lartigue. J'ai vu plusieurs fois Lartigue. Il veut faire mon portrait... J'ai été visiter son atelier. J'y retournerai avec vous... C'est un homme qui vous plaira.

Berthe croyait nécessaire de procurer des distractions à André, et elle cherchait à l'entraîner dans les salons où on l'invitait. Elle se mit en tête de le marier. Elle songea d'abord à Thérèse de Saint-Abre, puis à Marie Arnous. André paraissait captivé par les jeunes filles que Berthe décrivait, et il se prêtait volontiers aux rencontres préparées avec mystère ; mais durant l'entrevue il ne s'occupait que de Berthe.

— Je vous assure qu'elle est charmante, dit Berthe, une après-midi, en quittant la salle de conférences où elle avait conduit André pour lui montrer mademoiselle Hugon. Un grand chapeau

lui va mieux... Elle était exquise chez les Fontanès.

— Vous n'aimez pas mieux aller au Ritz? dit André.

— Nous serons très bien ici, dit Berthe en entrant dans un salon de thé.

Ils s'assirent devant une petite table et continuèrent à parler à voix basse avec vivacité.

— Si vous ne vous mariez pas jeune, vous ne vous marierez jamais, dit Berthe.

— Pourquoi voulez-vous que je me marie?

— Parce qu'il faut se marier. Que deviendrez-vous? Un joli garçon, qui aura des aventures et qui finira par un mariage stupide. Cela vous amuse donc, les aventures?

— Je n'ai pas d'aventures, je n'en cherche pas.

— Vous ne me persuaderez pas que vous avez un cœur de pierre, comme on chante en Suisse... C'est ce genre de femme qui vous plaît? dit Berthe en remarquant une dame que regardait André.

— Elle a de beaux yeux.

— De beaux yeux! c'est tout dire! n'est-ce pas? Mais je vous surveille! mauvais sujet, dit-elle en frappant André de son grand manchon.

— Nous oublions de réclamer du thé, dit André en se redressant sur son siège pour faire signe à un garçon. Est-ce que vous patinez toujours?

— Non, dit Berthe.

Elle appuya ses pieds au barreau d'une chaise

et s'allongea dans son fauteuil d'osier; subitement silencieuse, distraite, l'air fatigué, elle ôta ses gants.

*
* *

— C'était fatal. Tu n'as pas été prudente, après la naissance de la petite. Tu es sortie tous les jours... Tu ne t'es jamais reposée, dit Albert, un soir où Berthe, s'habillant pour aller chez les Gravière, se sentit lasse, retira soudain les bas de dentelle qu'elle venait de mettre, et se coucha.

Maintenant, elle ressentait la même sorte de fatigue après la moindre course ou vers le soir. Elle se levait tard, s'étendait l'après-midi, et se reprochait son inaction. Elle était facilement irritable, mécontente, découragée. Elle n'avait pas envie de sortir, et pourtant elle regrettait de manquer d'entrain pour tout ce qui l'amusait auparavant. Elle se trouvait changée et vieillie. L'idée de recevoir une visite, et qu'on s'apercevrait de sa tristesse, la tourmentait tout un jour. Elle ne vit plus personne, excepté André. Un jour qu'ils causaient ensemble dans le salon, elle se leva pour dissimuler les larmes qui montaient à ses yeux.

Elle se persuada que les gens l'ennuyaient, qu'elle détestait le monde et qu'elle n'aimait que la tranquillité. Elle ne découvrait partout que flatteries, mensonges et méchancetés. Elle se

disait : « C'est Albert qui m'a désenchantée avec ses perpétuelles critiques sur nos relations, son esprit amer qui dénude tout. Il ne pouvait supporter que j'aie quelque agrément par d'autres. Je l'irritais, gaie, vive, entourée, de même qu'autrefois, trop aimante et trop occupée de lui. »

Pendant des heures, elle restait étendue à la même place, avec ce masque de nervosité, méditatif et obstiné, qu'Albert reconnaissait d'un coup d'œil en traversant le salon.

Certaines images des mauvais jours d'autrefois, une parole, une attitude d'Albert, qu'elle avait cru oubliées, reparaissaient dans son esprit et ramenaient l'ancien tourment. « Il ne m'a jamais aimée, se disait-elle. Tout est venu de là. »

Pour s'arracher à ces visions, elle entrait dans la chambre de sa fille, questionnait la nourrice, prenait l'enfant sur ses genoux, la faisait manger, l'habillait, comme si elle voulait, par les gestes, se pénétrer de cette passion maternelle qu'on disait capable de remplir le cœur. Penchée sur le berceau, elle contemplait le petit être muet et remuant, et elle cherchait à retenir sous son regard les yeux qui se fixaient un instant dans les siens, comme curieusement, déjà remplis d'une douce lumière de pensée, mais qui se détournaient vite. On trouva d'abord que l'enfant ressemblait à Berthe et un peu à Albert. Puis elle eut un air de M. Degouy, d'Emma, de tante Christine, puis elle prit un visage inconnu, venu d'ailleurs, et qui ne ressemblait à personne.

Après ces accès de sollicitude pour son enfant, Berthe retournait plus lasse sur le divan. Lorsque Albert venait la voir, elle se tenait hors de la clarté de la lampe et paraissait ennuyée qu'on la regardât. Elle répondait comme péniblement, d'une voix basse, aux premières questions d'Albert. Il l'interrogeait doucement. Mais tout de suite excédé par les silences de Berthe et cette mélancolie inadmissible, il s'écriait :

— Tu es malade ! c'est évident. Voilà le beau résultat d'une existence ridicule.

D'un geste brusque, il relevait l'abat-jour pour éclairer en plein le visage de Berthe, et il retournait dans son bureau. Il essayait de s'envelopper d'une chaleur de travail; il s'enfonçait dans la tâche interrompue, mais sans goût, avec une sensation de solitude et de défaite.

Un soir, avant le dîner, assis devant sa table, Albert feuilletait le livre de Castagné — un gros livre d'impressions d'enfance. « Il a peut-être raison de s'en tenir là, » se dit Albert, en achevant de lire la description du fruitier.

Berthe s'était couchée dans l'après-midi. Albert sortit de son bureau pour lui apporter le livre de Castagné. En approchant, il entendit une voix étrangère dans la chambre, et reconnut madame Moineville, qui avait pénétré dans l'appartement, malgré l'opposition de Hugot.

— Je disais à votre femme qu'il faut voir un médecin. Consultez Fleuret. Il a soigné ma belle-sœur... C'est un médecin merveilleux, charmant,

très consciencieux. Quand on prend à la légère ces choses-là... Voyez Thérèse... Elle s'est soignée trop tard. Écrivez à Fleuret. Vous direz que c'est moi qui l'ai recommandé.

Albert regarda Berthe, qui paraissait toute ranimée par cette visite. Subitement, il jugeait nécessaire de voir un médecin au plus vite, et il se demandait comment une idée si naturelle ne lui était pas encore venue à l'esprit.

— Chère petite, dit madame Moineville en embrassant Berthe. Vous savez que je vous aime beaucoup; je suis sûre que ce n'est rien du tout... Écoutez... reprit-elle en arrangeant sa voilette devant la glace. Je vais téléphoner ce soir à Fleuret... Je lui dirai que vous lui écrivez.

— Vous avez raison. Je vous remercie... Vous êtes vraiment très bonne, fit Albert en accompagnant madame Moineville à travers le salon.

*
* *

— Je conseille surtout du repos, et à la campagne, dit le médecin, en continuant d'écrire sans lever les yeux.

— Plusieurs mois? dit Berthe.

— Plusieurs mois.

Albert se tenait au fond de la pièce et regardait la bibliothèque qui tapissait les murs. Il se

leva, et, touchant les pièces d'or qu'il avait préparées dans la poche de son gilet, il dit à Berthe à mi-voix :

— Tu pourrais aller à Noizic.

— Pas tout de suite, dit-elle.

— Est-ce nécessaire que ma femme parte immédiatement? dit Albert à voix haute.

— Non, mais qu'elle ne tarde pas trop.

— Vous n'exigez pas la montagne, ni un climat spécial?

— Non, la campagne.

IX

« Elle est bien courageuse, la pauvre petite! » se disait madame Chaurant, quand elle voyait Emma avec son expression immuable et sévère, amaigrie, toujours occupée dans sa maison. Lorsqu'on prononçait le nom d'Édouard, Emma se taisait, puis parlait d'autre chose.

— Qu'il ressemble à son père! dit madame Chaurant en relevant sa voilette, pour embrasser René qui s'approchait d'elle en souriant.

« Ce geste... peut-être... songeait Emma. La couleur des yeux... Mais ce n'est pas lui!... Qu'est-ce qu'une ressemblance ou un souvenir, quand on veut la présence, la voix, la pensée vivante! »

Enfermée dans sa chambre, la tête dans ses mains, elle criait : « Édouard! » et, mettant dans ce nom tout le passé, elle attendait que le chagrin

la tuât. « Que disent-ils?... Plus tard... Le temps... une autre existence par les enfants... Est-ce qu'ils peuvent comprendre! On ne le connaissait pas! Personne ne s'aimait comme nous! »

Cette chambre, ce fauteuil dans le salon, où il se tenait d'ordinaire, et qu'elle venait revoir les premiers jours, parce qu'elle croyait y trouver un peu de lui, la repoussaient maintenant, plus glacés et vides que le dehors, et elle marchait dans la maison, sans arrêt, indifférente aux choses, comme si elle n'avait plus d'abri. Leurs deux êtres unis, ce qui subsistait au fond de tout ce qui change, ce qui était la vie, s'évanouissait, et la vie demeurait... Était-ce bien la vie? Ou plutôt une sorte de songe, une image inconsistante qui allait s'effacer? Même le passé avec son bonheur ne lui paraissait plus bien réel... Avait-il duré?... Avait-il existé?

Pourtant, cette vie l'appelait à tous moments. Il fallait veiller à la propreté, aux enfants, à l'économie. Elle courait à sa tâche, l'esprit ailleurs, avec les gestes de tous les jours, active, à demi vivante.

Mais plus tard, lorsqu'elle apprit que madame Degouy s'installait chez elle, il lui sembla qu'on allait troubler quelque chose dans la maison; elle craignait d'être moins seule avec celui qui était toujours là. Elle avait pris l'habitude de coudre, le soir, quand les enfants dormaient. Elle veillait avec lui. Il était si mêlé au silence que cette heure

restait encore leur moment à tous deux ; alors, elle ne sentait plus sa peine si douloureuse.

Quelques mois après l'arrivée de sa mère, Emma remarqua un changement dans le caractère de madame Degouy. Souvent, Emma surprenait sa mère immobile dans un fauteuil, le visage pâle, les yeux fixés sur la fenêtre. Elle tournait la tête, avec un regard souriant, vers la personne qui entrait, sans paraître s'apercevoir de cette inaction, si contraire à ses habitudes. On ne retrouvait plus la façon de sentir, les manies, l'humeur qui constituaient jusqu'ici sa nature même. Elle était une autre femme, issue de la vieillesse, étrangement paisible. Le soir, elle lisait à la petite Juliette les récits de Naudin, puis elle emportait le volume dans sa chambre pour continuer à son aise cette lecture puérile qui la captivait. Le bruit des enfants, les visites, une conversation, la fatiguaient, mais elle poursuivait en silence un ouvrage de dentelle qui exigeait de bons yeux, de bons doigts et une grande attention. Lorsqu'elle apprit que Berthe passerait l'été à Noizic, elle manifesta d'abord peu de joie, parce que Juliette venait d'égarer ses ciseaux. La mort de madame Boraud, qu'Emma redoutait de lui annoncer, émut à peine son cœur un peu refroidi et détaché de la terre. Diminuée par l'âge, et pourtant comme inconsciemment rapprochée des choses éternelles, une certaine grandeur émanait de sa sérénité un peu atone.

Emma écrivit à Berthe que sa mère lui paraissait bien différente ; Berthe lui répondit que les lettres

de madame Degouy (il est vrai plus appliquées et plus brèves) ne montraient pas moins de vie ni d'esprit que dans le passé. Elle annonça son arrivée pour la semaine prochaine, avec sa fille et Céline.

*
* *

On entendait un grand bruit d'enfants dans l'escalier; des visages heureux entouraient les arrivants, et Berthe embrassa sa sœur longuement en pensant à Édouard. Emma conduisit Céline dans la chambre bleue. Berthe ouvrit tout de suite une malle pour distribuer des cadeaux.

Dans ces vieilles chambres, Berthe respirait le passé et, pourtant, elle cherchait à le ressentir davantage, à le retrouver plus vivant. Elle aurait voulu revenir plus complètement à son enfance, à sa première famille, et, comme pour ranimer une impression affaiblie, elle allait vers sa mère, avec l'air de dire : « Eh bien! me voilà! nous sommes contentes de nous voir... Te souviens-tu ? » Certes madame Degouy était heureuse, mais Berthe ne trouvait plus le même accent à sa joie ; cette physionomie calme, cette vague indifférence, ce n'était plus sa mère.

Pendant plusieurs jours, Berthe évita de sortir, et même de regarder la campagne d'alentour qui lui rappelait sa jeunesse amoureuse. Elle cherchait

dans le jardin les coins où elle s'amusait enfant. Elle voulait retrouver la trace de ses premières joies et oublier tout ce qui était arrivé plus tard. Mais partout elle voyait la jeune fille qui errait dans ces chemins, confiante, forte, avec l'espérance de la vie et l'image d'un homme dans le cœur. « Que j'ai changé! » se disait-elle. Elle cachait sa tristesse devant Emma. Ses souffrances sembleraient puériles. Pourtant, elle enviait la paix de sa sœur, privée de tout. « Elle est seule, se disait Berthe; mais ils se sont quittés tout pleins l'un de l'autre. »

— Madame Ducroquet te réclamera bientôt, dit Emma en s'asseyant, auprès de Berthe, sur un des fauteuils du jardin.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de monde à Fondebaud?

— Le fiancé de Marguerite... Elle est fiancée depuis deux mois. On attend Laurent. La grande nouvelle est l'arrivée de Lazare Essener. C'est la première fois qu'il revient à Fondebaud depuis dix ans. Il a dû arriver avant-hier. Je ne serais pas étonnée que nous recevions sa visite cette semaine.

— Il n'est plus très jeune, dit Berthe en regardant le petit Jean qui traînait une boîte sur le sable avec un halètement de machine à vapeur.

— Il doit avoir quarante-huit ans. Eh bien! Jeannot! fit Emma, tu pousses encore tes planches?... Et ta tante Berthe t'a donné un si beau train avec des rails...

— Laisse donc! dit Berthe en prenant l'enfant

sur ses genoux. Il préfère son vieux train. Il y met plus de choses.

— Chanter... dit Jean.

— Tu veux que je chante, dit Berthe en faisant sauter le bambin :

A Paris sur un cheval gris.

— Chanter... dame tartine...

— Ah! toi aussi, tu aimes cette chanson!... Tante Christine me la chantait autrefois, dit Berthe en se tournant vers Emma. Je me rappelle que ces mots évoquaient une félicité prodigieuse. Ils me gonflaient de gourmandise... Eh bien! attention... fit-elle en écartant les boucles qui tombaient sur le front de l'enfant.

Lentement, avec mystère, comme convaincue de l'importance et de la merveille de ses paroles, elle chanta en regardant le petit visage épanoui :

Il était une dame tartine
Dans un palais de beurre frais;
Sa chambre était en pralines...

*
* *

— Tu surveilles ta fille! dit madame Degouy en regardant dehors par la fenêtre de sa chambre. J'ai peur des guêpes.

— Allons, il faut dormir! dit Berthe en arrangeant l'ombrelle contre le berceau.

Elle monta dans sa chambre pour chercher du papier à lettres, et ralentit son pas devant la porte de madame Degouy, qui se reposait après le déjeuner. Songeant qu'Essener viendrait peut-être aujourd'hui, elle jeta en passant devant la glace un coup d'œil sur sa blouse, puis la changea.

Un souvenir très ancien lui revint tout à coup à l'esprit : elle voyait Essener sur les rochers de Médis; il cachait sous son bras un manteau de femme. Berthe se rappelait encore très exactement ce manteau à carreaux noirs et blancs avec un liséré grenat, et elle songeait, en emportant son buvard dans le jardin : « C'est curieux, je trouvais cela naturel. Beaucoup plus tard seulement, j'ai compris que c'était le manteau de Marie Brun. »

Sous l'épicea, l'ombre chaude sentait la résine. Avec un bout de branche, Berthe ôta le sable que les enfants avaient laissé sur la table de fer, puis elle s'assit, pressa l'étroit encrier, qui s'ouvrit en sursautant, et commença une lettre pour Albert.

Un peu somnolente, elle se renversa un instant dans son fauteuil, et reprit : « Je t'écris dans le jardin. Le temps est superbe. Il paraît que Lazare Essener est à Fondebaud. »

Elle s'adossa de nouveau au fauteuil et ferma les yeux. Transportée dans un brouillard rose et tiède, elle entendait le son d'un piano, qui semblait venir tantôt de très loin, tantôt de près, et de différents côtés. Elle ouvrit les paupières avec effort, aperçut Céline devant la maison, referma

les yeux, puis se leva pour s'étendre sur la chaise longue, et s'endormit.

Dans son sommeil, elle sentit qu'on la regardait. Elle ouvrit les yeux, et vit Lazare Essener.

— Excusez-moi, dit-il; madame Pacaris, n'est-ce pas? Je croyais reconnaître Emma, et je voulais la surprendre... Je suis entré par le potager... J'ai eu le plaisir de voir votre mari, il y a quelques années, à Paris. Je vous ai rencontrée autrefois...

— A Médis, fit Berthe.

— Oui... à Médis... Vous étiez une enfant... Je m'en souviens très bien.

Il observait Berthe de ses petits yeux fixes, avec un sourire un peu grimaçant et comme figé dans sa courte moustache tombante.

Le piano se tut. Emma s'avança sur le perron. Pour les laisser ensemble, Berthe retourna sous l'épicea, et emporta ses papiers dans sa chambre.

Lorsqu'elle redescendit au jardin, elle rejoignit les enfants qui couraient par bandes affolées, avec des explosions de cris.

— Tes petits amis ont goûté? dit-elle à René.

Mercédès s'approcha de Berthe et tendit sa joue en baissant les yeux.

— Pierre ne veut pas jouer, dit Jeannette Frapin. Ce nigaud a peur de la chatte blanche.

Berthe prit la main de Pierre et s'éloigna pour éviter Essener et Emma, qui se rapprochaient de la maison.

— Viens!... Nous allons la chercher ensemble.

Les enfants se groupèrent autour de Berthe. Ils

avancèrent lentement vers le fond du jardin, scrutant les massifs douteux où la chatte blanche était blottie, prête à bondir dès qu'on l'apercevrait. Ils marchaient avec précaution, attentifs, haletants, si tendus pour la fuite imminente qu'ils demeuraient presque immobiles au détour des bosquets.

— Ces enfants vous adorent, dit Essener, lorsque Berthe rejoignit Emma.

— Ils m'ont fait passer une après-midi mouvementée, dit Berthe en s'asseyant. Je m'aperçois que je ne sais plus courir.

— Madame Ducroquet m'a chargé de vous rappeler qu'elle désirait vous voir. Elle a un programme de réjouissances très complet. Il y a des pique-niques en vue...

— Je vois que Fondebaud est toujours un lieu de fêtes ? dit Berthe.

— Madame Ducroquet est une femme énergique, puisqu'elle a obtenu que je vienne. Mais je ne m'attendais pas à tant d'oppression... Je suis attaché à une jeunesse très gaie et très fatigante, qu'il faut suivre en voiture, à cheval... Vous permettez, dit-il en regardant sa montre, j'ai peur d'arriver en retard ; ce serait un beau scandale !

Emma et Berthe accompagnèrent Essener sur la route.

— Alors j'annoncerai votre visite, dit Essener en se tournant vers Berthe lorsque les dames s'arrêtèrent.

Cessant de sourire, il serra la main d'Emma avec gravité.

— Vous n'avez pas besoin de passer par Noizic, dit-elle. Prenez le chemin de Saint-Hilaire...

— Je l'ai tout de suite reconnu, dit Berthe, après un silence, en fermant la grille du jardin. Et pourtant, je me le figurais autrement... Il a vieilli...

Elle écarta du bras un essaim de moucherons suspendu dans l'air comme une grouillante fumée, puis reprit :

— Tu le voyais souvent autrefois?...

Elle voulait qu'Emma lui parlât de Marie Brun, et elle se persuadait qu'il fallait distraire sa sœur par des questions. Mais Emma restait silencieuse. Un visage nouveau, le moindre contact de l'extérieur, qui interrompait ses habitudes, ravivaient sa douleur.

Elle rentra dans la maison. Berthe resta dehors et s'assit sur un banc. Au crépuscule, une multitude d'oiseaux s'assemblaient en un fouillis sonore dans le grand ormeau.

« Il est distingué, songeait Berthe. Mais je n'aime pas son sourire. Qu'il a de petits yeux!... »

Elle revoyait ce regard posé sur elle, cet air un peu troublé et caressant, où d'instinct, dès le premier abord, elle reconnut la faiblesse d'un homme asservi aux femmes ; puis elle se remémorait le personnage intimidant dont elle se souvenait naguère.

Après le dîner, Berthe sortit dans le jardin et revint s'asseoir sur le même banc. Par la fenêtre, à travers le salon obscur, on apercevait la tête

de madame Degouy sous la lampe de la salle à manger.

Tout à coup, un homme surgit hors de la nuit, à côté de Berthe.

— Vous ! dit-elle, en reconnaissant André.

— Vous ne m'attendiez pas encore, dit-il. Eh bien ! Voilà ! Ce matin, je passais devant la gare Montparnasse... Il faisait déjà très chaud... Vous connaissez cette chaleur brumeuse dans les rues grises?... Je me disais : « A Noizic, le soleil est joli, les arbres sont verts, Berthe est dans son jardin. » Oui... Je me disais : « Si je prenais le train qui est là, à dix heures vingt, je la verrais aujourd'hui. »

— Mais votre examen ! Que vont dire vos parents !

— Nous verrons... J'arrive tout droit de la gare...

— Quel garnement vous êtes ! dit Berthe en souriant avec un air de reproche.

— C'est une belle chose que le chemin de fer, dit André en s'asseyant. Ce matin j'étais dans Paris, et maintenant je vous vois... Je pensais, naguère, que les progrès de la science épuiseraient vite notre univers, mais je m'aperçois qu'ils nous apportent d'autres sortes de surprises, et même de beautés. Paris me semble très loin... Plus loin que si j'étais venu en diligence...

— Et votre examen?

— J'allais le passer, j'étais prêt... Mais une lâcheté... J'ai souvent reculé ainsi au moment de réussir... Enfin ! J'avais assez de Paris.

— J'espère que vous allez reprendre le train demain matin!

— Non, je veux vous surveiller. Ma mère m'a écrit qu'Essener est ici... C'est un homme dangereux... Vous êtes seule.

— Vous me croyez en danger? dit-elle en riant.

Elle se redressa sur le banc et jeta un regard vers le visage d'André, à peine distinct dans l'obscurité.

— Vous savez bien que je suis une femme raisonnable.

— Vous croyez que vous être raisonnable, mais ce n'est pas sûr.

— Que vous êtes ridicule!... Mais, dites-moi, vous qui avez souvent entendu parler de lui, quel individu est-ce, au juste, cet Essener?

— Un homme qui aime les femmes.

— Et Marie Brun?

— Elle a été longtemps sa maîtresse. Il l'a aimée à sa manière, en la faisant souffrir, et il a aimé en même temps, un jour ou deux, toutes les femmes qu'il rencontrait. Vous savez qu'elle s'est suicidée... Ce coup l'a beaucoup affecté. Il s'est retiré du monde, par dégoût de soi, consacrant à la pauvre femme une fidélité posthume très farouche... On peut se mortifier..., mais je doute qu'on change... le vieil homme est là...

— Soyez tranquille, je ne le réveillerai pas. Vous ne voulez pas voir Emma? dit Berthe en touchant le bras d'André.

— Non, je vais dîner. Je reviendrai demain. Ne dites pas que vous m'avez vu... Au revoir, belle madame! fit-il en s'éloignant sans bruit par la pelouse.

*
* *

Madame Ducroquet avait invité les Grandseigne pour septembre ; elle attendait ses deux gendres, et Essener ne semblait pas disposé à partir. Les chambres du premier étaient occupées; il fallait demander aux Laurent de céder la chambre du pavillon à madame de Grandseigne.

Levée toujours de très bonne heure, après une nuit sans sommeil, madame Ducroquet réfléchissait à ses tracas domestiques, nécessaires pourtant à son esprit actif et organisateur. La voix gaie et forte, la taille encore jeune, mais plus agitée et méticuleuse qu'autrefois, elle montait et descendait l'escalier, marchait dans le jardin avec sa jupe courte, un sécateur glissé dans la poche de son petit tablier de soie noire, appelait Parisot, cueillait des fleurs, tout en méditant sur un compte de Desplat, puis renouvelait dans les vases du salon les bouquets de la veille, qu'elle jetait encore tout frais par besoin d'occupation.

« Quelle femme remarquable ! » disait Raymond d'Andouard, le fiancé de Marguerite. Mais il admirait davantage encore son futur beau-père, à

cause de sa prestance, et il portait d'amples costumes gris clair, avec une fleur épinglée au veston, comme M. Ducroquet. Il se levait chaque matin à cinq heures pour suivre M. Ducroquet à la chasse; mais après le déjeuner, pendant qu'il causait avec Marguerite dans la bibliothèque, on voyait son regard s'appesantir et il disparaissait enfin durant quelques heures.

— Je vous assure qu'il va dormir, dit André, un jour qu'il reconduisait Berthe dans sa charrette anglaise. Vous admettez que des parents puissent donner le rustre vidé qui leur plaît, parce qu'il s'appelle le comte d'Andouard, à une fille superbe, qui n'est que sens et jeunesse? Lorsque j'étais gamin, j'ai embrassé cette fraîche Marguerite. Vous m'avez grondé... Vous aviez tort...; au moins elle aura reçu un baiser.

— Le souvenir de votre baiser ne lui était pas si nécessaire, dit Berthe. Si son mari l'ennuie, vous serez peut-être le vrai responsable d'un coup de tête malheureux.

— Voilà bien votre morale! dit André. C'est la chair qui est coupable, et on excuse ceux qui ensevelissent vivant un beau corps. Si cette femme cède à un coup de tête, comme vous dites, elle trouvera une société parfaitement disciplinée, qui la convaincra de dévergondage, et elle finira ses jours dans la pénitence et les remords — car c'est elle qui aura des remords. Notre conscience est si bien façonnée par la société que ses victimes lui demandent pardon.

— Vous jugez les autres d'après vous-même. Vous croyez qu'il n'existe au monde que les plaisirs de l'amour.

— Ah! on voit de drôles de choses autour de soi, poursuivit André, qui cherchait toujours à entraîner Berthe à la révolte contre un état social dont elle aurait à se plaindre. Vous avez remarqué combien madame Ducroquet gâte le petit Abel. Le père, qui déteste le bruit, mène durement ce gamin insupportable. La grand'mère ne le voit que deux mois; elle désire qu'il se plaise à Fondebaud et lui passe tous ses caprices. Mathilde, qui vient de lire Spencer, veut appliquer ses théories. Tous ces gens ont leurs motifs pour traiter l'enfant différemment. Mais personne ne songe à l'enfant, à ce qui lui conviendrait vraiment... Les filles restent des enfants... Elles passent de la tyrannie baroque des parents à la tyrannie sournoise d'un mari... Chacun ne pense qu'à soi, mais cela n'est permis qu'aux maîtres. Et voilà ce qui constitue une société auguste, dont on prétend faire un dieu à peu près aussi aimable que Siva. Vous trouvez naturel que ce nigaud de Ducroquet soit riche, par hasard, et que mon camarade Fetich végète, faute d'un peu d'argent? Mais je vous assure qu'avant longtemps tout cela paraîtra très drôle. Voyons, dit-il en arrêtant son cheval devant la maison de Berthe, est-ce que je n'ai pas raison?

— Je ne sais pas, vous êtes un anarchiste...

— Nous vous prendrons samedi, dit André.

Essener m'a demandé si vous seriez du dîner Grandseigne ?

Essener se sentait âgé dans cette compagnie joyeuse, et il voyait avec rancœur le contentement de ces potentats de village. Leur vanité puérile mais ouverte et bon enfant, le froissait dans sa propre vanité, aigre et concentrée. Son mutisme glaçait madame Ducroquet, et chacun soupirait après son départ.

Berthe s'apercevait que cet homme, qu'on disait si impertinent et si maussade, l'accueillait avec une expression de plaisir, quand elle arrivait à Fondebaud. Il semblait lui réserver toutes ses paroles, et ils causaient ensemble sans se soucier des autres. Elle lui trouvait de la distinction et du charme, et ne pouvait se défaire, quoiqu'il fût bien différent, de l'image qu'elle se formait de lui autrefois.

— Prenez garde, il est amoureux ! disait André.

*
* *

Ce soir-là, vingt personnes dînaient à Fondebaud en l'honneur des Grandseigne. Des orchidées, parmi le chatoiement frais des cristaux, couvraient la table : les yeux brillaient aux flammes des bougies, et une douce et chaude lumière éclairait les épaules nues. Berthe était assise à côté d'Essener.

— Je vois que vous aimez le champagne, dit Essener. Je croyais que les dames ne buvaient plus que de l'eau?... Il me semble même que vous êtes gourmande...

— Je vous ai dit de savourer les ris de veau. C'est vrai, ce dîner mérite un peu d'attention. Il est parfait. A Paris, on mange très mal...

Berthe souleva sa coupe de champagne et aperçut André, à l'autre extrémité de la table, qui buvait en même temps, les yeux fixés sur elle pardessus son verre.

Elle sourit de cette rencontre, comme elle souriait en écoutant Andouard qui racontait à madame Chaurant l'acquisition de son automobile, avec des détails traînants et précis. Tout lui semblait amusant ou agréable dans cet engourdissement léger, plein de rumeurs et de scintillements qui flottaient autour d'elle.

Elle reprit :

— Mais, à Paris, on cause... C'est-à-dire qu'on n'a jamais l'air de parler de soi... Ne trouvez-vous pas que certains accents ont le timbre même de la sottise?

— Prenez garde, murmura Essener en baissant la tête.

— Après tout, nous répétons qu'il est stupide; est-ce bien sûr?

— Prenez garde... Il s'est tourné vers nous...

— Il ne peut pas m'entendre, dit Berthe.

Soudain, le bruit des voix tomba. Dans le

silence, madame Ducroquet dit avec son air de gaieté inlassable, pour renouer les conversations :

— Eh bien ! Jean, qui a gagné cette partie de tennis ?

Le caquetage bourdonnant reprit aussitôt.

— Vous avez raison de me surveiller, dit Berthe. Ce champagne me ferait perdre la tête.

— Non, madame.

— Il est très fort.

— Non, madame, vous ne perdrez jamais la tête.

— Vous me croyez donc la tête bien solide ?

— Quand on a un peu de tête, on ne la perd pas facilement.

— Il y a des choses... pourtant...

— Très peu, dit Essener. Beaucoup moins qu'on ne croit. Lorsque j'habitais Paris, j'allais souvent voir les fous...

— Vous m'effrayez ! dit Berthe en riant.

Elle tourna vers Essener son regard, qu'elle sentait fixe et très brillant. « Il me croit un peu grise », se dit-elle, continuant de sourire malgré elle à cette idée. Au contraire, elle se sentait l'esprit extraordinairement aigu et lucide, et, tout en songeant au teint de madame de Grandseigne, au récit d'Andouard qu'elle entendait par intervalles, à Lucie Ducroquet, si maigre dans sa robe bleue, elle remarquait, pendant qu'Essener parlait, ce regard baissé qui, par moments, frôlait son corsage sans paraître s'y poser.

— Lorsque les fous me racontaient leurs his-

toires extravagantes, j'ai surpris souvent dans leur physionomie comme un éclair de malice. Ils n'avaient pas l'air d'y croire tout à fait...

Les convives se levèrent dans un bruit de chaises remuées. Berthe versa un peu d'eau dans son verre, ramassa vivement sous ses pieds son mouchoir de dentelle, et prit le bras d'Essener.

— Vous êtes singulier, dit-elle en regardant la traîne de madame Landrau. Avant-hier, vous doutiez du bons sens des femmes; aujourd'hui, vous doutez de leur folie...

— Je crois que je ne t'ai pas serré la main, dit Clunet avec bonhomie en observant la parure du plastron de Fernand. Tu es venu pour la chasse ?... Et à Rochefort, cela va bien ?

Berthe s'avança vers le canapé où Marie-Louise était assise.

Elle aperçut Lucie qui remontait discrètement dans sa chambre, et se leva. Raoul s'était mis au piano dans le petit salon. Madame Landrau prit sa place, tandis qu'il ôtait le tapis; puis il se mit à valser avec Thérèse en regardant par-dessus l'épaule de sa danseuse, de ses gros yeux réjouis, les personnes qui s'approchaient de la porte.

Essener aperçut Berthe dans le vestibule. Il s'avança vers elle avec un sourire de bonheur, mais, comme s'il regrettait ce mouvement trop expansif, il dit aussitôt d'un ton indifférent :

— On danse?

— Il fait chaud dans le salon, dit Berthe. Yvonne va chanter...

— Il y a beaucoup de monde dans cet escalier, dit Essener, remarquant une superposition de couples assis sur les marches. C'est comme en Angleterre.

— On doit être très bien, là-haut, dit Berthe.

Louise Clunet baissa la tête et se rapprocha de Lucien pour faire place à Berthe qui montait l'escalier.

— J'ai peur de marcher sur des mains, dit Berthe en relevant sa jupe.

Elle s'assit au tournant de l'escalier, et Essener s'assit un peu plus bas, presque couché aux pieds de Berthe, un bras posé sur la marche où elle était assise.

— Une femme n'est pas nécessairement égarée lorsqu'elle s'abandonne à ce que nous appelons une folie, disait Essener. Elle obéit à une raison. Mais le plus souvent c'est une mauvaise raison.

« Il me juge une femme sage, se disait Berthe en l'écoutant, et il veut me conquérir par un discours vertueux. Mais je devine sous ce ton raisonnable le pauvre homme faible qui cherche à plaire. Si j'abaissais seulement le bras... Si je frôlais ses doigts, comme par mégarde... qu'il changerait de langage ! »

Elle dominait la tête d'Essener aux cheveux clairsemés, et, tandis qu'il parlait d'une façon sermonneuse et désabusée, elle ne pouvait détacher son regard de cette main allongée sur la marche et qui semblait tendue vers elle dans un geste d'humble appel. Cette main immobile, dans l'ombre, tout près d'elle, l'attirait bizarrement...

Mais ce mouvement si aisé d'un bras qui tombe, elle savait qu'il n'était pas possible pour elle. « Il a raison, se disait-elle. Je suis une femme sage. Je vois trop clair en lui et en moi-même. »

— C'est Chaurant qui passe dans le vestibule, dit Essener, je suis sûr qu'il vous cherche... Il s'arrête... Il regarde vers nous.

— Il fait sombre ici. On ne peut pas nous voir.

— Ce Chaurant est un gentil garçon; vous le connaissez depuis longtemps?

— Nous sommes des amis d'enfance, dit Berthe. Quand j'avais huit ans, il a failli me tuer... Il a voulu lancer une balle, avec un maillet de croquet, par-dessus le bassin qui est devant le château. Il m'a frappée au front. Je n'ai pas souffert... Je me rappelle très bien... Je sentais une torpeur... Une envie de dormir. Ma gouvernante criait : « Il faut qu'elle marche! » Il paraît que si je m'étais endormie, j'aurais pu mourir. J'ai une marque sous le sourcil...

Essener se souleva pour remonter une marche et s'assit auprès de Berthe.

— On la voit seulement quand je ferme les yeux, dit Berthe, un doigt appuyé sur sa paupière.

— Montrez...

D'un geste plein de réserve, du bout des doigts, en la touchant à peine, il écarta la main de Berthe, mais elle vit son regard troublé.

Il s'éloigna légèrement de Berthe et reprit, sur un ton de conversation naturelle :

— C'est une grande merveille que d'être en

vie! Avez-vous songé à l'existence d'un hareng? D'abord, il risque d'être dévoré par ses parents...

Berthe s'aperçut que des couples quittaient leurs marches.

— Nous ferions bien de revenir au salon, dit-elle.

— Où étiez-vous donc? On organise une expédition pour Brouage, dit André en s'avançant vers Berthe. Madame de Grandseigne ne connaît pas Brouage.

Essener regarda Berthe.

— C'est une bonne idée. Qu'en pensez-vous? dit-il.

— Mais c'est très loin! disait madame Ducroquet au milieu d'un groupe agité. Il faudra partir à l'aurore.

Essener se rapprocha de madame Ducroquet, avec une amabilité subite.

— Je peux prendre deux personnes dans mon automobile! fit-il.

— Est-ce que vous viendrez? murmura tendrement Lucien en touchant le bras de Louise Clunet, que sa mère avait perdue de vue dans cette foule remuante.

Essener retourna auprès de Berthe :

— Je crois que la chose s'arrange, dit-il. Je vous garde une place dans ma voiture.

Il ajouta, avec une témérité nouvelle :

— C'est pour vous voir toute une journée...

— Il paraît qu'on décide d'aller à Brouage, dit Berthe en se tournant brusquement vers Marie-

Louise, les yeux encore riants du regard de coquetterie qu'elle venait d'adresser à Essener.

On s'informait de son mari et du bébé.

— Albert va bien... Il est très occupé... Il viendra me chercher à la fin du mois... La petite est très sage... La campagne lui fait beaucoup de bien...

Elle répondait ainsi dans un grand bruit de voix, marchant de l'un à l'autre avec une expression fixe, vague, heureuse, comme dans un rêve confus où rien n'a d'importance : ni cet homme qui la suit des yeux, ni la hardiesse qu'elle montre, ni ce mari dont elle parle sur un ton si naturel, et qui lui semble une réalité lointaine et comme hors de sa vie.

André s'approcha de Berthe, le regard malicieux.

— L'expédition est fixée pour mardi, dit-il.

— C'est pour mardi, dit Laurent.

— Mardi! dit Essener.

Ce mot de mardi revenait constamment autour de Berthe et résonnait pour elle avec un accent particulier, comme un mot plein de sous-entendus, une date fatale.

— Couvrez-vous bien, dit M. Chaurant, pendant que Berthe nouait un voile derrière sa tête. Nous revenons en voiture découverte.

Il regardait à travers les vitres de la véranda les lanternes brillantes du break des Landrau, et reconnut sa victoria qui s'arrêta devant la maison.

Il aida madame Avril à monter dans la voiture, qui bougeait sans cesse.

Berthe tendit la main à Essener ; il se tenait devant la véranda, en habit, la tête nue.

— A mardi. Vous me l'avez promis..., dit-il doucement.

— Je ne sais pas, répondit Berthe en souriant, et, ramenant son manteau blanc sur ses jambes, d'un geste gracieux, la tête un peu inclinée, elle passa devant M. Chaurant.

André grimpa sur le siège. Le domestique poussa la portière. Les chevaux excités s'élancèrent dans l'allée, très sombre sous les chênes.

L'air était doux, le ciel plein d'étoiles sur la campagne noire ; on sentit la fraîcheur d'un marais dans un bas-fond, puis l'attelage monta la côte au pas, dans une couche d'air plus sèche et chaude.

*
* *

Berthe dormait profondément. « Entrez! » cria-t-elle, lorsqu'on frappa pour la seconde fois à sa porte. Elle ouvrit les yeux, mais sans regarder, et se retourna dans son lit comme pour dormir encore. « Fermez un contrevent, » dit-elle à la femme de chambre, qui prenait sur le fauteuil sa robe de soirée.

Elle cherchait à se rappeler un rêve agréable... Elle était jeune fille... Soubirant lui prenait la main dans le jardin de Fondebaud, et elle répon-

dait en souriant à son regard amoureux... Elle voyait Albert, mais il lui était indifférent.

Elle se leva, et resta un moment assise au bord du lit, le cœur encore pénétré de cette sensation d'amour frais qu'elle venait de revivre.

Elle se dit : « Quand on est très jeune, on aime ainsi avec un entrain espiègle... On a cette façon de rire... Tout est taquinerie... Il semble que rien n'ait d'importance. »

Puis elle songea à Essener. Les souvenirs de la soirée lui revenaient à l'esprit. Elle y pensa avec déplaisir.

« J'ai été coquette... Que veut cet homme avec ses yeux qui interrogent et attendent... qui ont l'air de savoir, et qui sont encore curieux ?..., » se disait Berthe en cherchant sa pantoufle du bout de son pied nu. « Je l'ai laissé approcher de moi, par jeu... Tout cela est trop facile... trop vide... à la fin, trop écœurant... Je suis venue ici pour me reposer... Je n'ai pas besoin de ces gens... » Marchant dans la chambre, elle se répétait avec amertume, mécontente d'elle-même et des autres : « Laissez-moi seule ! »

Après le déjeuner, elle remonta dans sa chambre pour écrire à Mélanie Soubirant ; mais elle restait immobile, le coude appuyé à son petit bureau, sans avoir le courage de commencer sa lettre. Elle regarda par la fenêtre ; songeant à la vieille Chollet qui venait de perdre son dernier fils, elle se leva et mit son chapeau pour rendre visite à la paysanne.

Elle prit le chemin qui menait tout droit à la rivière. Après le court obscurcissement d'une nuée qui passait vite, un rayon de soleil éclairait quelque clocher qu'on voyait poindre soudain dans la plaine. Lorsque Berthe était jeune fille, elle aimait ce pays un peu nu, aux belles lumières marines ; et elle venait ici, le soir, comme à un rendez-vous solitaire, enivrée par cette étendue, par la pensée de l'amour et l'attente du bonheur.

Aujourd'hui, elle ne regardait plus rien. Elle marchait les yeux baissés sur le bord de la rivière, suivant un enfant qui rentrait de l'école.

Elle arrêta un pêcheur.

— Est-ce que la mère Chollet n'habite plus cette maison ? dit-elle en désignant une masure aux contrevents fermés.

— Elle rentre à la nuit, fit l'homme. Elle est à son champ.

— Est-ce loin ?

— A côté du bois de Breteau. Environ trois kilomètres.

Berthe retourna vers Noizic. « Pauvre femme, elle travaille encore, » se dit Berthe, qui voyait dans toutes choses la duperie et la dureté de la vie.

René récitait une leçon à sa mère dans la salle à manger. Indifférente à sa santé depuis la mort de son mari, Emma se fatiguait jusqu'à l'énervement et s'impatientait sans cesse contre ses enfants. Malgré les volets clos, on entendait le vent dans les peupliers, pareil à un bruit d'averse sur

le gravier. Berthe s'arrêta près de la table, sans s'asseoir, et jeta les yeux sur un cahier ouvert. Ces têtes d'enfants sous la lampe, le son des voix, cette atmosphère de foyer qui n'était pas le sien, lui donnaient envie de partir. Elle regrettait Paris — non pas sa maison, mais la foule dans les rues étincelantes, ce tourbillon humain qui vous ôte la pensée et qui lui paraissait réchauffant.

— Il y a une lettre pour toi dans ta chambre, dit Emma.

— Le facteur est venu? fit Berthe en s'éloignant.

Elle trouva une lettre sur sa cheminée. C'était Essener qui lui rappelait l'excursion de Brouage, fixée pour demain. Elle avait paru hésiter en le quittant et il la suppliait de venir. « Quelle audace! se dit Berthe en relisant la lettre trop galante. Quelle idée a-t-il de moi? Ai-je donc paru une femme si légère? »

Elle écrivit aussitôt à André : « Je n'irai pas à Brouage demain; ne m'attendez pas. Excusez-moi. » Elle remit la lettre à Emmanuel, qui portait chaque soir l'eau dans la maison et qui passait par la rue des Chaurant pour rentrer chez lui.

*
* *

Le lendemain, Berthe se dit, en regardant le ciel : « Ils auront beau temps. » Puis elle mit ses

affaires en ordre avec une grande activité, écrivit des lettres et s'occupa de sa fille.

Mademoiselle Picat vint voir Emma dans l'après-midi. Berthe la raccompagna jusqu'à Noizic et se décida à faire une visite à madame Chaurant.

Assise sous le store du perron, madame Chaurant confectionnait pour la famille Personne des édredons bourrés de papier. Elle excellait aux charités ingénieuses.

— C'est très chaud et léger en même temps, dit-elle à Berthe de sa voix rude. Plus chaud que de la laine... Tu n'as pas voulu aller à Brouage?... André est navré... Hier soir, il examinait le temps. Nous avons consulté Massicot. C'est le baromètre de la maison... J'attends André tout à l'heure, poursuivit madame Chaurant, qui continuait son ouvrage et parlait d'un air détaché, discret, mais en tournant par instants vers Berthe ses yeux scrutateurs, un peu durs. Ils reviennent par Fondebaud. Alors, Brouage ne t'a pas tentée?... Tu étais peut-être fatiguée... Tu n'avais pas bonne mine en arrivant de Paris... A présent, tu vas très bien...

André survint au moment où Berthe se levait pour partir. Il s'assit, ses joues rouges fouettées par le vent, les yeux comme brillants de soleil.

— Un verre d'eau, dit-il. Ce pique-nique m'a donné soif.

— Tu vas dîner, dit madame Chaurant.

— Je vous en supplie!... boire!...

— Essener a fait une vilaine grimace quand il

a su que vous ne veniez pas, dit André lorsque madame Chaurant se fut éloignée... C'est un homme baroque. Nous avons visité le port, en arrivant; quand nous sommes revenus à l'endroit où nous devions déjeuner, Essener avait disparu. Il était revenu à Fondebaud. Je viens de l'apprendre. Il part ce soir.

— Où va-t-il?

— Il s'en va... Il quitte Fondebaud. Une idée bizarre.

Il ajouta en remarquant l'expression préoccupée de Berthe :

— Il s'ennuyait à Fondebaud... Il n'a pas pu attendre un jour de plus... C'est un original.

Berthe arriva en retard pour le dîner. Silencieuse, elle pensait à ce départ d'Essener avec une sorte de remords et de dégoût dont elle ne définissait pas la cause. Pendant le repas, seuls les enfants parlaient, et les femmes suivaient la conversation puérile.

Après le dîner, Berthe fit transporter sa chaise longue au milieu de la pelouse. Sa mère la rejoignit, puis Emma s'approcha en traînant un fauteuil.

— Quelle belle soirée! dit madame Degouy, enveloppée dans son châle.

— Oui... fit Emma, les yeux levés vers le ciel clair. Et les trois femmes se turent.

Sous la lune, le jardin paraissait plus spacieux avec ses vagues feuillages amincis et difformes. L'épicea conservait sa structure d'ombre, mais

les branchages plus menus, le tamaris, les peupliers, se diffusaient comme des fumées.

Berthe ressentait une tristesse indéfinie, poignante, que semblait accroître la grande paix lumineuse; elle gardait une main sur son visage, et quelquefois passait un doigt au coin de sa paupière pour effacer une larme qui revenait dans ses yeux.

— Voilà André! dit madame Degouy tout à coup.

Elle secoua cordialement la main du jeune homme.

— Vous arrivez comme un fantôme, dit-elle.

— Bonjour Emma, dit André.

— Vous n'avez pas de siège? dit madame Degouy en se redressant.

— Je n'en ai pas besoin.

Il s'assit sur l'herbe, tout d'un coup, les jambes croisées, et jeta son chapeau à côté de lui.

Madame Degouy et Emma questionnèrent André sur son excursion. Il répondit par des plaisanteries sur certains invités, mais, tout en parlant, il jetait un regard vers Berthe qui demeurait silencieuse, comme à l'écart, la tête appuyée contre sa main.

— Qu'il fait bon ce soir! dit madame Degouy avec un soupir d'extase. On ne sent pas un souffle d'air.

— L'herbe est humide, dit Emma. Vous avez tort de rester assis par terre, André.

On posa un plateau sur une chaise; les verres miroitaient à la clarté de la lune.

— C'est votre fameuse recette! madame, dit André.

Il prit le verre que lui présentait madame Degouy et l'offrit à Emma.

— Très peu de sirop pour moi, dit Berthe en voyant André s'emparer de la bouteille.

— Je connais vos goûts, dit-il... Comme cela, n'est-ce pas?... Mais attendez... Laissez-moi relever votre dossier... Vous serez mieux...

L'empressement d'André auprès de Berthe agaçait Emma ; elle se rappelait qu'Édouard n'aimait pas ses façons avec les femmes.

— Vous m'excuserez, je vais monter, dit-elle.

Berthe porta à ses lèvres le verre que lui tendit André; à ce contact froid, une émotion subite lui serra la gorge, et elle sentit des larmes dans ses yeux.

— C'est très sucré, dit-elle avec lenteur, évitant que sa voix ne tremblât, et elle mit une main sur ses yeux comme pour s'abriter d'une lumière trop vive.

— Mes enfants, je vais rentrer, dit madame Degouy.

— Je reste encore dehors, dit Berthe sans détourner la tête.

André, qui s'était levé comme pour se retirer, accompagna madame Degouy jusqu'à la maison. Il s'arrêta devant la porte et la vit entrer dans le salon; elle s'assit auprès de la lampe, ramassa un journal par terre, mit ses lunettes, et bientôt sa

tête s'inclina sur sa poitrine par petites secousses. André retourna rapidement auprès de Berthe.

— Vous êtes triste, ce soir! dit-il. Vous savez... cet Essener...

— Je vous assure que je ne songe guère à lui. Il m'est bien indifférent.

— Berthe!... dit-il en rapprochant son fauteuil de la chaise longue. Parlez-moi... Vous n'avez pas pu me cacher vos larmes ce soir, mais j'avais deviné votre peine, depuis longtemps... La première fois que je vous ai revue, j'ai compris... Vous tâchez d'être gaie... Vous cherchez à vous étourdir avec les autres...

Elle voyait le visage d'André éclairé par la lune, tout près d'elle, et pourtant comme distant, parmi cette lumière confuse, où les choses avaient des formes moins réelles.

— Je suis plus seule qu'on ne le croit! dit-elle, tâchant de sourire.

Elle voulut parler encore, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge. Que pouvait-elle expliquer?... Elle ne dissimulait plus ses larmes qui coulaient sur ses joues, et renonçait soudain à l'inutile orgueil de son bonheur.

— Je sais... dit André en lui prenant la main. J'avais compris que vous n'étiez pas heureuse. Mais je n'osais pas vous parler. Comment dire à une femme : « Fiez-vous à moi, » quand elle peut vous répondre : « Je suis heureuse. » Il est entendu qu'une femme mariée est heureuse et qu'un homme suffit à tout. Ce n'est pas impossible, une

fois, par miracle... Les femmes ne disent rien... Elles gardent une fière dissimulation... A qui donc pourraient-elles se confier? Un seul être a le droit de les interroger.

Berthe tourna la tête vers la maison et se leva. Ils marchèrent dans le jardin, suivant une petite allée blanche, coupée d'ombres nettes et très noires, entre des arbres brouillés de lune. Puis ils pénétrèrent dans les ténèbres de l'épicea, cherchant à tâtons un banc rustique, qui se trouvait près de la table en fer.

André reprit la main de Berthe.

— Vous êtes gentil! dit-elle en serrant un peu les doigts du jeune homme, et elle remarqua le contact inaccoutumé de cette main sèche et maigre qu'elle gardait dans la sienne.

— Il faut rentrer, dit Berthe très doucement.

— Pas encore...

Elle se leva; il prit sa main, et dit pour la retenir :

— Si vous saviez combien je vous aime!

Berthe retira sa main, à la fois émue et un peu alarmée par cette phrase dont le sens l'intriguait.

Elle dit, sur un ton de reproche indulgent :

— André!

Il s'aperçut qu'elle avait entendu dans ces mots un aveu d'amour. Un sentiment auquel il ne songeait point lorsqu'il prononça cette parole lui apparaissait maintenant comme possible à exprimer, et aussitôt il crut le ressentir.

— Ne le saviez-vous pas! dit-il avec exaltation. Mais, rappelez-vous?... Un jour, nous montions

chez moi; vous portiez une robe de soie noire avec un col en petits tuyaux blancs...

Berthe pensait en l'écoutant : « Quel enfantillage! » Elle voulait lui dire, en souriant, sans lui faire de peine : « Vous êtes un enfant, » mais il la regarda d'une façon si ardente, en lui pressant les mains, qu'elle murmura d'une voix très basse et comme effrayée :

— André...

Ils se turent, inclinés l'un vers l'autre, comme alourdis tous deux d'un même silence plein de stupeur.

— Il faut rentrer, dit Berthe sur un ton naturel, pour écarter ce trouble.

— Je vous en prie... restons encore un moment.

D'une voix différente, faible, et qui semblait épuisée par un long colloque intérieur, elle dit :

— Non... Partons... Vous reviendrez demain...

Ils retournèrent vers la maison; une froide clarté resplendissait sur la façade blanche où se découpait la fenêtre du salon remplie d'une lueur jaune.

— Vous partez, André ? fit madame Degouy en saisissant brusquement le journal sur ses genoux.

Berthe laissa André avec madame Degouy et monta dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre, regarda le jardin et s'allongea sur son lit. Elle écouta le bruit des pas de madame Degouy qui suivait le couloir, et retomba dans sa rêverie; elle entendait toujours la phrase d'André : « Si vous saviez combien je vous aime! » et elle

revoyait l'expression si changée, si nouvelle, de ses yeux. De cette longue soirée et de tant de paroles, elle ne retenait que cette image. Elle demeurait absorbée dans cet instant, inerte, comme on regarde fixement une flamme, l'esprit vide, et, dans sa pensée engourdie, la même vision renaissait constamment.

On ferma une fenêtre du côté de la route. Berthe se leva. Commençant à se déshabiller, elle se représenta tout à coup la physionomie habituelle d'André, et sourit du songe puéril dont elle sortait.

Mais pendant qu'elle brossait longuement ses cheveux éparpillés, elle entendit : « Si vous saviez combien je vous aime! » et, de nouveau, les yeux se fixèrent sur elle avec leur expression de ferveur et d'avidité.

Elle s'approcha de la fenêtre ouverte, s'assit et retomba dans la fascination où toujours se reformaient la même image et la même voix.

Dehors, sous la clarté de lune, dans les feuillages immobiles et cachés, on percevait de courts frôlements, de petits bruits étouffés, semblables à un éveil furtif qui répondrait à l'immense rayonnement nocturne, et soudain retentit l'appel rauque d'un coq qui se trompait d'heure et chantait avant l'aurore.

***

Le lendemain, en se réveillant, Berthe se rap-

pela cette soirée avec un sentiment désagréable. Elle avait montré une faiblesse un peu ridicule. L'idée de revoir André la gênait. Elle pouvait l'accueillir comme d'ordinaire et montrer, par son attitude, qu'elle ne se souvenait même plus de leur conversation, mais elle ne reprendrait jamais le secret échappé dans un mouvement d'abandon irrévocable. « Qu'il faut peu de choses pour qu'une femme dévoile toute l'intimité de son cœur! » se dit-elle.

Mais en se remémorant les circonstances de la soirée, elle constatait que seul André avait parlé. Sur la chaise longue, dans l'allée, sous l'épicea, avait-elle prononcé un mot d'un sens douteux?... Non... Elle écoutait André avec bonté... Il avait remarqué ses larmes, mais cette tristesse pouvait s'expliquer de différentes manières. C'est lui qui avait déclaré son amour.

Tranquillisée, Berthe se répéta la phrase : « Si vous saviez combien je vous aime! » Elle retrouva la voix, l'expression étrange du regard, et fut ressaisie par la rêverie monotone que remplissait le continuel retour d'une seule image.

Elle songea que l'eau refroidissait, et sortit de son lit. Elle fit tomber sa chemise, releva ses cheveux sur sa tête, et, se regardant de nouveau dans la glace, elle se dirigea vers le cabinet de toilette.

Puis elle mit un peignoir, s'assit devant la glace et passa une brosse sur ses cheveux épars, la tête un peu rejetée en arrière, suivant le mouvement

du bras. Elle se sentait l'esprit très paisible. Elle ne pensait plus à ses souffrances, ni à l'injustice, ni à son mari... Elle revoyait M. Le Couais..., une robe qu'elle avait portée un hiver.

Elle étendit la main vers la table pour prendre, sous une boîte de papier à lettres, un roman oublié à cette place depuis deux mois. Elle songea qu'elle voulait écrire à Albert : « Je lui écrirai un autre jour, » se dit-elle en ouvrant le volume neuf dont elle feuilleta les dernières pages.

Une lime à ongles dans les doigts, elle s'approcha de la fenêtre, et aperçut Emma assise sous le marronnier. « Elle pense toujours à son malheur, se dit Berthe. Qui donc exige un désespoir si prolongé ?... On se croit coupable quand on se console; on se défend contre la vie, qui saurait si bien guérir... »

Elle retourna devant la glace, s'assit, reprit sa brosse et peigna ses cheveux d'un geste sans cesse répété et un peu endormant; posant un coude sur la table, les yeux fixes, elle vit le regard d'André et entendit sa voix.

« C'est un enfant, » se dit-elle, comme pour éloigner cette vision. Elle se leva et regarda par la fenêtre le ciel très bleu sur les arbres. Il lui semblait que l'air, agréable à respirer ce matin, lui dilatait le cœur d'une vague joie. Elle ouvrit un tiroir en chantonnant, choisit des bas de fil blanc très fin et s'habilla lentement, avec une grande attention aux moindres détails de sa toilette.

— Ces souliers ne sont pas très bien faits,

Céline, dit-elle à la femme de chambre, qui venait chercher le plateau.

— Est-ce que madame aurait un ruban pour le tablier de la petite? dit Céline en ramassant les souliers qu'elle examinait sur tous les côtés.

C'est vrai, elle avait une fille... Elle n'y songeait plus... D'où lui venait, ce matin, cette insouciance, cette sensation de repos et de légèreté, ce rajeunissement du cœur tout ramené à soi comme dans l'âge où on ne tient à personne? Il lui semblait que pour la première fois depuis son enfance elle ne pensait à rien.

— Mettez-lui son tablier de dentelle, dit Berthe, pour se débarrasser de la bonne.

Par la porte entr'ouverte, l'enfant entra dans la chambre, à petits pas trottinants.

— Allons !... Ne reste pas ici, dit Berthe en poussant doucement sa fille par la tête, du bout des doigts. Va trouver Céline.

En sortant de la maison, Berthe eut l'impression qu'André viendrait ce matin à onze heures. Elle traversa la terrasse pour rejoindre Emma. Une bande d'enfants hurlaient : « La chatte blanche! » et la petite Marie se jeta dans les jupes de Berthe, tourna autour de sa tante et s'enfuit vers la maison, poursuivie par René.

— Je les laisse jouer ce matin, dit Emma, lorsque Berthe se fut assise auprès d'elle sur le banc. Il fait si beau... Ils travailleront cette après-midi. Tiens !... Voilà André.

— Je viens de chez Trochu, dit André. On

entend les cris de vos enfants sur la route... Je voulais vous dire bonjour en passant... Je ne reste pas...

Il s'assit auprès d'Emma, comme s'il craignait de regarder Berthe.

Le petit Jean lui apporta son canard en étoffe ; André gardait le jouet dans ses mains d'un air embarrassé, et souriait à l'enfant.

— Tu ne t'amuses plus avec ton train ?

Berthe apercevait André, par instants, lorsqu'il se penchait vers l'enfant. Avec ses gestes plus lents, sa voix un peu étouffée, ses silences, son air songeur et comme ébloui, il paraissait tout chargé d'elle.

— N'irez-vous pas à Fondebaud cette semaine ? dit-il en regardant Berthe pour la première fois.

— Je leur dois des excuses ; j'irai sans doute après-demain.

— Voulez-vous que je vous prenne en voiture ?

— Merci... Non... j'irai seulement s'il fait beau temps... J'irai à pied...

Avec un bruit de pierre lancée à travers les branches, un marron d'Inde tomba de l'arbre et s'écrasa sur le sol.

— Nous ne sommes pas en sécurité, dit André.

Voyant qu'Emma ne paraissait pas disposée à les laisser seuls, il se leva.

— Retournez-vous bientôt à Paris ? dit-il.

— Vers le milieu d'octobre, dit Berthe.

Lorsque André se fut éloigné, Berthe le rappela

et s'avança vers lui. Elle dit, à mi-voix, en l'accompagnant jusqu'à la grille :

— Ne revenez pas ici... C'est dangereux... Je vous verrai à Fondebaud.

— Il y a trop de monde à Fondebaud. Je veux vous parler, dit-il d'une voix sourde et haletante.

— Après-demain, dit-elle en souriant.

— Berthe!... fit-il à voix basse en l'étreignant du regard.

Comme Emma quittait le banc, il ouvrit la grille et pressa rapidement la main de Berthe.

*
* *

« Pauvre André! je tâcherai de le guérir..., » se disait Berthe, avec une compassion pleine de tendresse, en se rappelant cet adieu.

Elle se souvenait qu'André lui avait dit : « Depuis longtemps je connaissais votre peine. »

« Que de bonté et de délicatesse dans cette voix! songeait-elle. Il m'a devinée, avec la merveilleuse intuition de la jeunesse et de l'amour, mieux que l'homme qui vit avec moi. Qu'il aurait su me comprendre! Ce n'est pas lui qui aurait tâché d'éteindre mon cœur gênant, ma jeunesse trop exigeante... Je l'aurais comblé avec tout ce que j'ai donné au vide... Je suis libre d'accepter son affection... Je suis libre de ma conduite et de mes sentiments. L'homme à qui j'avais apporté

mon amour l'a délaissé : il n'en avait pas besoin. Il m'a prise pour me tourmenter... Il m'a changée et humiliée... Il ne me voit même plus... Est-ce que je lui appartiens !... Il peut réclamer sa femme : un pauvre être souffrant. Je ne suis plus cette femme !... Mon cœur est indépendant, comme au premier jour où je me suis donnée, en croyant à l'amour. »

Elle se souvenait des heures charmantes qu'elle passait avec André, à Paris. Elle le contredisait par taquinerie, mais elle pensait comme lui sur toutes choses, parce qu'ils étaient jeunes tous les deux. Il l'écoutait, l'air un peu étonné, pensif, ravi, indéfiniment curieux de l'entendre... Il l'admirait avec amour... Qu'elle était bavarde et gaie avec lui !... Albert ne la reconnaissait plus dans ces moments, mais c'était bien sa vraie nature qui reparaissait alors, son enjouement, sa grâce, son esprit, tout ce qu'elle avait cru effacé en elle ; parce qu'on ne sent que ses faiblesses, on est comme dépouillée de tout, quand un homme vous regarde toujours avec indifférence...

Elle se rappelait des regards d'André, des paroles d'autrefois, dont elle comprenait maintenant tout le sens, et cet amour discret, répandu dans son passé sous des façons de camarades, affluait à son cœur.

« Est-ce que je l'aimerais ? » se dit-elle tout à coup. Non. L'amour s'annonce autrement ; il bouleverse l'existence ; on n'en doute point. Elle allait comme de coutume de la maison au jardin,

veillant sur sa fille, parlant à Emma. Mais les choses n'avaient plus cet aspect de nécessité maussade. Tout paraissait plus riant, plus facile; elle se sentait heureuse comme autrefois, lorsqu'elle regardait cette campagne baignée des premières impressions de l'amour.

« Est-ce que je l'aimerais ? » songeait-elle encore ; comme pour se rassurer, elle se représentait André avec ses joues rouges, son nez trop court, et elle se disait : « Je sais bien que je n'aime pas cette figure-là. » Mais aussitôt reparaissait, dans un vague visage de passion, le regard fixe et tendre.

*
* *

En haut d'une côte où commencent les vignes de Fondebaud, André s'arrêta et posa sa bicyclette sur un tas de cailloux. Il essuya dans l'herbe ses souliers poudreux, ôta sa veste et tendit sa poitrine à un souffle de brise.

Il était resté au lit jusqu'à l'heure du déjeuner, pour que le temps s'écoulât plus vite dans la somnolence. Le moment attendu depuis deux jours arrivait enfin. Il allait revoir Berthe. Il connaissait bien l'impatience du désir, mais aujourd'hui ce n'était pas cet attrait défini qui tient aux sens, comme indépendant de la personne, et qu'il avait éprouvé souvent pour les femmes les plus différentes. Une émotion de toute l'âme, l'admiration,

un goût justifié et pur l'attachaient à une femme ; et l'idée que cette personne était Berthe, une femme mariée, si sérieuse et de cette valeur, ajoutait du mystère à un événement qui transformait sa vie.

Tirant une petite glace de sa poche, il se retourna et aperçut au loin, sur la route, l'ombrelle de Berthe. Comme effrayé tout à coup, ému, intimidé à la pensée de la rencontrer seule, il releva sa bicyclette et entra dans le parc de Fondebaud.

Les hommes jouaient au tennis. Des enfants couraient dans la prairie pour chercher les balles. Sous un arbre, devant le château, au milieu d'un groupe de dames assises, Andouard lisait l'*Arlésienne* à haute voix.

— Ne vous interrompez pas, dit André.

Il serra rapidement la main de madame Ducroquet, en souriant, et s'assit à côté de Marie-Louise.

Andouard ferma le volume.

— C'est fini, dit-il.

— Que c'est beau ! dit Marguerite en tournant vers son fiancé ses yeux remplis de larmes.

André aperçut l'ombrelle de Berthe à travers le feuillage des chênes et se leva brusquement. Puis il ralentit le pas et se dirigea vers les enfants.

— Où allez-vous ? dit-il.

— Nous allons voir la charrette des vendanges qui passe sur la route.

— Ah !... on vendange aujourd'hui ? fit-il avec un air d'intérêt, sans cesser de regarder l'allée où

Berthe arrivait lentement, toute simple et lumineuse dans sa robe de laine blanche.

Aussitôt, Berthe fut environnée d'enfants.

— Bonjour André, dit-elle en dégageant sa main que la petite Annie couvrait de baisers.

Au premier mot d'André, à son regard, elle sentit entre eux une entente déjà formée, grave, avouée.

Il murmura :

— Je vous attends comme un malheureux !... J'étouffe... Je ne pourrai jamais vous parler ici... Vous êtes méchante !

Marie-Louise et Hélène s'approchaient de Berthe, et André, s'avançant vers le tennis, cria :

— Ah ! une partie d'hommes ! c'est sérieux !

Il retourna vers Berthe. En passant tout près d'elle, il murmurait un mot d'exaspération contre ses voisins, s'en allait d'un air décidé et revenait aussitôt, comme tiré par un lien qui le ramenait vers elle dès qu'il s'écartait. Sans lui parler, sans paraître entendre, Berthe lui répondait cependant par un sourire qui s'adressait à tous, un regard brillant, un air de jeunesse, d'aise et de légèreté.

— Tu as quinze ans avec ce joli chapeau, lui dit madame Ducroquet, tandis que le domestique apportait le thé, qu'on prenait dans le jardin. Tu es venue à pied ! Tu n'as pas eu trop chaud ?... Ces hommes ! on ne peut pas les arracher à leur tennis !... Raoul essaye de maigrir pendant ses vacances. Mes gendres sont bien bons de le

suivre... Allons !... Goûter !... cria-t-elle sur un ton aigu et chantant.

— Votre beau-frère est arrivé ? dit Berthe à Hélène. Je ne l'ai pas reconnu. Je me disais : « Quel est ce monsieur qui joue avec Laurent ? » Vous avez avancé vos vendanges, madame ? fit-elle vivement, en regardant madame Ducroquet.

Elle vit le geste distrait d'André, qui prit un gâteau sur l'assiette comme s'il était seul ; elle remarqua cet air pensif, ce silence dont elle savait la cause.

— Ton institutrice est très bien, dit Berthe tout à coup, en se tournant vers Marie-Louise avec une expression enchantée.

Elle voulait dire : « Vous ne comprenez pas... Vous ne pourriez pas comprendre... Vous seriez scandalisés. C'est mon affaire. Pour moi, tout cela est très clair. »

Raoul s'approchait, sa veste sur les épaules, passant un mouchoir sur son crâne et sa face en sueur.

— Je prends du porto ! dit-il en s'asseyant.

— Et vous, Philippe ?

— Un gâteau pour Maï, dit Philippe, toujours assailli par une bande d'enfants qui l'appelaient « mon oncle », en le tirant de tous côtés.

Raoul alluma une cigarette et présenta l'allumette enflammée à la petite Blanche qui essaya de souffler.

— Une dernière partie ? dit-il.

— Je me retire, fit Godet. Trois parties me suf-

fisent. Vous ne jouez pas au tennis, madame Pacaris?

— Je n'ai pas joué depuis dix ans.

— Vous jouiez très bien autrefois, dit Raoul. Allons! vous allez faire une partie avec nous. Viens, Laurent. André, tu te mettras avec Berthe.

— Je vous assure que je ne sais plus tenir une raquette, dit Berthe.

— Vous verrez que nous les battrons, dit André, qui courut chercher la raquette de Marie-Louise.

Berthe ôta son chapeau garni de roses, releva sa jupe avec une épingle, essaya des sandales, puis se dirigea vers le tennis.

— C'est à moi de servir, dit Berthe.

— Laissez-la!... je l'ai!... cria Berthe, tandis que Raoul reculait vers le fond du terrain.

Elle retrouvait son adresse passée. Elle courait avec une soudaine force juvénile, frappait comme au hasard en poussant un petit cri, sans jamais manquer la balle. Emportée par son excitation, elle empiétait sur le jeu d'André, rattrapait des balles désespérées, et cette sensation d'agilité, cette chaleur d'enfant, lui rendaient la fougue un peu étourdissante d'un autre âge. Quand il s'approchait de Berthe pour lui tendre une balle, André disait, presque à voix haute, un mot plus hardi qui se perdait dans une exclamation, un bondissement vers une autre place du terrain : courant partout à la fois, rouge, attentif à la partie, il racontait son amour exubérant en mots hâtifs et jetés, comme une confidence qu'il pouvait

crier. Elle prenait la balle dans ses mains, très vite, sans répondre, et la lançait tout de suite, violemment, avec l'air de s'échapper de lui.

Regardant les gambades d'André, elle pensait : « Il est trop enfant pour sentir la gravité de ce qu'il dit. Il me voit jeune comme lui. Il ne songe pas que je suis coupable... Est-ce que je suis coupable?... Qu'est-ce qui est bien sérieux?... Qu'est-ce qui est vrai?... J'ai cru aux mots sacrés qui n'ont pas de sens... J'ai cru qu'on pouvait se donner à un homme jusqu'à ne plus s'appartenir... On reste deux êtres toujours différents... On reste soi-même... Je suis ce que je suis... »

Madame Ducroquet s'approchait du tennis.

— Vous gagnez? fit-elle.

— Berthe est extraordinaire!... cria André qui ramassait une balle du bout de sa raquette. Nous avons fait cinq jeux de suite.

Les deux hommes, qui avaient joué d'abord négligemment, devenaient plus attentifs. André et Berthe se heurtaient maintenant à une force tranquille et insurmontable qui les énervait.

— C'est trop bête! cria Berthe en jetant sa raquette par terre.

Elle se laissa tomber sur le banc, tout essoufflée.

— Il nous manquait un jeu! C'est de ma faute!... Je n'y voyais plus.

— C'est trop bête! fit André.

Il s'assit à côté de Berthe.

Passant un bras derrière le dossier, il saisit la main de Berthe. Elle se releva brusquement

en tournant la tête du côté de madame Ducroquet, et sentait encore, comme une morsure, l'étreinte rapide de ses doigts maigres et voraces.

— Voulez-vous la revanche ? cria Raoul.

— Non !... dit Berthe, une autre fois !...

Elle retourna vers le château, l'air pensif. Marie-Louise la rejoignit dans le vestibule. Berthe répondait à Marie-Louise en songeant : « Il faut que je lui parle. Je lui dirai que nous sommes des amis, que j'aurai toujours une grande affection pour lui, une affection très tendre, mais seulement de l'amitié. »

André se tenait près du bassin et regardait les nénuphars. Elle s'approcha de lui ; les yeux fixés sur l'eau, elle dit rapidement :

— Je veux vous voir demain. Maman déjeune chez une amie. Emma l'accompagnera. Je serai seule. Ne venez pas à la maison. Allez sur la route, après le chemin de Saint-Hilaire. J'y serai à deux heures.

*
* *

Madame Degouy et Emma venaient de partir dans la victoria des Calvet. Berthe restait seule avec les enfants.

Après le déjeuner, elle veilla au départ des fillettes pour l'école, prit dans le courrier qu'on apportait une lettre de Charles pour Emma et une

lettre d'Albert qu'elle lut rapidement, puis elle s'assit dans le jardin. Elle se releva et regarda si sa fille dormait. Elle s'assit de nouveau et commença un ouvrage, comme pour se donner un sentiment de tranquillité. Sans cesse elle songeait qu'André allait venir. Cette idée lui apparaissait moins distinctement, comme effacée de son esprit inerte, mais répandue en elle, bourdonnante, pareille à un battement du sang, un poids, une gêne, une impatience, dont elle essayait de se délivrer en changeant de place, en appelant Céline, mais que tous les mouvements augmentaient. L'heure approchait, comme une chose résolue hors des volontés, et qu'elle acceptait. Elle ne savait plus ce qu'elle voulait lui dire, ni si elle pourrait parler. Elle ne pensait plus.

Elle regarda sa montre encore une fois et traversa le salon. Marchant doucement sur le carrelage du vestibule, elle entra dans le billard, arrangea son chapeau devant la glace, écouta un instant du côté de l'escalier, puis ouvrit sans bruit la porte du vestibule, et sortit sur la route.

Elle aperçut André.

— Allons vers Grave, dit-il.

Et, tout de suite, il reprit :

— Berthe !... il faut me pardonner... Vous avez fait de moi un homme ivre... Ne regrettez rien.

Il parlait rapidement pour l'entraîner dans une argumentation pressée, bouillonnante et confuse. Il aurait préféré une causerie tranquille, goûter

— Berthe... Pourquoi réfléchir?...

— Vous êtes effrayant, dit-elle d'une voix faible, les yeux baissés, touchant ses cheveux comme si elle avait couru, et elle ajouta :

— Penser que c'est vous qui êtes là... Que c'est moi...

Cherchant une excuse dans les circonstances, elle dit :

— C'est par l'amitié seulement qu'on pouvait me prendre... Un homme tel que vous...

Il n'entendit que le mot qui le flattait et répondit, pour la remercier :

— Je vous admire tant!

— C'est bien étrange tout cela, poursuivait Berthe. Un moment suffit... un peu d'audace... et on ne se reconnaît plus... On est une autre femme... Même moi... la plus calme, la plus fière! Les hommes, il faut peu de choses pour les troubler... Quand on regarde un homme, même par distraction, un instant, dans les yeux, il reste occupé de vous deux ou trois jours... Pauvre cœur humain!... J'avais tant de mépris pour ses faiblesses. Je me croyais si forte! qu'il faut de l'indulgence, au contraire!... C'est vrai, un regard un peu tendre intéresse tout de suite... On croit s'aimer dès que les mains se touchent... Nous sommes tous faciles à prendre. La difficulté vient plus tard.

— Toujours sage, dit André en souriant. Toujours raisonneuse...

— Non, mon petit André, dit Berthe en lui pre-

nant la main, vous voyez bien que je ne suis pas sage.

— Vous doutez de moi, dit André. Vous croyez à une fantaisie... Je ne peux pas vous montrer que ma vie est changée... que je pense à vous tout le temps. Vous verrez, lorsque nous reviendrons à Paris!

— Tenez!... déjà vous dites : « Quand nous serons à Paris. » Déjà il vous faut de la nouveauté!... La nouveauté ne dure guère. Vous croyez aimer une amie — nous avons beaucoup causé à Paris en bons camarades — mais n'est-ce pas plutôt une étrangère qui vous a plu : cette inconnue, cette femme si surprenante, qui a tremblé sous vos paroles, et que vous n'attendiez pas en moi? Elle disparaîtra, cette femme, avec votre surprise..., à mesure que vous me verrez davantage... Moi aussi, je pense à demain.

Elle prononçait ces mots d'un ton caressant, comme si elle ne voulait pas y croire.

— Non! c'est vous qui me plaisez!... Vous-même!... dit André en glissant ses doigts le long du poignet de Berthe, sous la manche.

Elle s'adossa contre l'arbre et dit lentement, d'une voix grave :

— Je vous dis cela, parce que je le sais.

Dans un élan de tendresse et de confiance, un abandon suprême du cœur, elle dit :

— Voyez-vous, j'ai aimé un homme... je l'ai aimé... Ah! mon pauvre André! je l'ai aimé...

André, qui cherchait à passer son bras derrière l'épaule de Berthe, ne semblait pas entendre.

Elle le remarqua et se tut.

— Votre mari revient cette semaine?

— Il revient dimanche soir.

— Ah!... dimanche... Que j'aime ce collier! dit-il en appuyant ses doigts à la gorge de Berthe.

Il cherchait une phrase, une caresse qui ramèneraient de l'intimité entre eux; mais un obscur courant de pensées les avait écartés l'un de l'autre.

— Il vaut mieux que vous partiez, dit Berthe. Nous ne pouvons pas revenir ensemble.

— Berthe! vous voulez que je parte!... déjà!... Vous n'êtes plus la même!... Berthe! dit-il en lui prenant les mains. Regardez-moi... Je ne vous retrouve plus.

— Non, mon petit André, fit-elle en se levant, je suis la même, mais je pense au retour. Maman et Emma rentrent pour le thé.

— Pas encore... Je vous en prie!...

— Je vous assure, il faut nous quitter maintenant. Demain, à trois heures, j'irai chez madame Grassin; je passerai chez vous en revenant et vous m'accompagnerez.

— Une route!... c'est si ennuyeux les routes!... Berthe... fit-il en la regardant avec un léger sourire humble, je voudrais vous embrasser?

— Allons... Soyez gentil... Partez... Nous nous verrons demain.

Sans bouger, debout devant Berthe, avec le

même sourire, il murmura d'une voix sourde, mais impérieuse :

— Je voudrais vous embrasser tout de suite!

— Partez, dit-elle en le repoussant doucement.

Il saisit le bras de Berthe, l'attira brusquement vers lui et lui effleura le visage d'un baiser sans goût.

— Mais partez donc! fit-elle, sans le regarder.

Et, s'asseyant tout à coup, comme fatiguée, elle pensa : « Voilà tout ce qu'il voulait! »

Elle ôtait des brins de mousse au bas de sa jupe; levant la tête, elle aperçut une charrette sur la route. André marchait derrière. « Qu'est-il, au fond, ce garçon? » se dit-elle avec dégoût; et, se rappelant ses mains maigres, sa face rouge, ses yeux rapaces, elle ne voyait en lui qu'un vulgaire et malsain appétit de jeunesse.

Madame Degouy n'était pas arrivée lorsque Berthe entra dans la maison. Elle sonna Céline et ôta son chapeau, qu'elle posa sur la table du salon pour éviter de monter. Elle se sentait lasse. Elle s'assit devant le guéridon et Céline apporta le thé; elle but à petites gorgées, beurra lentement des tartines, cherchant dans ce goûter solitaire une sorte d'occupation reposante, une détente pour l'esprit.

Elle écouta un bruit de voiture sur la route et regarda par la fenêtre. Les enfants accouraient vers la grille. Ils entourèrent madame Degouy et Emma, et le petit René, qui ne pensait qu'à la

cabane qu'il venait de construire, voulait entraîner sa grand'mère vers le kiosque.

— Oui, mon chéri, dit madame Degouy, la voix essoufflée et joyeuse, toute ranimée par sa promenade, oui... j'irai la voir.

— Cette chère Henriette! dit madame Degouy en s'asseyant dans un fauteuil du salon. Crois-tu qu'elle a peu changé, Emma?... Gaie, simple, fit-elle en se tournant vers Berthe, les cheveux seulement un peu plus gris. Rien n'est compliqué pour elle. Son fils se marie avec la petite de Pindray. Ils vont partir pour le Cap. Aline est fiancée avec le frère — du moins c'est mon idée. Ne le crois-tu pas, Emma? Je l'ai compris à son air un peu malicieux, quand elle m'a dit : « Aline aime mieux rester à Marseille. »

— Où est René? il faut qu'il travaille, dit Emma.

— Il est dans le grenier, dit Marie de sa petite voix un peu affectée, en suivant Emma, dont elle portait les gants et le boa de plumes noires.

Berthe resta seule dans le salon. Elle s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau. Sur la route passait une longue charrette traînée par plusieurs chevaux qui marchaient à la file, lentement, en agitant la tête.

« Que m'est-il arrivé aujourd'hui? se dit-elle soudain. Je me suis sentie perdue... J'acceptais ce baiser... Je l'attendais... J'aurais tout accepté... Je voyais l'abîme sans effroi... J'avais même une espèce de curiosité terrible du vertige... Et puis, j'ai parlé! Qu'est-ce que j'ai dit?... Ces mots ont

mis de l'éloignement entre nous... des mots qui ne signifiaient rien, que je prononçais parce qu'il fallait parler, de simples mots — je m'en souviens maintenant — qui ne venaient même pas de moi... C'est Albert qui disait cela souvent. Mais pourquoi l'ai-je repoussé quand il a voulu m'embrasser en partant?... Il a dû me trouver fantasque... Pourquoi cette répugnance soudaine?... Ah! c'est vrai... Oui... J'étais assise, je regardais la terre... J'allais parler de moi pour la première fois, et j'étais si émue que je n'osais pas lever les yeux... J'allais raconter ces choses qu'on ne dit jamais.., Et pendant cette minute si grave, j'ai senti qu'il ne pensait qu'à lui, à son plaisir... J'ai vu ce regard affreux et ce qu'il cherchait, tandis que j'offrais le plus précieux de moi sans qu'il s'en doute. »

Elle laissa retomber le rideau et s'écarta de la fenêtre comme pour s'éloigner d'une image pénible.

Elle tâchait de chasser cette impression en se remémorant le jeune homme qui lui plaisait auparavant, et qui avait tant de charme et de délicatesse. Mais se rappelant la sensation des mains d'André sur elle, et comme si elle avait touché alors sous un déguisement trompeur un homme inquiétant qu'elle ne connaissait pas, elle se dit de nouveau : « Qu'est-ce que c'est que ce garçon? »

On apporta une lampe. Berthe s'assit près de la table, et son regard se porta sur un cadre de photographies décoré de fleurs peintes par

mademoiselle Picat, et dont le verre miroitait sous la lumière de la lampe. On voyait les portraits de tante Christine, des enfants, de Fernand, et une photographie d'Albert à l'époque de son mariage.

« A-t-il jamais ressemblé à ce portrait? songeait Berthe en cherchant à se rappeler ce visage d'autrefois, naguère si obsédant, et maintenant difficile à imaginer. Je n'aime pas cette photographie, se dit Berthe en la regardant de nouveau. La figure est jolie, mais vide... sans âme... sans vie...; c'était sa figure de jeune homme... Nous étions jeunes, alors, tous les deux!... Nous n'avions pas vécu ensemble... Vivre ensemble, quelle expérience! que de larmes, de luttes, de méprises, avant de s'ouvrir un peu l'un à l'autre!... J'ai cru qu'il ne m'avait pas aimée, qu'il me fuyait... Je sais qu'il m'aime autant qu'il peut... C'est lui-même qu'il fuit, partout — pauvre homme qui n'a pas de repos! »

Elle entendit Emma qui approchait, se leva, et dit, comme en s'adressant à l'être sans visage qu'elle portait en elle, mêlé à sa vie : « Est-ce donc seulement pour te connaître un peu qu'il fallait tant aimer et tant souffrir! »

*
* *

« Je lui parlerai... Je me dégagerai doucement,

sans le blesser..., » se disait Berthe en s'habillant pour aller chez madame Grassin. « Il m'accompagnera sur la route... Nous causerons en marchant... » Elle ne songeait pas ce qu'elle dirait, mais elle sentait qu'elle trouverait facilement les mots justes.

Elle chercha dans sa malle une jupe en soie rose et prit une robe un peu trop élégante pour Noizic, mais qui lui semblait convenir pour une visite à madame Grassin. « Il ne la connaît pas... Il l'aimera beaucoup, » se dit-elle en revenant devant la glace.

En sortant de chez madame Grassin, elle fit une courte visite à madame Chaurant, et proposa à André de la raccompagner.

— André, dit-elle tout à coup quand elle eut dépassé le jardin des Clausy, il faut oublier ces derniers jours. Il faut que nous restions des amis.

Avant que Berthe eût parlé, André avait senti qu'elle était toute différente aujourd'hui, et il songeait, avec une expression d'ironie et de rancune :

« C'est une femme capricieuse, sans tempérament, incapable d'amour... Que j'ai perdu de temps! » se disait-il en formant de grands projets de travail.

Berthe aurait voulu qu'André conservât pour elle de la tendresse, de l'admiration, même un sentiment un peu amoureux. Elle remarqua son air de froideur, et, par dépit, oubliant qu'elle était venue pour un adieu, elle ne pensait qu'à le retenir avec un visage de feinte mélancolie.

La voix émue, elle dit :

— Il me faut du courage pour vous parler ainsi... C'est mon devoir.

André songeait : « La femme, quelle déception ! » Mais, sentant qu'il fallait répondre, il dit :

— Je vous comprends.

— Vous m'oublierez... fit Berthe sur un ton de tristesse.

— Non, dit-il avec gravité.

D'une voix douce, les yeux pensifs fixés au sol, comme s'il ne pouvait la regarder, il ajouta :

— Je suis sûr que vous regrettez...

— Je ne regrette rien, dit-elle lentement, comme dominant son émotion.

Ils marchèrent un moment en silence.

— N'est-ce pas? vous viendrez me voir dès que nous serons à Paris, dit Berthe.

— Oui...

Ils s'arrêtèrent devant la grille.

— Au revoir, dit-elle en gardant la main d'André, avec un sourire plein de rêverie.

« Quelle horreur! se disait Berthe en marchant très vite vers sa chambre. Par lâcheté, par misérable vanité, j'ai joué ce rôle de mensonge, avec mes yeux, mon silence, ma voix; j'ai mêlé mon cœur, tout mon être, à cet abaissement. »

Elle s'arrêta devant la glace, et, se regardant d'un œil sévère : « Oui, c'est toi! » dit-elle.

Elle arracha son chapeau, dégrafa sa robe, qu'elle fit tomber à ses pieds comme une chose salie, et, s'asseyant, elle délaça avec nervosité ses hautes et fines bottines; puis elle marcha dans

la chambre parmi les vêtements en désordre, à demi dévêtue, tout à coup comme lasse, inoccupée, sans but.

« Ce n'est pas ma faute! » dit-elle, en se jetant sur son lit pour éteindre son cri et ses sanglots dans l'oreiller. « Non! disait-elle, essuyant constamment ses yeux avec un petit mouchoir tout mouillé et tiède; non! mon être véritable n'est pas dans ma jeunesse, mes chimères, ma folie, tout ce qui trouble et trompe! »

Soudain elle pensa qu'Albert revenait bientôt; songeant à ce retour, il lui semblait qu'elle s'élançait hors d'un réduit étouffant, vers plus d'espace, vers une région d'elle-même plus haute, plus claire, une atmosphère de sincérité où elle respirait.

*
* *

Rien ne semblait très différent dans sa vie, mais tout lui apparaissait sous un aspect inaccoutumé. « Pourquoi? » se disait-elle, étonnée de sentir qu'une simple idée eût comme retourné sa vision du monde et changé son âme; cherchant à préciser sa pensée, tout à coup immobile, avec un petit froncement des sourcils, elle fixait son esprit sur ses derniers souvenirs, et se disait : « Aimer ce que l'on connaît... La sincérité... Être soi, vraiment, l'un pour l'autre... Et d'abord, ce dépouillement, cette pauvreté... » Déjà, lorsqu'elle

songeait à Albert, ce n'était plus un passé de tourments et d'erreurs qu'elle retrouvait, mais la chaleur de vie, la profondeur de l'indissoluble intimité; et ramenant sur André sa pensée sereine, elle se disait : « Il aimera encore. Qu'il donne à l'amour tout son cœur, toutes ces belles forces de jeunesse qui se dépensent à vouloir prendre l'insaisissable, mais nous apportent, un jour, ce qu'on n'attendait pas : le sentiment paisible des bonnes directions. »

Elle voyait Emma aller et venir comme autrefois, presque souriante, attachée à ce qu'elle avait toujours aimé, dans un milieu à peine différent où son existence demeurait construite sur le même sentiment et dans la même ligne. Songeant à Emma et à elle-même, à l'amour, à la vie, et pour mieux définir ses réflexions, elle tâchait de se remémorer une phrase entendue naguère, et dont elle ne se rappelait que ces mots : « le lit du fleuve. » Lorsqu'elle se répétait : « le lit du fleuve, » ce bout de phrase au sens vague lui représentait la consistance d'une vie organisée autour du même axe, cette relation du présent au passé, cette réalité durable d'un sentiment consacré par les épreuves spirituelles; et puis le court trajet des voies déviées.

Ce matin-là, Berthe se dirigeait vers la gare, lentement, pour ne pas arriver trop tôt, comme si elle craignait d'éprouver trop d'impatience dans l'attente ; elle vit un nuage de fumée blanche au delà des bois de Saint-Hilaire et pressa le pas,

Elle arrivait sur le quai lorsque le train s'arrêta, et elle s'approcha d'une portière ouverte où elle venait d'apercevoir Albert. Debout dans le compartiment, derrière une personne un peu lente à descendre, il souriait à Berthe.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY